This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,282

UNIVERSITY OF M[redacted]ES.

3-48
B77
V

THOMASVILLE, GEORGIA, Mitchell House,
20 février 1894.

MONSIEUR,

Je vous donne avec grand plaisir, pour ce qui me regarde, l'autorisation exclusive de publier aux États-Unis un recueil des extraits de mes œuvres avec la lettre autobiographique que je vous ai adressée, et je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Paul Bourget

EXTRAITS CHOISIS

DES ŒUVRES DE

PAUL BOURGET

EDITED AND ANNOTATED WITH THE AUTHOR'S CONSENT

BY

ALPHONSE N. VAN DAELL

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES IN THE MASSACHUSETTS
INSTITUTE OF TECHNOLOGY

BOSTON, U.S.A.
GINN & COMPANY, PUBLISHERS
1894

COPYRIGHT, 1894
BY ALPHONSE N. VAN DAELL

ALL RIGHTS RESERVED

PREFACE.

SEVERAL years ago I conceived the idea of introducing Paul Bourget to American students of French Literature. He represents, to my mind, one of the most notable tendencies of our contemporary writers, and he has often been misunderstood and misjudged by the public outside of France. In his own country he has, perhaps, not obtained the favor of the masses; but, by qualities distinctly his own, he has gained the ear of a select audience. It is long since that the interest I felt in him has changed to admiration.

When Paul Bourget recently visited the United States I had the highly valued privilege of meeting him repeatedly, and very naturally mentioned the project I had entertained; to this he gave his cordial consent; he even promised to write some pages of original matter for this American edition. The literary autobiography which precedes the other selections is the outcome of that promise.

As this book is intended for advanced classes, no grammatical or linguistic notes will be found; the explanations are chiefly biographical and historical; their prime object is to make clear Bourget's numerous literary or artistic allusions and references. I have added an alphabetical index to these notes, because many of the names occur several times; a bibliography of Bourget's works, and a list of some notable criticisms which they have called forth, will be found immediately after the introduction.

TABLE OF CONTENTS.

	PAGE
INTRODUCTION	vii
BIBLIOGRAPHY	xv
I. LETTRE AUTOBIOGRAPHIQUE	1
II. POÉSIES	17
Les Roses Fanées	19
Tears, Idle Tears	20
Michel-Ange	21
L'Art	21
Très Vieux Vers	22
Les Bouquets des Pauvres	23
Solitude	24
Sur un Volume de Shelley	25
Beau Soir	25
Nuit d'Été	25
Spleen	26
III. CRITIQUE	27
Taine	29
Stendhal (Henri Beyle)	80
IV. PASTELS	97
Un Saint	99
Un Humble	158
V. VOYAGES	163
Métaponte	165
Musée de Province	170
Devant un Buste de Cire	173
Corfou	180

INTRODUCTION.

PAUL BOURGET, a son of Justin Bourget (1822–1887), professor of mathematics, was born in Amiens on the 2d of September, 1852. He followed his father, as the latter was promoted from lycée to lycée, from one end of France to the other. The youth began his "humanités" at Clermont-Ferrand, and finished them at Sainte-Barbe (Paris); he obtained the *second prix de discours latin* at the *Concours général* of 1870, and passed first at the *licence* in 1872.

In analyzing Guy de Maupassant's preface to *Pierre et Jean*, Henry James says[1]: "He has expressed in intelligible terms (that by itself is a ground of felicitation) his most general idea, his own sense of his direction. He has arranged, as it were, the light in which he wishes to sit. If it is a question of attempting, under however many disadvantages, a sketch of him, the critic's business, therefore, is simplified: there will be no difficulty in placing him, for he himself has chosen the spot; he has made the chalk-mark on the floor."

My task is all the easier, because Bourget's literary autobiography forms the most important part of the present volume, and will give it, I trust, many readers beyond the limits of universities, colleges and schools. I must attempt, however, to show what place Bourget occupies among his contemporaries.

[1] Henry James, *Partial Portraits*, page 244. (Macmillan, London and New York, 1888.)

"It is astonishing," says Georg Brandes,[1] "to what a remarkable degree the most recent fiction, as exemplified by the most distinguished European representatives, has been occupied with the double being we have in us. In only one French writer — Paul Bourget — this duplication of the human being is founded on a scientific basis. Even as a romancer (*Dichter*) Bourget remains the psychological critic he was in the beginning. He never proceeds in a merely artistic way when he explains the motives and feelings of his personages, but keeps constantly the scientist's probe in his hand."

This judgment shows very evidently that Bourget has become an important factor, with an independent tendency in French literature. True, he belongs to the realistic school; he is a faithful disciple of the master, Taine, whose seat he very justly occupies in the French Academy. But he has not the philosophic spirit of Taine; or rather his spirit does not lead him in the same direction. He has chosen, as his subject, the history of the human heart in the most complete state of development in our over-refined civilization.[2] "Afin de pénétrer le secret de l'âme contempo-

[1] Georg Brandes, *Menschen und Werke.* Frankfurt a/M. Ruetten & Loening, 1894, page 361. "Es ist auffallend, in wie hohem Grade die Dichtung der jüngsten Zeit bei den hervorragendsten ihrer europäischen Vertreter mit der Vorstellung einer Doppelheit unseres Wesens beschäftigt ist. Bei einem einzigen französischen Schriftsteller — Paul Bourget — tritt diese Zweitheilung im menschlichen Geschöpf wissenschaftlich begründet auf. Bourget ist nämlich, auch als Dichter, der psychologische Kritiker der er ursprünglich gewesen. Bei der Erklärung des Trieb- und Gefühlswesen seiner Personen geht er niemals rein künstlerisch zu Werke; er hat stets die Sonde des Forschers in der Hand." The Essay from which this extract is made bears the date of 1890.

[2] Brandes, *op. cit.*, page 379. "Gewisse jüngere Schriftsteller wie Bourget und Rod interessiren sich nur für das menschliche Wesen in dessen letzter und höchster Entfaltung unter einer verfeinerten Civilisation."

raine," says René Doumic,[1] "M. Bourget s'est d'abord renseigné dans les livres. C'est à coup sûr un moyen d'information qu'on ne doit pas négliger. Dans une époque de culture aussi avancée que la nôtre, et pour les plus distingués d'entre nous, le livre est un des plus puissants initiateurs. Nous ne serions pas le même homme si tel livre à telle heure n'était tombé sous nos yeux.[2] Il y a dans la pensée de chacun de nous beaucoup plus de la pensée d'autrui que de la nôtre. Puis ses lecteurs lui ayant révélé qu'un des traits de l'âme d'aujourd'hui est le cosmopolitisme, consciencieusement il s'est mis à voyager. Il ne s'est pas contenté des impressions sans profondeur du touriste, il a fait de longs séjours en Angleterre, en Écosse, en Italie, en Espagne. Il a tâché de s'accommoder à d'autres milieux, afin de jouir de sensations nouvelles et de se faire une intelligence plus riche et plus souple. . . . Mais les voyages ne satisfont qu'une vaine curiosité. Le cosmopolitisme peut bien être un moyen pour les oisifs de tromper leur ennui en le promenant sous des cieux différents: il n'est pas pour le moraliste un moyen d'investigation. Ni en six mois, ni en six ans on n'atteint à ce qu'il y a d'essentiel dans l'âme étrangère. . . . Pour qui veut s'instruire dans la science de l'homme, c'est le procédé le plus décevant que celui qui consiste à disperser sa vue sur beaucoup de spectacles. La vérité humaine ne se rencontre guère ni dans les salons, ni dans les sleeping cars. Il n'est que de se cantonner dans le coin du monde et dans le coin de vie où la destinée nous a placés et de regarder en soi. Une expérience suffit, à qui sait y lire, pour tenir lieu de l'expérience.

[1] *Écrivains d'aujourd'hui.* Paris, Perrin et Cie, 1894, page 7.

[2] M. Doumic seems to me to have singularly overstated the influence of books. Unless a writing happens to meet exactly the reader's state of mind, and in that case the cause lies much deeper and farther, it does not govern his life to a great extent.

. . . C'est qu'un écrivain porte en lui cette conception de la vie d'après laquelle il trace l'image qu'il en met ensuite dans ses livres."

René Doumic has done excellent critical work, but in his appreciation of Bourget he runs completely amiss. He seems to have been misled by reminiscences of the classic theories about the study of man in the abstract, and by a kind of national dislike for foreign travel, which crops out also, singularly enough, in one of Jules Lemaître's articles on Bourget.[1] If our author has, and this was his indisputable right, chosen the cosmopolitan society that flitters from place to place for the subject of his books, why should he not travel to study it on the spot? He could not be a realist, the conscientious disciple and follower of Taine, which he is, if he looked only in himself, and drew his pictures from his own inner consciousness or his imagination. The same argument will answer the accusation of *snobism;* Bourget has explained, in a satisfactory manner, why most of his personages belong to the so-called upper classes.[2] He must needs place them in their own *milieu*, and give us an idea of their chosen surroundings.

But it is not in the choice of a subject that Bourget has shown his genius, his originality; it is in the way in which he has treated it. Zola and his followers, each in the measure of his own forces and resources, made it a practice to go down to the primeval instincts and sensual movements which constitute the primitive man. Remember, for instance, his description of the greed of the peasant for land, possession, and earnings in *La terre*, or of the instinct of self-preservation in its most naïve form in *Le ventre de*

[1] See Jules Lemaître, *Les Contemporains; Études et Portraits littéraires*, 4e série, page 296. Paris, Lecène et Oudin, 1889.

[2] See his autobiography farther on.

Paris.[1] We may even go further than Brandes, and say that Zola has given us masterful pictures, but from the outside only. He seems to ignore the inner struggles of conscience, of the will, and even of the heart. All in him seems instinct and sensuality.

Bourget has reversed the process. "Il a étudié pièce à pièce sur des êtres réels *le mécanisme de l'âme humaine* avant de se risquer à le reproduire sur des êtres imaginaires."[2] For him Zola's images of human creatures must be incomplete and unsatisfactory, because his desire is to know the inner powers that direct the actions. And it is here precisely that we may perceive the development of Bourget. His observation was at first prompted merely by curiosity, by a desire to know for the sake of knowing. In this first period he has been justly called a *dilettante*, by which the French mean a man who takes pleasure in watching the vagaries of his fellow-creatures, who remains indifferent to the evolution, to the joys and the vast amount of suffering he witnesses, deprecating action as useless, and who is incapable alike of any deep-seated conviction, of hatred or love. But there are in Bourget deep sources of tenderness, springs of hidden emotion; there is in him the love and respect for all that is lofty and noble. He may show us the weak, the defenseless, trampled upon, but his sympathy is evidently with them. He may depict the wickedness of the wordly in its repulsive triumphs, but he wishes us to rebel against the degradation, and in his heart he calls on us to come to better things. Among the works, in which this call amounts practically to an appeal to religious feeling, may be cited *Un Saint*, *La Terre Promise*, and that much misunderstood *Cosmopolis*. It is not only in the last pages

[1] Brandes, *op. cit.*, page 379.

[2] George Renard, *Les princes de la jeune critique*, page 227. Paris, Nouvelle Revue, 1890.

in which the purpose seems to me as clear as day, but from the very beginning the moral can and ought to be drawn from between the lines.

Bourget has been finally accused of writing for the ladies. This might be an honor, but if the critics mean, and I am sure they do, that he has been tampering with his subjects, the accusation is grave from a literary point of view. Zola, quoted by Henry James, who agrees with him on this subject, says:[1] "What is observed[2] is strong; what is invented is always weak, especially what is invented to please the ladies."

"L'idée qu'on se fait de lui le plus communément," writes Jules Lemaître,[3] "est celle d'un mièvre, d'un subtil, d'un féminin, d'une sorte de dandy des lettres, très élégant, très fin, très caressant. Mais il s'en faut que ce soit lui tout entier. Car, au contraire, plusieurs des pages qu'il a écrites (les plus nombreuses peut-être) sout surtout remarquables par la vigueur virile et la belle lucidité d'une intelligence philosophique. Et, de même, il peut apparaître en bien des endroits comme un pur dilettante, plein d'affectation et d'artifice, d'une sensualité maladive et d'un mysticisme équivoque; mais tout à coup on découvre chez lui un esprit très grave, d'une gravité de prêtre, très préoccupé de vie morale, sérieux au point de prendre tout au tragique."

And a little farther:[4] "La puissance d'analyse, si remarquable dans les *Essais*, ne l'est pas moins dans les romans. Nul, je crois, depuis Madame de Lafayette, depuis Racine, depuis Marivaux, depuis Laclos, depuis Benjamin Constant, depuis Stendhal n'a induit avec plus de bonheur, décrit avec plus de justesse, enchaîné avec plus de vrai-

[1] Henry James, *Partial Portraits*, page 201.

[2] Observed, *i.e.*, true.

[3] *Les Contemporains*, vol. III, page 339. Paris, Lecène et Oudin.

[4] *Op. cit.*, page 357.

semblance ni exposé dans un plus grand détail les sentiments que doit éprouver telle personne dans telle situation morale."

After the testimony of so competent a judge as Jules Lemaître, it will be safe to say that if the women of France have shown a predilection for Bourget, which is probably true, this is due to the fact that his books presented a strong contrast to the brutalities of the Zola school, and that they were charmed by Bourget's delicacy of perception and tenderness of feeling.

In this book I have tried to show the work of Bourget in its different phases, and its true development. The order of pieces has been determined by the explanations in the autobiography.

Whatever may have been my own deficiencies in the fulfillment of the self-imposed task, I feel that they must and will be forgiven, in consideration of Bourget's new and admirable contribution to the domain of letters which it has become my privilege to give to the public.

ALPHONSE N. VAN DAELL.

NANTUCKET, August 4, 1894.

BIBLIOGRAPHY.

A. Works of Bourget.

1874. La Vie inquiète.
1878. Édel.
1882. Les Aveux.
1883. Essais de Psychologie contemporaine.
1884. L'Irréparable.
1885. Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine.
1885. Cruelle Énigme.
1886. Un Crime d'amour.
1887. André Cornelis.
1889. Le disciple.
1890. Pastels.
1891. Un cœur de femme.
1891. Nouveaux Pastels.
1891. Physiologie de l'amour moderne.
1891. Sensations d'Italie.
1892. La Terre promise.
1892. Cosmopolis.
1893. Un Scrupule. (New-York et Paris.)

Paul Bourget has also written more or less for the following papers ; the dates are those of the first articles :

1872. La Renaissance.
1872. Revue Indépendante.
1877. République des Lettres.
1878. La Vie littéraire.
1879. La Paix.

1879. Le Globe.[1]
1880. Le Parlement, and later Les Débats.[2]
1882. Nouvelle Revue.
1884. L'Illustration.
1888. La Vie parisienne.
1894. Revue de Paris.

B. Notable Criticisms on Bourget's Works.

Larousse. Dictionnaire universel, vol. XVII (2e vol. supplém.).
Vapereau. Ed. 1893 (Supplément).
Revue encyclopédique. 1891, 1892, 1893.
Renard. Les princes de la jeune critique.
Anatole France. La vie littéraire, vol. I.
Georges Pellissier. Essais de littérature contemporaine.
Huret. Enquête sur l'évolution littéraire.
Faguet. Revue Bleue (9 juin 1894).
René Doumic. Ecrivains d'aujourd'hui.
Max Nordau. Entartung.
Georg Brandes. Menschen und Werke (Das Thier im Menschen).
Theodore Child. Literary Paris. (See Harper's New Monthly Magazine, August, 1892, page 334.)

[1] Contains the noted article on Napoleon criticised by Weiss in "Le Gaulois."

[2] The "Parlement" was fused into "Les Débats," to which paper Bourget contributes valuable articles on literary subjects.

I.

LETTRE AUTOBIOGRAPHIQUE.

WASHINGTON, Janvier 1894.

CHER MONSIEUR VAN DAELL :

Vous me demandez quelques notes qui puissent servir à une intelligence plus complète des fragments que vous vous proposez de choisir parmi les vingt volumes dont se compose mon œuvre. Vous voulez bien croire que l'histoire des influences qui ont façonné la pensée éparse dans ces divers livres intéressera quelques lecteurs. J'accède à votre désir d'autant plus volontiers que j'ai toujours considéré l'autobiographie intellectuelle comme un des devoirs de l'écrivain, sa contribution, souvent la plus utile, à ce vaste travail d'enquête psychologique qui va se poursuivant de génération en génération, et qui demeure la meilleure raison d'être de la Littérature. Ceux d'entre nous qui racontent leurs années d'apprentissage courent, il est vrai, le risque de prêter à la plus dangereuse critique, ils semblent attacher une importance excessive à leur personne ; mais du jour où nous avons publié notre premier ouvrage, n'avons-nous pas avoué implicitement que nous croyions avoir quelque chose à dire? Si le résultat de nos réflexions et de notre expérience nous paraît digne d'être communiqué au public, pourquoi l'histoire de ces réflexions et de ces expériences ne le serait-elle pas au même titre? N'y a-t-il pas plus de bonhomie, plus de sincérité et plus de vraie modestie à dire simplement à ce public ce que l'on a essayé de faire et pourquoi? Si l'œuvre a quelque valeur, la confession de l'ouvrier en aura aussi. Au cas où cette œuvre serait manquée, le commentaire personnel de l'artiste garde cette

chance encore de mieux faire comprendre pourquoi elle est manquée.

Je suis né en 1852 d'une famille qui me semble représenter assez bien quelques-unes des conditions de la bourgeoisie française contemporaine. Mon père était un fonctionnaire de l'État et le fils d'un ingénieur civil, lui-même fils d'un cultivateur de campagne. Les uns et les autres venaient d'une province du centre de la France. Mais le métier de mon père — il était professeur de mathématiques — l'avait déjà promené, lors de ma naissance, d'une extrémité à l'autre du pays. Baptisé à Amiens,[1] j'ai commencé d'apprendre à lire à Strasbourg,[2] pour faire mes premières études à Clermont en Auvergne[3] et les achever à Paris. Je note ici ce petit détail en apparence insignifiant, précisément parce qu'il n'est pas exceptionnel. Il peut servir à marquer une conséquence inattendue de cet abus du fonctionnariat que tous les bons Français déplorent avec tant de justice. Si les études de la vie locale et provinciale sont devenues trop rares parmi nos romanciers, si la saveur du terroir manque trop souvent à nos poètes, la cause en est dans le déracinement que l'administration, indifférente aux individus, inflige sans cesse à ses serviteurs. Ce déracinement a cette autre conséquence qu'il croise de la manière la plus disparate les

[1] *Amiens.* Pop. about 80,000. Chief town of the department of the Somme, ancient capital of Picardy, 131 kilometers north of Paris; renowned for its beautiful cathedral of the thirteenth century.

[2] *Strasbourg.* Pop. over 100,000. Formerly chief town of the department of the Lower Rhine (Bas-Rhin), situated near the Rhine, 460 kilometers east of Paris. Its cathedral is world-renowned. Strasburg was ceded to Germany in 1871.

[3] *Clermont en Auvergne,* also called *Clermont-Ferrand.* Pop. nearly 50,000. Chief town of the department of Puy du Dôme, 420 kilometers south of Paris.

races encore si distinctes chez nous lorsqu'on regarde de près les paysans de nos diverses provinces. C'est ainsi que du côté de ma mère je me rattache à une famille lorraine, venue d'Alsace[1] il n'y a pas cent ans et auparavant d'Allemagne. Cette hérédité complexe a quelquefois ses avantages. J'en ai surtout senti les défauts, je veux dire l'extrême difficulté à mettre d'accord des tendances trop contrastées. Il y a toujours eu en moi un philosophe et un poète de la race germanique en train de se débattre contre un analyste de la pure et lucide tradition latine. Peut-être ai-je dû à la coexistence de deux formes d'esprit si opposées, ce goût d'une culture complexe et cosmopolite, dont la trace se trouve dans tant de mes pages. J'ai cru du moins concilier ainsi les courants très différents que je sentais jaillir dans les profondeurs de ma nature intellectuelle. Pourtant je demeure persuadé que rien ne vaut pour assurer une saine hygiène à l'esprit le grandissement presque végétatif de la plante qui, ne changeant jamais ni son ciel ni son milieu, ramasse en elle toutes les énergies secrètes d'un seul coin de sol.

Il m'est impossible de fixer avec précision le moment où le goût d'écrire naquit en moi. Un de mes souvenirs les plus lointains me représente à moi-même assis à mon bureau d'écolier, et employant mes dimanches à regarder un insecte piqué sur une planche de liège, afin de le décrire dans un grand ouvrage qui devait renfermer un tableau complet des bêtes d'Auvergne et l'histoire de mes promenades à leur recherche. J'avais un peu plus de six ans. Je me vois aussi, à ce même âge, lisant les pièces de Shakespeare dans la médiocre traduction de Benjamin

[1] *lorraine* (adj.), coming from, or pertaining to, *Lorraine*. A province of northeastern France, a part of which was ceded to Germany by the treaty of 1871. The whole of *Alsace* immediately to the east of Lorraine also passed, at the same time, under German rule.

chance encore de mieux faire comprendre pourquoi elle est manquée.

Je suis né en 1852 d'une famille qui me semble représenter assez bien quelques-unes des conditions de la bourgeoisie française contemporaine. Mon père était un fonctionnaire de l'État et le fils d'un ingénieur civil, lui-même fils d'un cultivateur de campagne. Les uns et les autres venaient d'une province du centre de la France. Mais le métier de mon père — il était professeur de mathématiques — l'avait déjà promené, lors de ma naissance, d'une extrémité à l'autre du pays. Baptisé à Amiens,[1] j'ai commencé d'apprendre à lire à Strasbourg,[2] pour faire mes premières études à Clermont en Auvergne[3] et les achever à Paris. Je note ici ce petit détail en apparence insignifiant, précisément parce qu'il n'est pas exceptionnel. Il peut servir à marquer une conséquence inattendue de cet abus du fonctionnariat que tous les bons Français déplorent avec tant de justice. Si les études de la vie locale et provinciale sont devenues trop rares parmi nos romanciers, si la saveur du terroir manque trop souvent à nos poètes, la cause en est dans le déracinement que l'administration, indifférente aux individus, inflige sans cesse à ses serviteurs. Ce déracinement a cette autre conséquence qu'il croise de la manière la plus disparate les

[1] *Amiens.* Pop. about 80,000. Chief town of the department of the Somme, ancient capital of Picardy, 131 kilometers north of Paris; renowned for its beautiful cathedral of the thirteenth century.

[2] *Strasbourg.* Pop. over 100,000. Formerly chief town of the department of the Lower Rhine (Bas-Rhin), situated near the Rhine, 460 kilometers east of Paris. Its cathedral is world-renowned. Strasburg was ceded to Germany in 1871.

[3] *Clermont en Auvergne*, also called *Clermont-Ferrand.* Pop. nearly 50,000. Chief town of the department of Puy du Dôme, 420 kilometers south of Paris.

races encore si distinctes chez nous lorsqu'on regarde de près les paysans de nos diverses provinces. C'est ainsi que du côté de ma mère je me rattache à une famille lorraine, venue d'Alsace[1] il n'y a pas cent ans et auparavant d'Allemagne. Cette hérédité complexe a quelquefois ses avantages. J'en ai surtout senti les défauts, je veux dire l'extrême difficulté à mettre d'accord des tendances trop contrastées. Il y a toujours eu en moi un philosophe et un poète de la race germanique en train de se débattre contre un analyste de la pure et lucide tradition latine. Peut-être ai-je dû à la coexistence de deux formes d'esprit si opposées, ce goût d'une culture complexe et cosmopolite, dont la trace se trouve dans tant de mes pages. J'ai cru du moins concilier ainsi les courants très différents que je sentais jaillir dans les profondeurs de ma nature intellectuelle. Pourtant je demeure persuadé que rien ne vaut pour assurer une saine hygiène à l'esprit le grandissement presque végétatif de la plante qui, ne changeant jamais ni son ciel ni son milieu, ramasse en elle toutes les énergies secrètes d'un seul coin de sol.

Il m'est impossible de fixer avec précision le moment où le goût d'écrire naquit en moi. Un de mes souvenirs les plus lointains me représente à moi-même assis à mon bureau d'écolier, et employant mes dimanches à regarder un insecte piqué sur une planche de liège, afin de le décrire dans un grand ouvrage qui devait renfermer un tableau complet des bêtes d'Auvergne et l'histoire de mes promenades à leur recherche. J'avais un peu plus de six ans. Je me vois aussi, à ce même âge, lisant les pièces de Shakespeare dans la médiocre traduction de Benjamin

[1] *lorraine* (adj.), coming from, or pertaining to, *Lorraine*. A province of northeastern France, a part of which was ceded to Germany by the treaty of 1871. The whole of *Alsace* immediately to the east of Lorraine also passed, at the same time, under German rule.

La Roche.[1] Elle formait deux gros volumes, reliés en noir, et sur lesquels on m'asseyait tout prosaïquement afin de me hausser jusqu'à la table du dîner. J'ai lu de la sorte, et sans que personne y fît attention, tous les drames historiques du grand poète anglais, entre ma cinquième et ma septième année, avec un intérêt que j'explique par une tournure d'esprit particulière. Autant que l'on peut se connaître soi-même, je crois que ma faculté maîtresse, comme disait mon vénéré maitre M. Taine,[2] a toujours été l'imagination des sentiments. Médiocrement doué pour l'évocation des formes, j'ai de la peine à me rappeler avec exactitude un endroit, un tableau, une statue. Je serais embarrassé de dire la couleur des yeux et des cheveux d'une personne que

[1] *Benjamin Laroche* (1797–1852), a publicist and a poet. He was sentenced in 1820 for political reasons, and fled to England. After his return to France he translated into French the poetical works of G. Canning, Miss Edgeworth's *Forester*, Goldsmith's *Vicar of Wakefield*, Shakespeare's *Complete Works*, Byron's *Works*, etc.

[2] *Taine* (Hippolyte Adolphe), born at Vouziers (Ardennes) April 21, 1828, studied at the Collège Bourbon, carried off the *prix d'honneur de rhétorique* at the *concours général* of 1848, was then admitted to the École Normale (section des Lettres), received the *Docteur ès Lettres* diploma with double thesis in 1853. Taine then gave up teaching for literature, criticism, history, and philosophy. He was appointed professor of æsthetics at the École des Beaux Arts in 1864, and died in 1893. Émile Faguet, the eminent critic, says of him: "C'est surtout à cause de Taine qu'à peu près tous les hommes de trente à cinquante ans en France sont positivistes. L'influence de Darwin et de Spencer n'est venue en France qu'après celle de Taine et la confirmant." Zola writes: "Taine était un esprit remarquable, un systématique peut-être, mais un grand lettré et un profond érudit. C'est un des plus vastes cerveaux de notre époque." "... Mais s'il était un écrivain que Taine aimait par exemple," says Alphonse Daudet, "c'était Bourget. Bourget c'était l'élève favori, tandis que Zola était l'élève indiscipliné." See hereafter, pages 29 and following, the magnificent characterization of him whom Bourget calls his master. It is to this analysis that Bourget refers farther on in this letter.

j'aurais vue seulement deux ou trois fois. En revanche le souvenir des plus légères émotions demeure si vivant dans ma mémoire que j'ai la puissance de les ressentir, pour ainsi dire, à nouveau avec toute leur douceur et leur amertume, même quand il s'agit de joies ou de douleurs aussi lointaines, par exemple, que celles de mes premiers jours de collège. Il m'est impossible aussi de m'intéresser à quelqu'un, sans me figurer avec une intensité presque égale à celle de mes souvenirs personnels, ses façons de sentir, ses goûts et ses dégoûts, ses plaisirs et ses chagrins. Je dis : me figurer, et non pas comprendre. Car il n'y a rien de commun entre ce travail tout hypothétique et la justesse de l'observation. J'ai trop éprouvé au cours de ma vie combien on se trompe aisément à construire ainsi en hâte et d'instinct le caractère des autres. C'est ce don pourtant qui me semble avoir fait de moi un écrivain, et cela dès l'époque où je m'abîmais tour à tour avec la comique incohérence de mon âge dans mes rêves sur la vie des insectes que je ramassais le long des routes, et dans les visions Shakespeariennes. Il en est de l'intelligence des enfants comme de ces paysages primitifs où les montagnes qui doivent servir de fond durable et lointain sont dessinées sur le même plan qu'une mouche en train de voler ou qu'un brin d'herbe en train de remuer au vent. Le choix des objets ainsi représentés est pourtant une indication du milieu où vivait l'artiste et de sa manière de le sentir.

Cette imagination des sentiments qui devait se satisfaire par les inventions de mes romans d'homme fait commença de se manifester durant toute mon adolescence, mais par une inquiétude profonde qui n'eut pas seulement pour cause cet abus constant des hypothèses sur la vraie nature des autres, dont je parlais tout à l'heure. Dans les deux lycées où je passai cette première partie de ma jeunesse, à Clermont

d'abord, puis à Paris, la discipline n'existait guère et la surveillance de nos lectures était si superficielle que nous vivions dans la familiarité des ouvrages les plus difficiles à bien comprendre pour de très jeunes intelligences. A quinze ans mes camarades et moi nous savions par cœur les deux volumes de vers d'Alfred de Musset,[1] nous avions dévorés tous les romans de Balzac[2] et ceux de Stendhal,[3] *Madame Bovary*[4] et les *Fleurs du Mal*.[5] J'ai toujours soutenu qu'un livre de vérité n'est jamais immoral, et j'en pourrais donner cette preuve qu'aucun de nous n'a été corrompu par une seule de ces soi-disant dangereuses lectures. Leur vrai danger était ailleurs : dans la précocité de désenchantement qu'elles risquaient de nous donner et

[1] *Alfred de Musset* (1810–1857), one of the most celebrated poets of France. His first volume of verse attracted general attention, but it is the second, in which the sorrows of betrayed love are depicted, which will be the permanent foundation of his fame. Musset is the most intensely passionate of the great French poets.

[2] *Honoré de Balzac* (1799–1850), the acknowledged master of the French realistic and naturalistic schools of novelists. In order to appreciate his high merit and great influence, consult Taine's article in *Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire* (pages 63–171).

[3] *Stendhal*, pseudonym for Marie Henri Beyle (1783–1842), the earliest of the modern realists. Balzac was the first one to call attention to his merit, but it is only at a comparatively recent period that many literary men began to look up to him as a guide and a master. See hereafter, page 80, an extract of Bourget's essay on him, which is to be found on pages 251 and following of his *Essais de Psychologie Contemporaine*.

[4] *Madame Bovary*, the novel which brought celebrity to *Gustave Flaubert* (1821–1880) and won admiration for the young naturalistic school. Flaubert was prosecuted for the publication of this work. See Bourget's essay on Flaubert in *Essais de Psychologie Contemporaine* (page 111).

[5] *Fleurs du Mal*, the masterpiece of *Charles Pierre Baudelaire*, the most morbid, perhaps, of French poets. He was strongly attracted by Edgar Allen Poe, of whose works he published admirable translations. See Bourget's appreciation of him in his *Essais de Psychologie Contemporaine* (page 1).

dans le déséquilibre intérieur qui devait en résulter. Réellement innocents et naïfs, nous ne pouvions manquer d'être désorientés par cette initiation anticipée aux dessous cruels ou violents du monde. Pour ma part, et dominé que j'étais par cette imagination qui sans doute me rendait les analyses des maîtres trop vivantes, je commençai d'entrer dans un état de désarroi intérieur aussi insupportable qu'indéfinissable. Ma personnalité véritable sembla s'évanouir pour moi et se disperser dans celle des auteurs que je m'étais assimilés si voracement. Qui étais-je ? Qu'aimais-je ? Que voulais-je ? Que croyais-je ? Aujourd'hui et à la distance des années, je la distingue bien cette personnalité réelle de celle que je me façonnais tour à tour d'après les descriptions des livres. Mais sur le moment cette distinction était impossible pour moi à établir et même à concevoir. En feuilletant le premier volume de mes poésies, composé dans la période qui suivit ma sortie du collège, je retrouve la trace de cette curieuse maladie. Il n'est pas de pièce de ce recueil qui ne soit à la fois sincère et artificielle, pas une qui n'ait été sentie, et pas une qui corresponde à une réalité simple et nue. Je ne saurais mieux comparer l'état général que ces vers révèlent qu'au travail d'un jardinier fantaisiste qui grefferait des fleurs prises à de grands arbres sur un arbrisseau jeune et robuste, mais encore incapable de fleurir lui-même. Il devrait déchirer la jeune écorce, sans pouvoir faire circuler la sève de ses blessures dans les rameaux ainsi attachés à ce tronc grandissant. Car le tronc grandirait à travers ces meurtrissures pour porter ses fleurs à lui un jour ou un autre. Mais quand ?

Les événements de la vie extérieure n'étaient pas faits, je le reconnais maintenant, pour me guérir de cet étrange abus de la littérature. J'avais dû, pour suffire à mes besoins, accepter le pénible métier de professeur libre, ce

qui constituait déjà une condition très défavorable à mon développement. Il est toujours mauvais d'avoir deux formes d'existence, et le fait d'être employé cinq ou six heures par jour d'une façon absolument contraire à mes goûts, risquait de me rendre plus artificiel et plus littéraire, d'autant plus que mes heures libres se passaient toutes dans la compagnie de jeunes écrivains, et c'était là un pire danger. Ayant presque tous leur situation matérielle à établir, et confondant la recherche d'un talent personnel avec la conquête de la renommée, mes camarades se préoccupaient uniquement de livres ou d'articles à écrire, et ces livres comme ces articles leur apparaissaient un peu comme un tour de force inédit apparait à un gymnaste. Il s'agit pour lui d'une difficulté à vaincre, de rivaux à dépasser, d'un effet à produire. Une pareille théorie de l'art a des avantages d'éducation. Elle fait des écrivains qui, poètes, savent bien construire un vers, et, prosateurs, bien maçonner une phrase. Elle a ce défaut d'écarter l'artiste de la vie. Elle exagère en lui le culte de l'expression aux dépens de l'impression. Pour moi, étant donné les vices d'esprit dont je souffrais déjà, elle me fut si continûment funeste qu'en 1880, c'est-à-dire tout voisin de ma trentième année, j'en étais encore à me demander quelle formule de poème ou de roman devait être adoptée. L'espèce de conte parisien que j'ai intitulé *Édel* traduit d'une manière assez exacte cette crise d'où j'allais sortir, éveillé précisément par l'insuccès absolu de cette tentative.

Voyant en effet l'âge venir et ma destinée littéraire si incertaine, j'éprouvai à cette époque un accès d'irrémédiable désespoir, et je me mis à chercher la cause ou les causes de cet avortement constant de mes efforts, depuis déjà dix années que je m'appliquais à écrire. Cette cause je crus la trouver — où elle était en effet — dans cette sorte d'intoxication littéraire qui m'avait empêché de vivre ma

vie à moi, de me façonner des goûts à moi, de sentir par moi-même enfin. Réfléchissant à ce fait il me sembla que mon mal ne m'était point particulier. Je reconnus que beaucoup de mes contemporains, troublés du même trouble, avaient pareillement demandé aux livres d'être des éducateurs de leur sensibilité. Obligé d'avouer par ma propre expérience que cette façon de comprendre les Lettres était le principe de bien des misères, j'y aperçus pourtant autre chose qu'un caprice ou qu'une déformation. La facticité de cette existence n'avait pas été complète, puisque cette intoxication littéraire avait été toute moderne, et qu'aucun auteur ne m'avait dominé à ce point qui ne fût contemporain. Si les livres de ces auteurs avaient eu sur moi une influence si profonde, c'est qu'ils avaient correspondu à des besoins de ma pensée et de mon cœur, inconnus de moi-même. Ces écrivains avaient été des hommes de ce temps, avec toutes les passions, toutes les joies et toutes les douleurs des hommes de ce temps. Derrière leur œuvre, et derrière l'influence exercée sur moi par cette œuvre qu'y avait-il, sinon l'époque tout entière? J'entrevis la possibilité de dégager la Vie de cet amas de littérature, et j'entrepris d'esquisser un portrait moral de ma génération à travers les livres dont j'avais été le plus profondément touché. Les *Essais* et les *Nouveaux Essais de Psychologie Contemporaine* ont été composés avec cette idée.[1]

Ces deux volumes furent mieux accueillis du public que je ne l'avais espéré. Mes amis, entre autres M. Taine dont l'opinion avait pour moi tant de prix, m'engageaient à les continuer. Ils ne se rendaient pas compte que le point de vue tout personnel auquel je m'étais mis pour exécuter ces esquisses en faisait toute la valeur, et que je ne pouvais

[1] These Essays, like many of Bourget's early works, were first published in *La Nouvelle Revue.* The article on Taine is to be found in vol. IX, page 864 (Dec. 15, 1882).

appliquer la même méthode à des auteurs moins mêlés à ma propre éducation. Ma raison me portait à les écouter, car j'avais vu pour la première fois un peu de succès récompenser de longues années d'efforts. D'autre part un instinct, que je ne pouvais pas dominer, me poussait à d'autres tentatives. Ce qui m'avait intéressé dans cette série d'essais, ç'avait été non pas les écrivains eux-mêmes, mais les états de l'âme manifestés par ces écrivains. Or, ces états de l'âme qu'étaient-ils sinon les états de certaines âmes ? De même que j'avais aperçu par delà les pages des livres des sentiments vivants, par dessous ces sentiments j'apercevais ces âmes vivantes, et le roman m'apparaissait comme la forme d'art la plus capable de les peindre. Quel roman ? À l'époque dont je parle et qui remonte à dix ans, l'école des écrivains de mœurs, issue de Balzac par Flaubert, avait en France à peu près écarté de ce genre toute étude des phénomènes intérieurs. Or, c'était justement vers la description de ces phénomènes que je me sentais attiré. Peut-être y avait-il alors quelque courage à reprendre cette tradition du roman d'analyse en plein triomphe du roman de mœurs, et quand les maîtres de cette dernière école déployaient une supériorité de talent incomparable. Il faut croire cependant que la méthode d'observation psychologique et individuelle, sacrifiée par eux à l'observation sociale, répondait à quelque nécessité latente de l'époque. Car au même moment où je hasardais mes premières tentatives dans cette voie, tout un groupe de jeunes romanciers apparaissait tourmentés d'un même souci, et d'autres, déjà connus, se modifiaient dans un sens analogue. Je citerai parmi ces derniers Guy de Maupassant[1]

[1] *Guy de Maupassant* (1850–1893), one of the most exquisite tellers of short tales, and author of a few longer novels, that count among the master-works of contemporary French prose. Maupassant's reason broke down a year before his untimely death.

dont l'évolution peut être mésurée aisément par une comparaison entre *Une Vie*, son premier long récit, et *Notre Cœur*, la dernière des études que ce remarquable écrivain ait donnée avant la catastrophe où s'abîma pour toujours son génie.

C'est au mois de mai de l'année 1883 et dans une petite chambre d'Oxford, tout près du vieux Collège de Worcester, hanté par l'ombre de Thomas De Quincey, que je commençai d'écrire mon premier roman (l'*Irréparable*), avec la même plume qui venait d'achever la préface des *Essais*. J'ai publié depuis lors environ quinze volumes : romans, nouvelles et récits de voyage, composés d'après cette même méthode d'analyse intérieure. Quand je passe la revue de cette suite de livres déjà longue, je crois y reconnaître les étapes d'une conscience toujours en marche. Je veux dire que parti d'un point de vue simplement positiviste, celui de la constatation indifférente, j'ai été conduit de la Psychologie à l'Éthique par la même nécessité qui fait qu'avec tout son scepticisme un médecin assuré d'un diagnostic ne peut s'empêcher de s'interroger sur le remède. Je dois avouer cependant que ce caractère de recherche morale répandu pour moi sur toute cette œuvre a été méconnu par plusieurs critiques de la sincérité desquels je ne saurais douter. Comme j'ai dû rencontrer au cours de ces analyses beaucoup de maladies de la volonté, j'ai été accusé de propager le découragement et le pessimisme. Comme j'ai consacré beaucoup de pages à l'étude des passions de l'amour, dans leur nuance contemporaine, parce que ce sont elles qui mettent le mieux à nu la vérité du cœur qu'elles ravagent, j'ai eu le regret de voir mes intentions calomniées, et certains de mes livres attaqués comme corrupteurs. Je crois même qu'un éditeur anglais,[1] mort

[1] This refers, I believe, to the well-known publisher Vizetelli, who died recently (1893).

aujourd'hui, fut condamné pour la traduction d'un d'entre eux, *Un Crime d'Amour*, qui avait cependant trouvé grâce devant l'austérité protestante d'Edmond Schérer.[1] La justice Britannique, entre parenthèses, ne poursuivit même pas ce libraire pour s'être passé de mon autorisation d'auteur, et pour m'avoir simplement dépouillé. Comme d'autre part, j'ai placé plusieurs de ces études dans le monde des oisifs afin d'avoir des "cas" plus complets, puisque c'est la classe où les gens peuvent le plus penser à leurs sentiments, j'ai dû subir tour à tour le reproche de frivolité, de snobisme, et même de dédain envers les pauvres! Ces critiques, et d'autres encore, m'ont paru si étrangères à mes intentions, qu'en en résumant aujourd'hui quelques-unes, je sens avec beaucoup de mélancolie combien un artiste a de difficulté à exécuter une œuvre conforme aux idées qui furent pourtant son point de départ. Il est probable que toute création intellectuelle comporte une part énorme d'inconscience. La psychologie moderne nous démontre que nous vivons à la surface de notre être; toute une végétation cachée de pensées obscures, de sentiments ignorés, d'émotions inexprimables, s'agite dans les ténèbres de notre personnalité instinctive. Peut-être la même loi gouverne-t-elle ces êtres, issus de notre être, qui sont nos livres. Aussi un auteur ne doit-il jamais trop s'indigner d'être jugé d'un point de vue différent de celui où il s'est mis pour composer ses œuvres. Il a cependant le droit d'en appeler au lecteur, et d'établir nettement ce point de

[1] *Edmond Schérer* (1815–1889). One of the best known critics in recent times. Many pages of his nine volumes of *Études sur la Littérature Contemporaine* were originally written for *Le Temps*, the great Parisian paper. Scherer was brought up a strict Calvinist, and although he gave up, after a painful moral struggle, the beliefs of his youth, his mind kept much of the rigidity and severity of his early tendencies.

vue qui fut le sien dans la direction de son travail. C'est tout ce que j'ai essayé de faire dans ces quelques pages que je vous envoie, cher Monsieur van Daell, avec tous mes remercîments pour la sympathie que vous m'avez montrée dans vos cours de Boston et en vous priant de croire que je suis votre sincèrement dévoué

PAUL BOURGET.

II.

POÉSIES.

POÉSIES.

LES ROSES FANÉES.

Dans notre premier mois, et par ces belles nuits
Qui suivent les soirs de septembre,
Je vous quittais très tard, et, le cœur plein d'ennuis,
Je m'acheminais vers ma chambre.

Les maisons du village où nous passions l'été
Vers neuf heures du soir sont closes ;
La route était déserte et tournait à côté
D'un grand jardin planté de roses.

Et là, seul, sans souci d'un regard importun,
Accoudé sur le mur de pierre,
Je restais à rêver de vous dans ce parfum
Quelquefois plus d'une heure entière.

Et les roses tremblaient et semblaient se pâmer
Aux caresses du clair de lune.
Je pensais à vos yeux en écoutant la mer
Sangloter derrière la dune.

Ces parfums sont éteints pour longtemps, et l'hiver
Vient sur nous à grandes journées,
Les rosiers ont gardé quelque feuillage vert,
Mais toutes leurs fleurs sont fanées.

(1872-1873.)

TEARS, IDLE TEARS.

QUAND tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage
Si le ravissement te fait verser des pleurs,
Ne retiens pas ces pleurs, mon enfant, sois plus sage,
Et ne te raille pas de ces vaines douleurs.

Ces larmes sans objet, ces angoisses divines
Qui nous prennent devant l'océan et les cieux,
Cette extase sans nom qui court dans nos poitrines
Comme un frémissement triste et délicieux.

Tout cela vient du cœur, ô mon enfant chérie,
De notre cœur toujours blessé, toujours aimant,
Faible cœur qui répugne au travail de la vie,
Et que toute beauté trouble trop fortement.

Sous le masque glacé que nous a mis le monde,
L'être inquiet, malade et plaintif, vit toujours,
Et c'est assez du choc d'une beauté profonde
Pour qu'il palpite et vibre ainsi qu'aux premiers jours.

Les mots qu'il a sentis et qu'il n'a pas su dire,
L'âme qu'il avait là, mais que nul n'a su voir,
Voilà ce qui le fait sangloter et sourire,
— Sans raison, — de désir, d'effroi, de désespoir.

Quand tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Dis-toi que nous avons ensemble contemplé
Plus d'un pays charmant, délicat ou sauvage ;
Et que mon souvenir à tes pleurs soit mêlé !

(1872-1873.)

MICHEL-ANGE.[1]

À F. Brunetière.

NON, malgré ton front triste et ton maigre visage,
Sombre Buonarotti, je ne te plaindrai pas.
Titan de l'Art, jamais tu n'as senti tes bras
Défaillir, ni le cœur te manquer à l'ouvrage.

Fier et robuste ainsi qu'un homme d'un autre âge,
Nuit et jour, tu suffis aux plus rudes combats,
Et quatre-vingt-dix ans n'avaient point mis à bas
Ton corps aussi puissant que ton cœur fut sauvage.

Ceux-là seuls sont à plaindre, à qui, pour vaincre enfin
La matière rebelle à leur esprit divin,
Ta vigueur et ta foi ne furent pas données,

Eux qui, brisés devant leurs rêves les plus beaux,
Sentent pour quelques nuits au travail obstinées
La folie et la mort monter à leurs cerveaux.

(1874-1875.)

L'ART.

REMUÉ tout entier par le désir sublime
De revêtir mon nom d'un éclat immortel,
Je gravirai sans peur les marches de l'autel
Où je veux m'immoler moi-même pour victime.

En ce siècle où les Dieux sont tous éteints, j'estime
Que l'artiste est un prêtre, et doit, pour rester tel,
Dévouer tout son cœur à l'Art, seul Dieu réel,
Comme un Consul Romain une dépouille opime.

[1] Cf. with the poem on the same subject by Auguste Barbier, in "Iambes et Poèmes" (Dentu, Paris, 1885), page 127. See also page 41, note 1.

Il faut qu'il ne s'endorme en aucun gîte humain,
Que l'ébauchoir jamais ne tombe de sa main,
Et qu'il fasse son œuvre et n'ait pas d'autre envie.

Meurs, mais agis. — Dis-moi, que perds-tu pour oser?
Toute la question n'est que d'un peu de vie,
Qu'un jour nous a donnée et qu'un jour va briser.

(1874-1875.)

TRÈS VIEUX VERS.

À Charles Grandmougin.

Les petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,
Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leurs gerbes aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
À toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
À rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

(1874–1875.)

LES BOUQUETS DES PAUVRES.

À Paul d'Estournelles.

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs,
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant les bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

* * *

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme
Et baise, en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

* * *

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on vous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets, et moi mes vers.

(1874-1875.)

SOLITUDE.

Lorsque je l'eus quittée et que je m'en revins
Seul, plus seul au sortir de ces heures passées
À voir dans ses grands yeux sourire ses pensées,
Je regardai le ciel et les astres divins.

Ils pâlissaient, noyés des vapeurs bleuissantes
Qu'un plein orbe de lune épandait doucement ;
Dans l'air glacé flottait comme un enchantement ;
Et moi je revoyais deux prunelles absentes.

" Beaux yeux aimés ! — disais-je, — est-il rien de réel
Que cette calme nuit, ces étoiles, ce ciel,
Et pour vous réfléter leur douceur infinie ?

Est-il rien de réel que vous, ô tendres yeux !
Et pourquoi donc faut-il qu'à cette heure bénie
Vous luisiez loin de moi qui vous aime le mieux ? "

(1877-1882.)

SUR UN VOLUME DE SHELLEY.

QUAND vous lirez ces vers que j'ai lus si souvent,
Chère, si vous m'aimez, aimez-les, en rêvant
Aux larmes que sur eux, comme un fou j'ai versées,
Et puis relisez-les le soir, et dites-vous
Que les plus attendris, les plus purs, les plus doux,
Vous expriment le fond de toutes mes pensées.

(1877-1882.)

BEAU SOIR.

LORSQUE au soleil couchant les rivières sont roses
Et qu'un tiède frisson court sur les champs de blé,
Un conseil d'être heureux semble sortir des choses
Et monter vers le cœur troublé.

Un conseil de goûter le charme d'être au monde
Cependant qu'on est jeune et que le soir est beau,
Car nous nous en allons, comme s'en va cette onde :
Elle à la mer, — nous au tombeau !

(1877-1882.)

NUIT D'ÉTÉ.

Ô NUIT, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés, et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose !

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches!

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

Ô nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante!

(1877-1882.)

SPLEEN.

Les livres que j'ai lus quand j'étais tout enfant
M'ont trop fait espérer. Ils m'ont gâté la vie.
Et ma pensée, en eux exaltée et ravie,
En vain d'un grand dégoût du réel se défend.

Le plaisir n'eut pour moi qu'un charme décevant.
Je ne me suis assis que l'âme inassouvie
Au beau festin où la jeunesse nous convie,
Et je m'en suis levé plus affamé qu'avant.

Je me sens inutile aux autres comme à moi;
Je travaille, je lis, et, sans savoir pourquoi,
J'écris comme en rêvant, des vers que je méprise.

Je sais pourtant qu'il est des beaux yeux ici-bas
Qui rendraient de la force à ce cœur qui se brise...
Mais ces yeux, ces beaux yeux, ne me regardent pas.

(1877-1882.)

III.

CRITIQUE.

CRITIQUE.

PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE.

(NOTES ET PORTRAITS.)

M. TAINE.[1]

CHAQUE avènement d'une renommée littéraire nouvelle se pose comme une énigme devant l'historien des esprits, — énigme parfois simple, et c'est le cas si l'œuvre de l'écrivain applaudi s'adapte aux besoins de l'époque et se présente comme une réponse à une vague et flottante question qui tourmente les consciences. Il ne faut pas un puissant effort d'analyse pour comprendre qu'en pleine ferveur de résurrection religieuse le *Génie du Christianisme* ait valu, du coup, la gloire à son auteur, et que l'Angleterre de 1812, héroïque et troublée comme elle était, se soit reconnue dans la mélancolie hautaine de *Childe Harold.*[2] Parfois l'énigme se complique des volte-face singulières que l'opinion accomplit à l'égard de ses favoris. Subitement et sans qu'il ait rien fait d'autre que de poursuivre ses premiers travaux avec une évidente rigueur de logique, l'écrivain en vogue se trouve avoir déplu à ceux qui l'acclamaient d'abord ; les qualités de son talent lui deviennent un crime, et ce par quoi il avait grandi l'accable. C'a été l'histoire de bien des personnages célèbres de tous les temps. C'est aujourd'hui l'histoire de M. Taine. Celui-ci a eu

[1] See note 2, page 6.

[2] Voir, dans les *Mémoires de Thomas Moore*, l'ingénieuse exposition des causes de ce succès *électrique* dont Byron disait : "Je me suis réveillé fameux." — *Author's Note.*

sur ses pareils la supériorité de ne pas se plaindre, et je crois bien que la seule ligne où il ait révélé l'inévitable froissement intérieur est celle-ci, que je transcris de la préface de son dernier volume: "J'ai encore le regret de prévoir que cet ouvrage déplaira à beaucoup de mes compatriotes . . . " Jusqu'à ces dernières années, en effet, l'auteur de la *Littérature anglaise* était rangé par la majorité de ses lecteurs dans ce que l'on pourrait appeler le groupe d'extrême gauche de la pensée contemporaine. Il avait connu tous les déboires d'une telle position, et aussi tous ses avantages. L'évêque d'Orléans[1] avait désigné à la défiance des pères de famille le philosophe coupable d'avoir écrit cette phrase hardie : "Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes. Il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et comme le sucre . . . " phrase saisissante et que le chef futur du naturalisme, alors à ses débuts, M. Émile Zola,[2] arborait, comme une devise et comme un programme, à la tête d'un roman qui fit scandale. Car les jeunes gens de la génération montante professaient, pour l'audacieux briseur des idoles de la métaphysique officielle, un enthousiasme de disciples, où le frémissement d'une initiation dangereuse se mélangeait au juste respect

[1] *Félix Antoine Philibert Dupanloup* (1802–1878), one of the most talented, ardent and influential prelates of the Roman Catholic Church in France. He was especially active against Littré, Taine, and Renan ; this did not prevent sharp antagonism between him and the great ultramontane leaders of Catholicism, notably Louis Veuillot. Dupanloup devoted a very large part of his time to the education of the higher classes. His most popular books are: *l'Éducation* (1851, 3 vols.); *la Haute éducation intellectuelle* (1853, 3 vols.); *Lettres sur l'éducation des filles* (1879).

[2] *Émile Zola* (1840-), the well known naturalist leader. Cf. note 2, page 6.

pour le colossal effort du travailleur. Je me souviens qu'au lendemain de la guerre, étudiants à peine échappés du collège, nous nous pressions avec un battement de cœur dans la vaste salle de l'École des Beaux-Arts, où M. Taine enseignait pendant les quatre mois d'hiver. La fresque de Paul Delaroche[1] développait sur le mur du fond ses personnages un peu froids, mais majestueux. Nous nous disions que la courtisane Maryx, qui fut l'amie de Gautier[2] et de Baudelaire, avait posé au peintre sa *Gloire distribuant des couronnes*. Le maître parlait de sa voix un peu monotone et qui timbrait d'un vague accent étranger les mots des petites phrases ; et même cette monotonie, ces gestes rares, cette physionomie absorbée, cette préoccupation de ne pas surajouter à l'éloquence réelle des documents l'éloquence factice de la mise en scène,—tout achevait de nous séduire. Cet homme, si modeste qu'il semblait ne pas se douter de sa renommée européenne, et si simple qu'il semblait ne se soucier que de bien servir la vérité, devenait pour nous l'apôtre de la Foi Nouvelle. Celui-là du moins n'avait jamais sacrifié sur l'autel des doctrines convenues. Celui-là n'avait jamais menti. C'était bien sa pensée qu'il nous apportait dans ces petites phrases si courtes et si pleines,—sa pensée profondément, invinciblement sincère . . .

Les années ont passé depuis lors, — oh ! pas beaucoup d'années, et voici que M. Taine compte des fidèles parmi

[1] *Hippolyte Delaroche*, commonly called *Paul* (1797–1856), became popular in 1824 on account of the reserve with which he applied the then modern ideas of the romantic Delacroix. He decorated the hemicycle of the École des Beaux Arts in 1837, after which his works were no longer given to the public ; and it is only after his death that the real progress he had made became generally known.

[2] *Théophile Gautier* (1811–1872), one of the most faithful of the early followers of Hugo. His language is very choice and picturesque. He has been a leader in the school of art for art (Les Parnassiens). See Maxime Ducamp's vol. on Gautier in *Les grands écrivains français*, Hachette, 1890.

ceux qui marchaient à la suite de Mgr Dupanloup, tandis que ses partisans presque fanatiques d'autrefois l'accusent d'avoir renié les convictions de leurs communs combats. Les trois volumes de l'*Histoire des Origines de la France contemporaine* ont paru, et les partis politiques se sont jetés sur cette proie. Pour les uns l'iconoclaste est passé à l'état d'un Joseph de Maistre[1] de l'histoire documentaire, sorti des archives avec la magique épée qui abattra la Révolution. Les autres, oubliant de quel incorruptible écrivain ils jugent le labeur, attribuent aux causes les plus mesquines un pessimisme qui n'est qu'une conséquence, mais où ils veulent voir une contradiction. Je resterai fidèle au plan primitif de cette série d'études, si je montre comment une même sensibilité, une même doctrine, et une même méthode, ont conduit M. Taine à heurter violemment certaines aspirations de l'Ame Française contemporaine, après l'avoir conduit à en flatter involontairement certaines autres. Il y a un mot admirable de Bossuet[2] sur la justice : " Elle est, dit-il, une espèce de martyre . . . " La sincérité implacable de la pensée est parfois aussi cette espèce de martyre.

I.

LA SENSIBILITÉ PHILOSOPHIQUE.

J'imagine qu'un lecteur de bonne foi ait terminé l'étude des quelque vingt volumes qui composent l'œuvre actuellement publiée de M. Taine, et qu'il doive résumer son

[1] *Joseph de Maistre* (1753–1821), an eminent writer on philosophical, political, and religious subjects. He was the chief antagonist of the ideas embodied in the French Revolution ; his ideal would have been to see the Pope at the head of all nations, and to go back to the mediaeval forms of government.

[2] *Jacques-Bénigne Bossuet* (1627–1704), bishop of Condom, later of Meaux, preceptor of the Dauphin, son of Louis XIV, one of the greatest writers, and the greatest preacher of France.

impression par un de ces termes généraux qui classent un esprit, en marquant à la fois sa qualité maîtresse et sa tendance favorite. Ce résumé sera tout d'abord rendu malaisé par la variété des genres où l'écrivain a excellé, mais qu'il a transformés par la force propre de son talent.

M. Taine ne saurait être appelé justement un critique, bien qu'il ait donné des essais de premier ordre, celui sur Balzac par exemple et celui sur Saint-Simon,[1] chefs-d'œuvre d'analyse aiguë et d'exposition lucide. Il suffit de comparer ces pages à celles que Sainte-Beuve[2] a écrites sur les mêmes sujets, pour constater la différence entres les procédés d'anatomie psychologique d'un chercheur qui voit dans la littérature un signe, et la méthode proprement critique d'un juge au regard duquel la production littéraire est un fait souverainement intéressant par lui-même. Sainte-Beuve abonde en distinctions, volontiers en subtilités, afin de mieux noter jusqu'à la plus fine nuance. Il multiplie les anecdotes afin de multiplier les points de vue. C'est l'individuel et le particulier qui le préoccupe, et par-dessus cette minutieuse investigation il fait planer un certain Idéal de règle esthétique, grâce auquel il conclut et nous contraint de conclure. M. Taine, au contraire, emploie tout son effort à simplifier. Le personnage qu'il considère n'est pour lui qu'un prétexte à démonstration. Sa grande affaire est d'établir à cet endroit quelque vérité très générale et d'une importance qu'il estime très supérieure. — M. Taine

[1] *Duc de Saint-Simon* (1675–1755), author of the memoirs on the last part of the reign of Louis XIV, and the regency of Philippe d'Orléans. See Taine's masterful essays on Balzac, *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (pages 62–170), and on Saint-Simon, *Essais de critique et d'histoire* (pages 199–251).

[2] *Charles-Augustin Sainte-Beuve* (1804–1869), the most illustrious of French critics. Cf. for Balzac his *Lundis*, Vol. V, pages 443–463, and passim; and for Saint-Simon, *Lundis*, Vol. III, pages 270–292, Vol. XV, pages 423–460, and passim.

n'est pas davantage un historien, bien qu'il ait signé d'admirables fragments d'histoire. Il n'a pas cédé, en les composant, à cet impérieux besoin de résurrection du passé qui saisit un Michelet[1] au seul contact des papiers jaunis, — papiers anciens dont l'écriture a pâli, papiers muets et que manièrent des doigts aujourd'hui décomposés. Pour M. Taine, un chapitre d'histoire est comme le moellon d'un édifice au sommet duquel se dressera une vérité générale encore, exhaussée jusqu'à la pleine lumière de l'évidence. Michelet montrait pour le plaisir de montrer; M. Taine, lui, peut montrer avec un relief aussi puissant, mais c'est pour le plaisir de démontrer. — M. Taine n'est pas davantage un pur artiste, bien que nous ayons de lui ces livres de description colorée où il a noté les souvenirs de ses voyages en Italie, en Angleterre et aux Pyrénées. S'il a parcouru les paysages des montagnes et des plaines, des vastes cités vivantes et des villes mortes, ce n'a pas été, comme Théophile Gautier, pour étonner ses yeux par des aspects nouveaux de l'univers changeant, et invité par la voix qui murmure à notre imagination nostalgique:

> Il est au monde, il est des spectacles sublimes,
> Des royaumes qu'on voit en gravissant les cimes,
> De noirs Escurials, mystérieux granits,
> Et de bleus Océans, visibles infinis. . . .

Il existe une hypothèse formulée par Montesquieu,[2] et développée par Stendhal, sur les relations de l'âme humaine et de son milieu. La vérification de cette hypothèse flottait

[1] *Jules Michelet* (1798–1874), perhaps the most impassionate of French historians. His *Histoire de France* and *Histoire de la Révolution Française* are works of great merit.

[2] *Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu*, born at la Brède, near Bordeaux, in 1689. He published in 1721 his *Lettres persanes*, a witty and light satire of contemporary French life, became in 1728 a member of the French Academy, traveled for several years in

pour M. Taine dans les lointains horizons, et il est parti pour nous rapporter un journal de voyage qui, lui aussi, a pour objet l'établissement d'une idée générale. — Essais de critique, travaux d'histoire, livres de fantaisie, tout a servi une passion dominatrice : la philosophie. M. Taine n'a jamais été, ne sera jamais qu'un philosophe. Rarement l'unité d'un œuvre fut plus forte et la spécialité d'une nature plus accusée. Il faut décrire cette nature pour comprendre cette œuvre, comme pour comprendre le génie d'un peintre il faut décrire son œil. L'élément de l'imagination primitive et originale une fois donné, le reste suit nécessairement.

Les traductions diverses, ou élogieuses ou hostiles, qui peuvent être données du mot philosophe se ramènent à la suivante : un esprit philosophique est celui qui se forme sur les choses des idées d'ensemble, c'est-à-dire des idées qui représentent non plus tel ou tel fait isolé, tel ou tel objet séparé, mais bien des séries entières de faits, des groupes entiers d'objets. Des exemples préciseront cette définition. Quand un poète comme Molière ou comme Shakespeare se propose de peindre une passion, telle que la jalousie, il aperçoit un certain jaloux, Arnolphe[1] ou bien Othello, personnage vivant et concret qui va et vient parmi des événements délimités, et ce faisant, il obéit à son organisation d'artiste. Quand un philosophe tout au contraire, comme Spinoza,[2] se propose d'étudier cette même passion, il aper-

the different parts of Europe, and published in 1734 *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* His masterpiece is *L'Esprit des Lois* (1748), in which he analyses the laws of the different nations, and traces them to their sources. Montesquieu died in 1755.

[1] *Jean-Baptiste Poquelin de Molière* (1622–1673). *Arnolphe*, represented for the first time on Dec. 26, 1662, is the history of a man who keeps the woman whom he is to marry in ignorance for the sake of governing her more completely; but this very ignorance defeats his purposes.

[2] *Baruch de Spinoza* (1632–1677). His book *Ethica*, in which pantheistic doctrines are exposed, belongs to his Opera posthuma (1677).

çoit, non plus un cas particulier, mais la loi commune qui gouverne tous les cas, et il exprime cette loi dans une formule capable d'être appliquée à l'aventurier Maure Othello ainsi qu'au bourgeois Parisien Arnolphe: "Figurez-vous qu'un autre s'attache ce que vous aimez avec le même lien d'affection qui vous unissait à cet objet aimé. Vous haïrez cet objet aimé en même temps que vous envierez votre rival. . . ." Et un commentaire suit, théorique, placide et universel comme le développement d'une proposition de géométrie. C'est proprement le travail du philosophe de rechercher des lois de cette sorte, et d'élaborer des formules de cette espèce. À les poursuivre, son imagination entre en branle. Cette formule, en effet, vous paraît morte à vous, qui ne vous remuez point parmi les abstractions comme parmi des êtres. Pour le philosophe, elle est vivante. Il contemple dans ce raccourci l'innombrable file des faits spéciaux que la formule commande, et le plaisir de cette contemplation est tellement vif que ceux qui l'ont goûté y reviennent toujours, même à travers les études en apparence les plus éloignées. Si les hasards de la vocation ou de la destinée ont fait du philosophe un peintre, il brisera le moule trop étroit de son art afin d'y introduire des idées générales, et il pratiquera la peinture symbolique. Tel Chenavard[1] ou Cornelius.[2] S'il est poète, le philo-

[1] *Paul-Joseph Chenavard*, born at Lyons, 1808. Théophile Silvestre calls him very justly "un orateur en peinture"; he thought that painting ought to have a humanitarian and civilizing mission. He prepared for the Panthéon a series of pictures called *Palingénésie universelle;* but the "cartons" only were made; the government changed hands and the order that had been given him was withdrawn. In 1869 he sent to the "Salon" *Divina Tragedia*, which represents the death of paganism, and the conversion of the nations to Christianity.

[2] *Peter von Cornelius* (1787-1867). His works are always a commentary on poetry and philosophy; among the most remarkable are his *Faust*, *Cyclus der Nibelungen*, the *Glyptothek* and *Pinakothek* frescoes in Munich, and his *Last Judgment* in the St. Louis church of the same city.

sophe s'intéressera aux drames obscurs qui se jouent dans les profondeurs de la conscience entre le doute et le besoin de croire, et il écrira la *Justice*, comme M. Sully-Prudhomme.[1] Si le philosophe compose un roman, ce sera les *Affinités électives* ou *Wilhelm Meister*,[2] et la critique y trouvera matière à d'interminables discussions, tant les théories s'y accumulent et les aperçus systématiques. Mais peu d'écrivains ont, plus que M. Taine, subi la tyrannie de cette imagination singulière. C'est elle qui le force à ne voir dans les magnifiques fragments d'un grand prosateur, le Romain Tite-Live,[3] qu'une occasion de discuter un théorème de Spinoza ; elle qui le contraint à interpréter dans le sens d'une doctrine supérieure, et les chefs-d'œuvre de tous les arts (*Philosophie de l'art*),[4] et les élégances de la vie parisienne (*Graindorge*),[5] et l'histoire de la littérature anglaise, et la Révolution. Elle est si implacablement souveraine, cette imagination, qu'après lui avoir imposé sa méthode d'analyse, elle lui a imposé sa forme. Il n'existe point, dans la littérature actuelle, de style plus systématique, et

[1] *Sully-Prudhomme* (1839–1894), one of the best known modern poets ; he belonged to the "Parnassiens."

[2] *Johann Wolfgang von Goethe* (1749–1832), the greatest of German poets, author of *Faust*. *Wahlverwandschaften* was published in 1809, *Wilhelm Meisters Lehrjahre* in 1796, and *Wilhelm Meisters Wanderjahre* in 1821 and 1829.

[3] *Essai sur Tite-Live* (Titus Livius, the Roman historian), Paris, 1854.

[4] *Philosophie de l'art*, 1865, 1866, 1868 and 1870. 4th vol. republished later in two. They contain lectures delivered at the École des Beaux-Arts, Paris.

[5] *Graindorge*. A book in which Taine gave his views on contemporary life in Paris. The complete title is : "Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'université d'Iéna, principal associé commanditaire de la maison Graindorge et Cie (huiles et porc salé, à Cincinnati, États-Unis d'Amérique), recueillies et publiées par H. Taine, son exécuteur testamentaire, Paris, 1867."

dont tous les procédés traduisent mieux les partis pris d'une pensée sûre d'elle-même. Chaque période d'une de ces fortes pages est un argument, chaque membre de ces périodes une preuve, à l'appui d'une thèse que le paragraphe tout entier soutient, et ce paragraphe lui-même se lie étroitement au chapitre, lequel se lie à l'ensemble, si bien que pareil à une pyramide tout l'ouvrage converge, depuis les plus minces mélocules des pierres des assises jusqu'au bloc du rocher de la cime, vers une pointe suprême et qui attire à elle la masse entière. . . . Considérez les morceaux éclatants où le prosateur rivalise avec la peinture par la couleur du détail et par la saillie des contours. Même les épithètes chatoyantes, même les métaphores visionnaires servent à illustrer et à rendre palpable quelque vaste loi de l'esprit ou quelque vérité de l'histoire. C'est ainsi qu'à l'occasion de La Fontaine,[1] et pour faire toucher au doigt l'attache qui unit la poésie du fabuliste au caractère de l'horizon natal, il indique l'air de finesse et d'agrément de ces plaines de la Champagne, et tout de suite cet air de finesse et d'agrément devient perceptible: "De minces rivières serpentent parmi des bouquets d'aunes avec de gracieux sourires. Une raie de peupliers solitaires au bout d'un champ grisâtre, un bouleau frêle qui tremble dans une clairière de genêts, l'éclair passager d'un ruisseau à travers les lentilles d'eau qui l'obstruent, la teinte délicate dont l'éloignement revêt quelques bois écarté, voilà les beautés de ce paysage. . . ." Ainsi encore, à la fin d'une étude sur Stuart Mill[2] et sur l'induction, l'architecture d'une ville d'Université anglaise apparaît: "Une lumière

[1] *Jean de La Fontaine* (1621–1695), the great French fabulist. See Taine's work *La Fontaine et ses Fables*, 1860; which is, though, the outcome of his thesis as "docteur ès lettres" (1853): *Essai sur les Fables de La Fontaine.*

[2] *Le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill, 1864.

jeune se posait sur les dentelures des murailles, sur les festons des arcades, sur le feuillage luisant des lierres. . . ." Vous croiriez lire la confidence d'un artiste qui se réjouit dans ses sensations. Tout de suite une nouvelle phrase surgit qui résume en une observation psychologique le sens tout entier de ces monuments et de ces feuillages : " . . . Des arbres énormes, vieux de quatre siècles, allongeaient leurs files régulières, et j'y trouvais de nouvelles traces de ce bon sens pratique qui a accompli des révolutions sans commettre de ravages. . . ." Il y aurait à citer par centaines des phrases semblables. Celles-ci suffisent pour nous permettre de conclure qu'au regard de M. Taine, comme au regard des philosophes de race, toute cette immense nature, si complexe et touffue, n'est qu'une matière à exploitation intellectuelle, comme elle est pour le peintre matière à tableaux, et pour le poète matière à rêveries.

À chaque sorte d'imagination correspond une sorte particulière de sensibilité. Nous ne jouissons et nous ne souffrons que de ce que nous sentons réel, et cela seul est réel pour nous qui reparaît devant notre solitude, quand, fermant les yeux et ramenant notre âme sur elle-même, nous évoquons notre mirage personnel de l'univers. Sachant de quelle façon un philosophe interprète la vie, nous savons ce qu'il revoit intérieurement dans ses heures de réflexion. Comme toute expérience se résout chez lui en quelques idées générales, ce sont ces idées qui ressuscitent devant sa pensée méditative. Partant, sa sensibilité à l'égard des personnes et des choses est quelquefois médiocre, car ces personnes et ces choses existent à peine pour lui. Il saura distinguer par contre d'innombrables nuances dans les idées : il en goûtera la beauté propre, et, si l'on peut dire, technique, comme un peintre goûte la beauté technique qui résulte de la juxtaposition de deux couleurs, et un musicien

celle que procure la concomitance de deux sons. La sublimité d'une large hypothèse ravira le philosophe, la délicatesse d'une théorie l'enchantera. Ses bonnes fortunes seront les découvertes d'ingénieuses formules, et ses débauches les effrénés abandons aux ivresses de la fantaisie métaphysique. Il y a une plénitude de l'être qui se rencontre seulement dans une complète harmonie entre nos facultés et nos actions. Un frémissement de toute notre nature s'émeut alors, qui exalte jusqu'à son énergie suprême la conscience de notre vitalité. À ce point de vue toutes les passions sont identiques, et le philosophe, en poursuivant cette extase souveraine de son cerveau, est le frère du joueur et du débauché, comme du martyr et du héros. Et plus l'extase est dominatrice, plus l'homme est grand. Chez les philosophes de génie, elle a été si intense qu'elle a bu toute la sève intime, et qu'aucun autre goût n'a pu fleurir à côté. La biographie de Kant[1] et celle de Spinoza nous fournissent deux exemples incomparables de cette possession de tout un tempérament et de toute une âme par un goût unique, exalté jusqu'au délice et amplifié jusqu'à la manie. Par delà les anecdotes bizarres, on devine la magnificence d'une passion irrésistible qui a permis à l'homme de se créer un univers dans l'univers, et de se mouvoir dans ce domaine propre comme l'Énée de Virgile dans sa nuée : "Et la déesse déploya autour d'eux dans l'espace le manteau d'une vapeur, — de crainte que quelqu'un ne pût les voir, quelqu'un les toucher. . . ."[2]

[1] *Emmanuel Kant* (1724–1804), one of the most illustrious philosophers of all times, and founder of the new school in Germany. His principal works are: *Critique of Pure Reason*, *Critique of Practical Reason*, *Critique of Judgment*, *Logic*, *Pedagogics*.

[2] The passage referred to is found in *Aeneidos* liber I, 411–413:

> At Uenus obscuro gradientis aëre saepsit;
> Et multo nebulae circum dea fudit amictu:
> Cernere ne quis eos, neu quis contigere posset. . . .

Certes, les facultés de M. Taine sont trop complexes, sa curiosité a été trop éveillée, pour qu'il ait jamais, en ses heures de spéculation les plus absorbées, abouti à cette solitude absolue de l'intelligence et du cœur. De même pourtant que l'imagination philosophique est la maîtresse pièce de son intelligence, de même l'émotion philosophique est la maîtresse pièce de sa sensibilité. Les passages abondent dans ses livres où il fait confidence des profonds bonheurs de sa pensée. Ce sont même les seules confidences qu'il ait jamais permis à sa plume de savant désintéressé de sa propre personne. Quand il parle de ses premières études, c'est avec la mélancolie nostalgique d'un amoureux qui songe aux premiers rendez-vous : "J'ai lu Hegel,[1] — dit-il quelque part, — tous les jours, pendant une année entière, en province ; il est probable que je ne retrouverai jamais des impressions égales à celles qu'il m'a données. . . ." Sainte-Beuve, lui, voué à l'histoire naturelle des esprits par une vocation révélée dès ses années de jeunesse, n'a-t-il pas écrit : "Il y eut à ce début des moments où je mettais tout mon avenir d'ambition et de bonheur à lire un jour couramment Ésope, seul, par un temps gris. . . ." De pareilles lignes sont la définition même d'une nature intellectuelle. M. Taine a laissé encore tomber cet aveu : "Pour les gens d'imagination, à vingt ans, la philosophie est une toute-puissante maîtresse. . . . On plane sur le monde, on remonte à l'origine des choses, on découvre le mécanisme de l'esprit. Il semble que, du coup, on se soit trouvé des ailes. Sur ces ailes nouvelles, on s'élance à travers l'histoire et la nature." Cette effusion lyrique fait

[1] *Georg Wilhelm Friedrich Hegel* (1770–1831). For him, intellect and essence, the subjective and objective, the finite and infinite, are identical. He tries to obtain perfect knowledge through the development of dialectic, *i.e.* conceptive thought. His philosophy has been summarily condensed in the maxim : Whatever is reasonable, exists ; whatever does exist, is reasonable.

comprendre qu'il parle avec une sympathie si complaisante de M. Pierre et de son ami, les deux métaphysiciens logés près du Jardin des Plantes "qui ne vont point dans le monde, ne jouent pas au whist, ne prennent point de tabac, ne font point de collection; — ils aiment à raisonner...." S'il est aux Italiens,[1] et qu'il voie s'accouder sur le velours d'une loge une charmante enfant, toute rose et virginale dans une robe idéalement bleue, il l'analyse, il discute, il songe, il aperçoit à son sujet cinq ou six grandes vérités de psychologie sociale, et il se dit: "J'en ai tiré tout ce qu'elle valait...." Il s'est mis lui-même en scène sous le masque transparent du touriste Paul du *Voyage aux Pyrénées*, philosophe aussi et qui prétend "que les goûts comme le sien croissent avec l'âge, et qu'en somme le sens le plus sensible, le plus capable de plaisirs nouveaux et divers, c'est le cerveau...." Dans les conseils qu'il donne aux jeunes gens sous le masque non moins transparent de Thomas Graindorge, quelle félicité suprême leur recommande-t-il de rechercher? la "contemplation." Entendez par là cette philosophie que Carlyle appelle si profondément, dans son *Sartor resartus*: "*a spiritual Picture of nature*... une peinture spirituelle du monde." La riche et prodigieuse variété des phénomènes se résume en quelques lois qui sont comme les fioles d'opium, mères du songe grandiose. On s'abandonne à elles, et aussitôt "on cesse de voir et d'entendre un fragment de la vie; c'est le chœur universel des vivants qu'on sent se réjouir et se plaindre, c'est la grande âme dont nous sommes les pensées...." Spinoza, cette fois, n'aurait pas mieux dit, et l'on croirait lire un commentaire de l'admirable cinquième livre de l'*Éthique* sur "l'amour intellectuel de Dieu." Tant il est vrai qu'à des années de distance, et malgré les diversités de l'éducation et du milieu, les mêmes passions s'échappent en mêmes cris

[1] *aux Italiens*, 'the Italian opera house,' once the most fashionable theatre in Paris.

d'éloquence et du même accent, et presque avec les mêmes mots.

Pour une âme ainsi douée de la sensibilité philosophique et de l'imagination qui lui correspond, la sincérité n'est plus même une vertu, c'est un état coutumier et inévitable. Calculer le retentissement de ses idées, elle ne le peut pas. L'absorption profonde l'en empêche. Un véritable poète ne peut pas davantage calculer l'effet que produiront ses vers, ni un mathématicien la valeur d'application pratique de ses formules. L'entraînement de la faculté maîtresse est trop puissant, la jouissance que procure l'exercice de cette faculté trop intense. Stendhal a donné la raison de cette impossibilité où se trouve l'artiste de nature, comme le savant, de réfléchir sur la portée sociale de son travail: "... Un homme comme Jean-Jacques Rousseau[1] n'a pas trop de dix-huit heures par jour pour songer à tourner les phrases de son *Émile*. Un homme qui veut amasser quatre cent mille francs avec une chose aussi ennuyeuse, au fond, que des livres où il n'y a pas d'âme n'a pas trop de dix-huit heures par jour, pour trouver les moyens de s'introduire dans les coteries en crédit...." M. Taine, lui, n'a pas eu trop de dix-huit heures par jour pour aménager ses théories, et c'est pour cela qu'il n'a jamais trouvé le loisir de mesurer les conséquences immédiates de ces théories sous le point de vue du succès contemporain. C'est ainsi qu'il a brutalisé dans sa première jeunesse, les sentiments religieux et moraux de beaucoup de ses compatriotes, comme il brutalise aujourd'hui les sentiments politiques de beaucoup d'autres, en s'en doutant à peine, et à coup sûr sans s'inquiéter du résultat de ces heurts de l'opinion: "Je fais deux parts de

[1] *Jean-Jacques Rousseau* (1712–1778). One of the most eloquent writers of modern times. Among his works which exercised a very powerful influence may be cited *La Nouvelle-Héloïse*, *Le Contrat Social*, *Émile ou de l'Éducation*.

moi-même, a-t-il déclaré quelque part : l'homme ordinaire qui boit, qui mange, qui fait ses affaires, qui évite d'être nuisible et qui tâche d'être utile. Je laisse cet homme à la porte. Qu'il ait des opinions, une conduite, des chapeaux et des gants comme le public, cela regarde le public. L'autre homme, à qui je permets l'accès de la philosophie, ne sait pas que ce public existe. Qu'on puisse tirer de la vérité des effets utiles, il ne l'a jamais soupçonné.... — Mais vous êtes marié, lui dit Reid. — Moi? point du tout. Bon pour l'animal extérieur et que j'ai mis à la porte. — Mais, lui dit M. Royer-Collard,[1] vous allez rendre les Français révolutionnaires. — Je n'en sais rien. Est-ce qu'il y a des Français?..." Comprenez-vous maintenant qu'il est injuste de demander compte à un tel homme de la place que ses convictions lui assignent dans la mêlée des doctrines actuellement en lutte? C'est vous qui lui imposez cette place, ce n'est pas lui qui l'a choisie.

Une situation d'esprit un peu exceptionnelle se paie toujours chèrement ; nous venons de voir la rançon de celle-ci. Mais elle a aussi ses avantages. Le plus incontestable est l'autorité. L'homme qui possède ce don de l'autorité peut devenir impopulaire, il peut être haï, calomnié. Il n'en garde pas moins ce prestige singulier, presque indéfinissable, qui ajoute un poids considérable à toute parole tombée de sa bouche, à tout écrit échappé de sa plume. Ce qui assure cette sorte de pouvoir au philosophe isolé dans son système, c'est précisément cet isolement et la qualité de certitude qu'il suppose. Nous vivons dans une époque d'effondrement religieux et métaphysique, où toutes les doctrines

[1] *Pierre-Paul Royer-Collard* (1763–1843). Statesman and philosopher. He was the founder of a political party called "*doctrinaires*," and was the initiator in France of the *eclectic* school of philosophy, later popularized by Cousin, Jouffroy, and Damiron. This philosophy has points in common with that of Reid and the Scotch. See note 1, page 60, and note 1, page 51.

jonchent le sol. Non seulement nous n'avons plus, comme les gens du XVIIe siècle, un *credo*[1] général, régulateur de toutes les consciences et principe de tous les actes; mais nous avons perdu aussi cette force de négation qui fut le *credo* à rebours du XVIIIe siècle. Toutes les personnes qui, de près ou de loin, se rattachèrent au mouvement de combat dirigé par Voltaire[2] eurent une certitude au moins, à savoir qu'ils combattaient l'erreur. Toute une foi inconsciente était enveloppée dans cette certitude-là. N'était-ce pas croire que la raison est infaillible et qu'un signe évident sépare ce qui est raisonnable de ce qui ne l'est point? Telle n'est plus la conviction de notre âge de critique. Nous avons tant multiplié les points de vue, si habilement raffiné les interprétations, si patiemment cherché la genèse, partant la légitimité de toutes les doctrines, que nous en sommes arrivés à penser qu'une âme de vérité se dissimule dans les hypothèses les plus contradictoires sur la nature de l'homme et celle de l'univers. Et comme, d'autre part, il n'est pas d'hypothèse suprême qui concilie toutes les autres et s'impose à l'intelligence dans son intégrité, une anarchie d'un ordre unique s'est établie parmi tous ceux qui réfléchissent ; un scepticisme sans analogue dans l'histoire des idées en dérive, — scepticisme dont M. Renan[3] est chez

[1] *Credo* (Latin), creed. From the first word of the Latin translation of the Nicene Creed : Credo in unum Deum, Patrem Omnipotentem, Factorem cœli et terræ.

[2] *Jean-François-Marie Arouet de Voltaire* (1694–1778). He was at the head of the powerful movement of his time directed principally against ecclesiastical state-tyranny. He satirized and denied revealed religion, but firmly believed in the existence of God.

[3] *Ernest Renan* (1823–1892), one of the most exquisite masters of French prose. His "dilettantisme," *i.e.* his disposition not to believe anything, and of seeing some reason for every form of belief, without granting the truth of any, have met for a time with almost general acquiescence among the generations of French youth which are now fast disappearing.

nous le plus extraordinaire représentant. Ce mal de douter même de son doute entraîne avec lui un cortège d'infirmités que tous connaissent : vacillation de la volonté, compromis sophistiques de la conscience, dilettantisme toujours à demi détaché et toujours indifférent, — toutes faiblesses qui nous rendent plus admirables encore ceux qui ont fait, eux aussi, le tour de bien des idées et qui n'ont pas perdu les grandes vertus de jadis : solide énergie du caractère, invincible rigueur dans la discipline intime, sérieuse étreinte de la réalité. Si l'on traçait l'histoire des influences dans notre XIXe siècle français, si foncièrement et irréparablement désabusé, on serait étonné de trouver que tous les systématiques ont exercé sur cette époque une dictature, même quand ils ne la méritaient pas, comme tel ou tel utopiste sans valeur, — à plus forte raison un systématique d'une rare vigueur d'esprit et doublé d'un savant de premier ordre.

Donc la puissance de M. Taine sur l'opinion, puissance obtenue sans qu'il l'ait désirée jamais, — et ses conflits avec les diverses nuances de cette opinion, conflits provoqués sans qu'il s'en soit jamais soucié, — s'expliquent également par les effets contradictoires d'une forme d'esprit initiale. Il reste à montrer comment cette forme d'esprit s'est développée dans un milieu très spécial, et quelle a été son œuvre. On verra que ces deux éléments une fois donnés, une certaine conception de l'âme humaine devait naître, partant une certaine conception de la politique contemporaine. Ces trois points successifs font l'objet des trois parties de cette étude.

II.

LE MILIEU.

De ce que le philosophe ne calcule pas le retentissement immédiat de sa doctrine, il ne suit point que cette doctrine soit absolument indépendante du milieu où elle a été formée.

Tout système, — l'histoire nous le démontre, — se rattache par le plus étroit lien aux autres productions de l'époque dans laquelle il a paru. Faut-il beaucoup de réflexion pour comprendre qu'une même disposition de l'esprit français s'est manifestée par les théories de Descartes,[1] qui séparaient radicalement la pensée et la matière, l'âme humaine et l'animalité, par la poésie de Boileau[2] et de Racine,[3] et par la peinture du Poussin ?[4] Un même moment de l'esprit germanique a mis au jour Hegel et Gœthe, comme un même moment du génie anglais a produit le théâtre brutal de Wycherley,[5] les grossières satires de Rochester[6] et le violent matérialisme de Hobbes.[7] Une simple analyse du mot système permettait d'ailleurs de conclure aussi, et *à priori*, à la parenté profonde des philosophes et de leur milieu. Construire un système, n'est-ce pas achever par une hypothèse explicative la somme des connaissances exactes que l'expérience a fournies ? Nous possédons sur l'univers et sur l'homme une certaine quantité de notions positives, nous les coordonnons et nous les complétons par une théorie générale, comme un géomètre dessine une circonférence entière d'après le simple fragment d'un cercle. Plus tard, la quan-

[1] *René Descartes* (1596–1650), philosopher. He discarded scholastic philosophy, and based his system on the certainty of inner consciousness. "Je pense, donc je suis" is the axiom developed in his *Discours sur la Méthode.*

[2] *Nicolas Boileau-Despréaux* (1636–1711). A critic who is the impersonation of the spirit of French classic literature.

[3] *Jean Racine* (1639–1699). The tragic poet who has most perfectly applied in his works the theories of his friend Boileau.

[4] *Nicolas Poussin* (1594–1665), one of the most illustrious French painters of historical subjects. He was painter in ordinary to Louis XIII, greatly esteemed by Cardinal Richelieu, and spent the latter part of his life in Rome.

[5] *William Wycherley* (1640?–1715), an English playwright.

[6] *John Wilmot, earl of Rochester* (1648–1680), an English poet.

[7] *Thomas Hobbes* (1588–1679), an English philosopher.

tité des notions positives sera augmentée, et notre théorie de la nature et de l'esprit se trouvera ne plus correspondre à ces données nouvelles. L'arc à fermer sera plus ouvert et le rayon de la circonférence devra être plus grand. Mais ces notions positives, matière indispensable de notre hypothèse, comment l'expérience nous les apporte-t-elle? De deux façons très distinctes, me semble-t-il. D'une part, le philosophe connaît les résultats généraux des sciences expérimentales à l'heure où il travaille, et il y conforme son imagination d'inventeur d'idées. D'autre part, ce philosophe a subi, du moins dans son enfance et dans sa jeunesse, les influences infiniment multiples et complexes de sa famille et de ses amis, de sa ville et de sa contrée. Sa vie sentimentale et morale a précédé ou accompagné sa vie intellectuelle. Cette seconde initiation se mélange à la première, quoi que le penseur en ait, si bien que la découverte d'une doctrine se trouve être à la fois un roman de l'esprit et un roman du cœur. Je citerai ici encore l'exemple de celui que Schleiermacher[1] appelait "l'illustre et infortuné Spinoza"; et, de fait, on doit toujours en revenir à cet homme prodigieux quand on veut étudier sur place un exemplaire accompli de la grande existence métaphysique. Le puissant système exposé dans les cinq livres de l'*Éthique* n'a-t-il pas pour fondement positif, d'abord les notions de physique et de mathématique propres à la science du XVIIe siècle, et ensuite les notions d'expérience personnelle que la naïve biographie de Colerus[2] nous révèle? Si le mélancolique et souffreteux poitrinaire n'avait pas été maudit par ses frères en religion, persécuté par sa famille, dédaigné par la jeune fille qu'il

[1] *Friedrich Ernst Daniel Schleiermacher* (1786–1834), a German theologian and philosopher; his ethical studies are perhaps the most important part of his works.

[2] *Jan Colerus:* his biography of Spinoza was published in Dutch in 1705, and the following year in French.

désirait épouser; s'il n'avait senti, dès son adolescence, la table de fer de la réalité peser sur sa personne et la meurtrir, certes il n'aurait pas écrit avec une soif si évidente d'abdications des vains désirs les terribles phrases où se complaît son stoïcisme intellectuel : "Ni dans sa façon d'exister, ni dans sa façon d'agir la nature n'a de principe d'où elle parte ou de but auquel elle tende . . . " ; et cette autre, qu'il faut relire après le sublime *Pater noster, qui es in cœlis*[1] de l'Évangile pour en mesurer le cruel fatalisme : "Celui qui aime Dieu ne peut pas faire d'effort afin que Dieu l'aime en retour . . ."

Qu'on se figure maintenant les circonstances parmi lesquelles a grandi M. Taine, et quelle sorte de matière à mettre en œuvre la société a fournie aux tentatives de cette imagination philosophique dont il était doué. Il a eu ses vingt ans en plein Paris de la fin du règne de Louis-Philippe,[2] et les souvenirs de ses amis d'École normale, — ceux, par exemple, si évidemment sincères que M. Sarcey[3] donnait l'autre mois dans la *Revue politique*, — nous le montrent intéressé par toutes les discussions de ses camarades d'alors, et remuant en leur compagnie toutes les idées importantes de l'époque. Étranges années que celles-là, qui se sont écoulées aux environs de 1850, années douloureuses et qui ont consommé la banqueroute des magnifiques espérances de la première moitié du siècle ! En littérature, le romantisme paraît vaincu. A-t-il tenu ses grandes promesses de rénovation esthétique ? Comment ne pas en douter, lors-

[1] *Pater noster, qui es in cœlis* (Latin) : Our father, who art in heaven.

[2] *Louis-Philippe I.*, duke of Orleans, then king of the French (1773–1850), reigned from 1830 to 1848. He was the head of the younger branch of the Bourbon family.

[3] *Francisque Sarcey* (1827–), the eminent theatrical critic of the newspaper *Le Temps*. The articles referred to have been republished in book form under the title of *Souvenirs de Jeunesse*, Paris, 1885.

qu'on voit tous les poètes abdiquer leur art l'un après l'autre? Le seul Victor Hugo[1] maintient son pennon, et il vient d'essuyer la défaite des *Burgraves*. Mais Lamartine[2] s'occupe uniquement de politique; mais Alfred de Musset achève de noyer son génie dans l'ivresse; mais Théophile Gautier s'appelle lui-même un

Vieux rimeur abruti par l'abus de la prose,

et tourne la roue de son feuilleton avec une mélancolie d'esclave: "Qu'est-ce qu'on va encore nous faire faire?..." disait-il plus tard à Théodore de Banville,[3] avouant ainsi la secrète douleur de toute son existence de journaliste malgré lui; mais Alfred de Vigny s'est retiré dans sa tour d'ivoire; mais Sainte-Beuve a enterré sous l'amoncellement de ses études critiques ce poète mort jeune que la plupart des hommes, prétendait-il, portent en eux; mais Auguste Barbier[4] a perdu le souffle lyrique de ses *Iambes*. C'en est fini des belles luttes autour des chefs-d'œuvre nouveau-nés, les *Méditations* ou les *Orientales*,[5] et c'en est fini aussi de l'exaltation spiritualiste qui avait accompagné, en l'avivant, la ferveur poétique des jours de flamme. Le maître de la *Nuit de Décembre*, Théodore Jouffroy,[6] est mort. Les insuffisances

[1] *Victor-Marie Hugo* (1802–1885). His drama *Les Burgraves* was played in 1843, and coldly received.

[2] *Alphonse de Lamartine* (1791–1869). The author of the *Méditations*, and of *Jocelyn*, published in 1847 his *Histoire des Girondins*, and became a member of the provisional government in 1848; he rendered the greatest services in that capacity.

[3] *Théodore Faullain de Banville* (1823–1891), well known poet, playwright, and dramatic critic.

[4] *Auguste Barbier* (1805–1882). Barbier's *Iambes* are inspired and vigorous poems; the subsequent works of Barbier are mostly forgotten.

[5] *Les Méditations*, by Lamartine; *Les Orientales*, by Victor Hugo.

[6] *Théodore-Simon Jouffroy* (1796–1842), professor of philosophy, and writer on moral and philosophical subjects. He had given up his early

de l'éclectisme prôné par Victor Cousin [1] et imposé comme une doctrine officielle éclatent à tous les yeux, en même temps que la révolution de 1848 découvre les insuffisances des vingt systèmes de sociologie indépendante qui avaient foisonné sous le régime de Juillet. Ce sont là les signes extérieurs d'une désagrégation plus profonde. Sous l'influence des luttes formidables de la tragédie révolutionnaire et sous le prestige de l'étonnante épopée impériale, une génération avait grandi, toute pénétrée du concept héroïque de la vie, c'est-à-dire que les jeunes gens qui la composaient, tout naturellement s'étaient nourris de rêves démesurés et grandioses. Et comment n'auraient-ils pas cru à la toute-puissance, à la magie même de la Volonté de l'homme, eux qui avaient vu un monde nouveau sortir, jeune, resplendissant et sublime, du sépulcre des siècles défunts, une Europe s'écrouler, une autre s'élever,[2] et un simple lieutenant d'artillerie réaliser les plus extravagantes chimères de l'ambition la plus effrénée par la seule vigueur de son génie et l'énergie de ses vieux soldats? Puis, ce monde nouveau s'était trouvé tout de suite aussi vieux que l'autre. L'Europe nouvelle ne valait pas mieux que l'ancienne. Le conquérant était mort là-bas, puis ses compagnons, un par un, et une lèpre de médiocrité commençait de s'étendre sur les mœurs et la politique. Voici que les deux brillants départs, de la

beliefs and yet hated scepticism. His inner conflicts rendered his life very sad, and it is with good reason that Bourget alluded to Alfred de Musset's *Nuit de Décembre*. (See *Œuvres complètes*, II., page 118. Paris, Charpentier, 1866.)

[1] *Victor Cousin* (1792–1862). Cf. with note 1, p. 44. Cousin was the chief promoter of eclectism, *i.e.* of the philosophical system which pretends that there is some part of truth in many systems, and that these fragments ought to be reunited in order to obtain the complete and universal truth.

[2] Allusion to the downfall of the old institutions (1789, etc.), and the rise of Napoleon I.

Restauration d'abord, puis de 1830, aboutissaient à l'abaissement des caractères, à la matérialité grossière des jouissances. Le siècle avait manqué son œuvre !

Pas tout entière pourtant ; car, au milieu de ces décombres universels, un arbre pousse, dont la végétation luxuriante redouble de vitalité dans ce paysage de mort. Cet arbre aux frondaisons touffues et sans cesse multipliées, c'est la Science. Seule elle n'a pas menti à ses dévots. Que dis-je ? Elle dépasse les espérances les plus hardies. Celui qui jette les regards sur le développement scientifique de cette première moitié du siècle, après avoir contemplé la misère des autres entreprises, peut-il retenir un élan d'admiration ? Les travaux de Fresnel [1] sur la lumière, ceux d'Ampère [2] et d'Arago [3] sur le magnétisme et l'électricité, ceux de Magendie [4] et de Flourens [5] sur le système nerveux, je cite au hasard, et combien d'autres encore ! ont renouvelé tout à la fois notre vue théorique de l'univers et nos moyens d'action sur les forces naturelles. Des applications pratiques d'une incalculable portée sont là pour témoigner que la besogne accomplie dans les laboratoires est une œuvre de réalité. Pour la première fois l'Isis [6] entr'ouvre son voile. L'homme prend à la fois connaissance et pos-

[1] *Augustin-Jean Fresnel* (1788–1827), discoverer of the polarization of light.

[2] *André-Marie Ampère* (1775–1836); his most celebrated work is: *Théorie des phénomènes électro-dynamiques* (1826).

[3] *Dominique-François Arago* (1786–1853); illustrious astronomer and physicist. He was a republican of the most advanced type. M. Banal has published his complete works, 1854–59, 16 vol. 8vo.

[4] *François Magendie* (1783–1855); illustrious physician; he is celebrated for his researches on the functions of the brain, the absorption and action of poisons, and alimentation.

[5] *Marie-Jean-Pierre Flourens* (1794–1867); physician and physiologist. Among his works may be cited : *De la longévité humaine* (1854); *De la vie et de l'intelligence* (1857).

[6] *Isis*, the veiled Egyptian goddess, an image of nature.

session de ce *cosmos*[1] dont la splendeur l'épouvantait et dont le mystère l'écrasait. Et quel est l'outil de ce progrès quasi merveilleux? L'application de la méthode y a suffi. Quelle méthode? Celle que Bacon a réduite en maximes et que les chercheurs pratiquent uniquement: l'Expérience. De cette constatation à l'enthousiasme, à l'idolâtrie envers cette méthode unique, il n'y a qu'un pas, et les jeunes hommes que cette prodigieuse fécondité de la science enivre d'espoir, comme les hommes faits qu'elle console après de si durs mécomptes, l'ont bientôt franchi. Une sorte de logique invincible et inconsciente s'agite en nous, qui contraint les plus rebelles à pousser jusqu'au bout de leurs idées. Derrière la science, il y a la méthode; derrière la méthode, il y a quelque chose encore. Ce quelque chose, qui constitue l'essence même de la recherche expérimentale, c'est le Fait. Établir une expérience, c'est déterminer un ou plusieurs faits, rien de plus. La science a été sur la voie de sa prospérité du jour où les savants ont eu le culte, la passion exclusive du fait et rien que du fait. Nos gens auront donc, eux aussi, la religion du fait puisqu'ils ont la religion de la méthode. Vous souvenez-vous du roman de Dickens où le positivisme anglais s'incarne dans un personnage de condition et de culture moyennes qui n'a jamais, peut-être, entendu parler de l'induction, mais chez qui la manie de la notion exacte et sèche est entrée par chaque pore: "À présent, s'écrie-t-il, ce qu'il me faut, ce sont des faits; n'enseignez à ces filles et à ces garçons que des faits. On n'a besoin que des faits dans la vie. Ne plantez rien autre chose en eux. Déracinez en eux toute autre chose. Vous ne pourrez former l'esprit d'un animal raisonnable qu'avec des faits. . . ." C'est la traduction, ce discours, de la parole intérieure que se prononcent neuf Anglais sur dix, de celle que se prononcèrent beaucoup de Français vers 1850.

[1] *Cosmos* (Greek), the universe.

C'est alors, en effet, que le héros du roman et du théâtre cesse d'être le mélancolique, ou poitrinaire, ou révolté, toujours en désaccord avec les circonstances, pour devenir le joyeux et rude manieur de réalités que M. Alexandre Dumas fils[1] a si hardiment posé sur la scène. L'expression d' "homme fort" est à la mode. Elle signifie une exploitation intelligente et peu scrupuleuse du fait bien compris. Et d'une extrémité à l'autre de la société, cette exploitation s'installe. Tout en haut, c'est au nom du fait accompli que le régime impérial se fonde et prospère; tout en bas, c'est vers le succès, la jouissance immédiate, la fortune et le luxe, que tendent les efforts des travailleurs. D'Idéal politique, il n'est plus question. La faillite des rêves socialistes ou libéraux paraît définitive. L'Idéalisme est vaincu également dans la littérature. Au lyrisme fougueux succède l'observation implacable, et la prose précise de Voltaire recommence d'être en vogue. C'est l'époque où les vastes travaux de confort national s'accomplissent avec une ampleur extraordinaire, où le suffrage universel devient le procédé unique du gouvernement, parce qu'il a la valeur indiscutable du chiffre. L'instruction publique s'organise en vue d'assurer à l'enseignement des sciences un triomphe sur l'enseignement des lettres. Des programmes de l'ancienne classe de philosophie, qui était une école de spéculation, qu'a-t-on retenu? La logique, c'est-à-dire la portion sèche et technique, mais stricte aussi, mais positive. Toutes ces tentatives se fondent en une sorte de courant mélangé qui bouillonne et n'a pas une rive très nette. À trente années de distance, la direction est recon-

[1] *Alexandre Dumas fils* (1824–), son of the great novelist. As examples of his boldness in dealing with social subjects, we may quote: *La dame aux Camélias* (1848); *Diane de Lys* (1851); *L'ami des femmes* (1864); *Les idées de Mme Aubray* (1867); *La princesse Georges* (1871); and *Monsieur Alphonse* (1873).

naissable. C'est après coup que l'unité d'un temps se dessine. De menus détails de mœurs la révèlent, mieux encore les noms des personnages originaux qui furent les chefs de file des grandes besognes. Cette entrée du second Empire dans l'histoire a eu pour grand homme politique M. de Morny,[1] — pour grand auteur dramatique M. Alexandre Dumas fils, pour grands romanciers M. Gustave Flaubert et les frères de Goncourt.[2] M. Taine aura été son grand philosophe. Je n'entends point par là qu'il n'y ait pas eu d'autres politiciens, d'autres artistes en œuvres d'imagination, d'autres penseurs, et qu'ils n'aient valu ceux dont je viens d'écrire les noms, si même ils ne les ont surpassés. N'importe ! Ceux-là ont au front cette marque spéciale d'avoir été, chacun dans un genre, les représentants d'une même poussée d'idées. M. Taine en a donné, ce me semble, la plus complète formule.

Tout le système philosophique de M. Taine était dressé dans son esprit dès ses premiers livres. On en trouvera un résumé d'une clarté supérieure dans les deux chapitres qui terminent les *Philosophes classiques au XIXe siècle*, — chapitres composés, nous dit la préface, ainsi que le reste de l'ouvrage, exactement en 1852, et sous l'influence des libres causeries avec quelques jeunes gens très distingués de cette époque. À lire la préface de l'*Intelligence*, où l'auteur a ramassé comme en un corps de doctrine ses certitudes et

[1] *Charles-Auguste-Louis-Joseph, comte* (later *duc*) *de Morny* (1811–1865). As "ministre de l'intérieur" he contributed to the consolidation of Napoleon III's power, after the "coup d'état" (December, 1851); in 1854 he became president of the "corps législatif." He is described as "duc de Mora" in Alphonse Daudet's novel *Le Nabab*.

[2] *Edmond-Louis-Antoine Huot de Goncourt* (1822–), and *Jules-Alfred Huot de Goncourt* (1830–1870), novelists of the naturalistic school, writers of remarkable monographies about persons of the 18th century, of many novels, dramas, and of a very curious diary: *Journal des Goncourt*, 7 vols.

ses hypothèses sur la pensée et sur la nature, il est aisé de constater que le système, pareil à quelque édifice d'une savante et forte architecture, n'a pas bougé. Considéré dans ce qu'il a d'essentiel, ce système se ramène à concevoir le *moi* comme constitué par une série de petits faits qui sont des phénomènes de conscience, et la nature comme formée par une série aussi de petits faits qui sont des phénomènes de mouvement. Le philosophe est formel sur ces deux points : " Il n'y a rien de réel dans le *moi*, dit-il, sauf la file de ses événements. . . . Dans les corps, il n'y a rien de réel que leurs mouvements." En d'autres termes, pas plus dans le *moi* que dans les corps, M. Taine n'admet une substance permanente et cachée qui soutienne les qualités, et qui survive, identique et durable, aux événements accidentels et passagers. Des fusées de phénomènes caducs, qui montent quelques minutes ou quelques heures, puis s'abîment irréparablement, — tel est pour lui le monde. C'est, comme on voit, une réapparition de l'antique conception d'Héraclite[1] sur l'écoulement universel. Pour nous représenter ce *moi* et cette nature, ce sont donc de petits faits qu'il faut connaître et qu'il faut classer. La méthode se trouve être la même dans les sciences dites morales et dans les sciences dites naturelles. Dans les unes comme dans les autres, c'est par une analyse qu'on doit commencer. Je suppose que j'aie à étudier la personnalité d'un écrivain ou d'un grand général, je ne procéderai pas autrement qu'un chimiste placé devant un gaz, ou qu'un physiologiste en train d'examiner un organisme. Je dresserai par voie d'observation une liste des petits faits qui constituent cet écrivain ou ce général ; et cette liste une fois dressée, je déterminerai, par voie d'induction, les faits dominateurs qui commandent les autres, comme dans un

[1] *Heraclitus*, a celebrated Greek philosopher of Ephesus (about 500 B.C.). He has remained the type of pessimists.

arbre les plus grosses branches commandent les moindres. Il est ainsi des phénomènes initiaux et générateurs, de qui les autres dérivent. Transformez-les, une transformation totale suit. Comprenez-les, vous comprendrez tous les phénomènes secondaires. Dans un animal, la nutrition, par example, est un de ces phénomènes initiaux. Dans un écrivain, comme dans un général, ce sera le genre d'imagination. Le génie de Michelet découle tout entier de la lucidité merveilleuse avec laquelle il se représentait des états de sensibilité ; celui de Napoléon, de sa puissance de vision topographique. Que le premier eût été incapable de se configurer des intérieurs d'âmes, et le second des saillies de terrain, ni l'histoire de France n'eût été écrite, ni la bataille d'Austerlitz n'eût été gagnée. Ces quelques faits initiaux et générateurs une fois trouvés il reste à les rattacher à d'autres encore qui soient plus haut placés dans la hiérarchie des causes. Cette imagination particulière à l'homme est due à l'hérédité. Dans l'individu, il s'agit donc de déterminer la race. Le développement de la race tient lui-même à des conditions spéciales de milieu. Arrivé à ce degré, il est possible de monter plus haut encore et de rattacher à un fait suprême, loi générale de l'esprit, tous les faits petits ou grands dont nous avons suivi la filière. C'est l'œuvre de la science de la pensée de ramasser ainsi en quelques lois très simples toute la série de ses expériences, c'est l'œuvre aussi de la science des corps. Il s'agit de résumer enfin ces quelques lois générales, — qui ne sont, remarquons-le, que des faits très généraux, — "jusqu'à ce qu'enfin la nature, considérée dans son fond subsistant, apparaisse à nos conjectures comme une pure loi abstraite, qui, se développant en lois subordonnées, aboutit sur tous les points de l'étendue et de la durée à l'éclosion incessante des individus et au flux inépuisable des événements. . . ."

La portée de cette doctrine n'est pas en question. Seule,

sa valeur de psychologie sociale nous intéresse. Il n'est pas malaisé d'apercevoir que deux éléments ont contribué à façonner cette conception de l'univers. Le premier est l'Hégélianisme. Dans une forte étude sur Carlyle, M. Taine, après avoir déclaré que notre principal travail est de repenser les idées de la grande métaphysique allemande, les exprime ainsi : " Elles se réduisent à une seule, celle du développement (*Entwickelung*) qui consiste à représenter toutes les parties d'un groupe comme solidaires et complémentaires, en sorte que chacune d'elle nécessite le reste, et que, toutes réunies, elles manifestent par leurs successions et par leurs contrastes la qualité intérieure qui les assemble et les produit." Cette qualité intérieure, Hegel l'appelle l'*idée* du groupe. M. Taine l'appelle un Fait dominateur. C'est qu'il introduit dans l'Hégélianisme un principe étranger qu'il emprunte à la science et à l'esprit positiviste de l'époque. Les vagues et vaporeuses formules se solidifient sous sa main de Français perspicace et que les mots ne trompent point. Là où Hegel aurait mis une dissertation, M. Taine met une description. L'anecdote soigneusement choisie tient dans ses pages la place de la phrase abstraite et sans contour saisissable. Partout et toujours c'est un effort pour installer la méthode de la science. Avec quelle exaltation presque enivrée il parle de cette science et de l'avenir qu'elle nous prépare : "... Elle approche enfin et elle approche de l'homme. Elle a dépassé le monde visible et palpable des astres, des pierres, des plantes, où dédaigneusement on la confinait. C'est à l'âme qu'elle se prend, munie des instruments exacts et perçants dont trois cents ans d'expérience ont prouvé la justesse et mesuré la portée. Elle apporte avec elle un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c'est notre affaire aujourd'hui de les chercher!..." Avec quelle confiance il assigne pour but idéal à toute recherche "la découverte de petits faits,

bien choisis, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés . . . " ! Et comme il se comprend que la génération, alors nouvelle, dont il exprimait la foi profonde, avec des formules nettes comme un axiome de géométrie et vibrantes comme les strophes d'un hymne, ait reconnu en lui l'Initiateur, l'homme qui voyait la terre promise et en racontait par avance les rajeunissantes, les mystérieuses délices !

III.

L'ÂME HUMAINE ET LA SCIENCE.

" C'est à l'âme que la science va se prendre. . . ." Ce mot contient en germe toute l'œuvre tentée par M. Taine. Si l'on considère la quantité des matières traitées, cette œuvre est multiple et variée comme la vie même ; si l'on considère la permanence immuable de l'idée directrice, elle apparaît simple et serrée comme un traité de géométrie. Elle se résume dans l'application de la théorie des petits faits, et dans l'hypothèse que tous les phénomènes de la vie intellectuelle ou volontaire ont une raison suffisante de leur existence dans un ou plusieurs phénomènes antécédents. En admettant que les petits faits qui constituent le *moi* peuvent être étudiés par les procédés de la méthode expérimentale, et par conséquent que la psychologie est une science, M. Taine se sépare de l'école matérialiste, laquelle réduit toute la portion exacte de l'étude de l'âme à un chapitre de physiologie. M. Taine a vu très profondément qu'un phénomène de conscience, une idée par exemple, est la cause d'une série d'autres phénomènes de conscience, quelle que soit d'ailleurs la modification physiologique correspondante. Par suite, quand bien même nous ferions de l'âme une simple fonction du cerveau, nous n'en devrions pas moins étudier la vie intérieure en tant que vie intérieure,

et du point de vue de la pensée en tant que pensée. Mais il se sépare aussi de la psychologie classique, telle que les Écossais et Jouffroy l'avaient définie, en abandonnant la méthode de la réflexion personnelle et solitaire pour lui substituer celle de l'enquête universelle et de l'expérience multipliée. Au regard de M. Taine, tout, dans l'existence de l'homme, intéresse le psychologue et lui fournit un document. Depuis la façon de meubler une chambre et de servir une table, jusqu'à la manière de prier Dieu et d'honorer les morts, il n'est rien qui ne mérite d'être examiné, commenté, interprété, car il n'est rien où l'homme n'ait engagé quelque chose de son être intime. Carlyle a écrit le *Sartor resartus*, ouvrage énigmatique où il développe une philosophie de costume et disserte sur la politique et l'histoire à propos de tabliers et de culottes. Il n'a fait qu'exagérer jusqu'à la bouffonnerie une vérité féconde, posée par Balzac dans la préface générale de la *Comédie Humaine*, à savoir : "que l'homme, par une loi qui est à rechercher, tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie, dans tout ce qu'il approprie à ses besoins. . . ." C'est dire du même coup qu'aucune manifestation, si menue soit-elle, n'est absolument insignifiante et négligeable. Mémoires et correspondances, monographies historiques et romans d'analyse, œuvres des artistes et travaux des artisans, — l'investigation du savant doit dépouiller tous ces dossiers des passions grandes ou petites. Apercevez-vous l'ampleur énorme que prend soudain l'étriquée et grêle science des Thomas Reid[1] et des Dugald Stewart?[2] Comprenez-vous aussi de quelle importance devient dans

[1] *Thomas Reid* (1710–1796). Professor of philosophy in the University of Glasgow. His works have been translated into French by Jouffroy (Paris, 1828–1836). Cf. with notes 1, page 44, and 1, page 51.

[2] *Dugald Stewart* (1753–1828). Professor in the University of Edinborough.

cette psychologie l'hypothèse du déterminisme universel que j'indiquais tout à l'heure comme essentielle au système de M. Taine? Supposons que tout phénomène de la vie morale n'est pas déterminé par un ou plusieurs phénomènes antécédents; en d'autres termes, admettons qu'il y ait spontanéité et liberté dans l'âme, au sens usuel de ces mots : l'édifice croule tout entier. C'est là le point attaquable de la doctrine. Cette psychologie est bien constituée comme une science, mais elle repose sur un postulat de métaphysique.

Dans cet immense empire de la science de l'âme, ainsi étendu à tous les faits de la nature humaine et de la société, M. Taine a choisi comme sujet particulier de ses études le domaine de la production littéraire et artistique. C'est un fait encore que cette production, et capital, que le philosophe doit examiner dans le plus grand nombre de ses cas et les plus variés. La Grèce et Rome, l'Italie de la Renaissance, la France des trois derniers siècles et l'Angleterre de tous les âges, dans combien de milieux et de moments divers l'auteur de l'*Intelligence* n'a-t-il pas considéré ce phénomène de la formation de l'œuvre d'art? L'histoire lui est apparue comme une vaste expérience instituée par le hasard pour le bénéfice du psychologue, et, grâce à elle, il a renouvelé ou, si l'on veut, déplacé toute la doctrine de l'ancienne critique, puis par contre-coup, les point de vue des artistes nourris de ses théories. Un premier caractère de ce renouvellement a été la suppression complète de l'idée de la moralité dans les œuvres d'art. Pour se demander, en effet, comme aurait pu le faire un La Harpe,[1] un Gustave Planche,[2] et même un Sainte-Beuve

[1] *Jean-François de La Harpe* (1739–1803). The foremost French critic of his time. See his *Cours de Littérature*, 16 vols., 1799–1805.

[2] *Jean-Baptiste-Gustave Planche* (1808–1857). He was the principal critic of the *Revue des Deux Mondes*, irascible but sincere. See his *Portraits littéraires*, *Portraits d'artistes*, etc.

au moins dans ses premiers essais, si un livre ou un tableau a une portée morale qui mérite l'éloge ou qui commande le blâme, il faut admettre que l'écrivain et le peintre ont exécuté leur ouvrage par un acte de volonté responsable, hypothèse que contredit manifestement le principe déterministe, appliqué partout par M. Taine. Qu'il le sache ou non, celui qui juge un produit de l'esprit fonde son arrêt sur une théorie particulière de l'esprit. Un livre ou un tableau était pour l'adepte de l'antique psychologie l'effet d'une cause individuelle. Un analyste de l'école de M. Taine aperçoit dans cet effet, comme dans tout autre, l'aboutissement d'une série de causes partielles, qui, elles-mêmes, sont des effets par rapport à d'autres causes dominatrices, et ainsi de suite indéfiniment. C'est la phrase du poète stoïcien : "Elle descend depuis la première origine du monde, — la série des causes, et toutes les destinées sont en souffrance, — si tu essaies de changer quoi que ce soit. . . ." Pour M. Taine, comme pour Spinoza, comme pour les panthéistes de tous les temps, la somme entière des forces conspire à mettre au jour le moindre petit fait, et derrière chacun de ces petits faits l'imagination du songeur aperçoit des files indéfinies d'évènements. De ce royaume de la nécessité absolue, toute appréciation du Bien et du Mal est bannie, — ajoutons toute appréciation du Beau et du Laid ; ou du moins la laideur et la beauté apparaissent sous un angle très singulier. Le groupe de faits qui produit sur mon esprit une impression que j'étiquette du terme de beauté, n'est pas isolé du groupe de faits qui produit sur ce même esprit l'impression de laideur, puisque tout se tient d'une façon étroite dans la vaste série d'événements qui compose le monde. Mon impression seule établit la différence ; mais si je veux sortir de cette impression et raisonner, je dois convenir que je suis en présence des mêmes forces, lesquelles ont, dans un cas,

produit la réussite, et dans l'autre l'avortement, par une même nécessité de nature. Arrivé à ce degré de l'analyse, je suis tout voisin de m'intéresser à l'avortement aussi bien qu'à la réussite; surtout lorsque je découvre que chez un même auteur, par exemple, l'avortement de certaines parties du talent était la condition de la réussite du reste. Cette même imagination de la sensibilité qui a servi d'instrument divinatoire à Michelet dans son étude des guerres de religion devait, à de certains moments et en présence de certains hommes, le conduire à d'étranges excès d'injustice, et comprenant Michel-Ange et Luther comme il a fait, il ne pouvait comprendre et n'a compris ni Montaigne[1] ni Bonaparte. Les qualités de son style dérivent aussi de cette imagination et imposent ces défauts. À me pénétrer de cette vérité, je suis tout près de ne plus admirer dans l'historien que cette imagination toute-puissante, et comme cette puissance se manifeste dans les défauts au moins autant que dans les qualités, à aimer passionnément ces défauts nécessaires et, par suite, précieux. L'œuvre d'art ne m'intéresse plus en elle-même, elle est un signe des causes profondes qui l'ont amenée à la lumière. Ce sont ces causes que j'étudie en elle, par suite c'est l'énergie de ces causes qui m'émeut, m'étonne, me ravit. Par suite encore, les vertus d'arrangement, l'harmonie régulière, la parfaite délicatesse, la mesure souveraine auront pour moi un attrait moindre que l'outrance et les heurts violents. Les œuvres très équilibrées sont des signes aussi, mais des signes moins apparents, et de puissances moins déchaînées.

Examinons en effet quels auteurs M. Taine comprend le plus vivement, et quels styles il goûte avec la plus visible

[1] *Michel Eyquem de Montaigne* (1533–1592). The great writer of *Les Essais;* the principal editions of this work are those of 1580, 1588, and the one published after the death of the author in 1595 by his niece, Mlle. de Gournay.

sympathie. C'est, parmi nos modernes, Michelet justement et c'est Balzac. Au XVIIIe siècle, c'est Saint-Simon.[1] Chez les Anglais, il admire entre tous Shakespeare, le douloureux Swift et Carlyle, — tous écrivains dont la qualité maîtresse est d'être *significatifs* au plus haut point. Chez eux du moins l'attache qui unit l'artiste à son œuvre est toute visible, et leurs livres sont réellement de la "psychologie vivante." Il y a plaisir certes, et comme une ivresse, à voir une faculté grandir dans un cerveau jusqu'à en devenir démesurée. Elle se dérègle, elle déborde, brisant les règles de l'esthétique, s'exaspérant en inventions de toutes sortes, recréant à nouveau la langue, effrénée, dangereuse, incomparable ! La chétive individualité du poète s'efface et laisse apparaître quelque loi grandiose et sublime. Il est probable qu'un physiologiste de grand esprit éprouve devant des morceaux de peinture une impression analogue à celle qui saisit M. Taine devant une page de prose ou de poésie. Sous les magnifiques carnations et parmi les déploiements des nobles corps d'une toile de Rubens, vraisemblablement ce savant aperçoit la mise en jeu des fonctions de la vie physique et l'intelligence supérieure des lois profondes qui la gouvernent. C'est la profondeur de ces lois et l'intensité de ces fonctions qui l'intéresse. Il est légitime de sentir ainsi, comme il est légitime de s'en tenir au point de vue contraire et de considérer les œuvres d'art non plus comme *significatives*, mais comme *suggestives*. Ainsi font les poètes et les amoureux.... Une femme délicate et tendre se trouve seule dans son salon intime, par une après-midi voilée d'hiver. Au dehors c'est un ciel de brouillard et de suie qui pèse sur la ville où se déchaîne la foule brutale.

[1] *Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon* (1675–1755). Author of the memoirs on the reign of Louis XIV, and the Regency. See the admirable article of Taine in his *Essais de Critique et d'Histoire*, pages 199–252.

Elle devine ce ciel, sans en rien voir, à la mélancolie qui la gagne, quoique le store d'un bleu si pâle soit baissé déjà, et tamise la lumière triste avec une tendresse voluptueuse. Cette lumière, d'une demi-teinte presque surnaturelle, semble caresser les objets qui entourent la jeune femme, chers objets muets pour les autres, mais qui lui racontent si doucement, à elle, l'histoire des bonheurs qu'elle n'aura pas ou qu'elle n'aura plus. Dans leurs cadres ciselés, et sur la petite table, sur la cheminée, sur le guéridon, les portraits de ceux qu'elle aime sont épars, et jurent que les êtres dont ils gardent la ressemblance sont ailleurs, séparés de celle qui songe à eux, par la distance, par la vie, ou par la mort. Les meubles sur lesquels elle promène ses yeux, que noie une ombre intérieure, donnent à la chambre comme un visage par leur rangement familier et leur forme connue. Nostalgique et frémissante, elle prend un recueil de poésie dans le casier où reposent ses livres préférés. Le feu brûle paisiblement. Abandonnée sur sa chaise longue, elle lit au hasard, et comme elle n'a pas de signet sous sa main, il lui arrive, quand elle s'interrompt de sa lecture, de tirer une épingle de ses beaux cheveux et de la glisser entres les feuillets. Le livre lui parle, à elle aussi, comme au philosophe, mais il lui parle par évocation. Au lieu d'apercevoir derrière les phrases la main qui les écrivait, le corps auquel tenait cette main, la poussée du sang dans ce corps, et aussi la poussée des images, toutes les sourdes et profondes origines animales du talent, elle aperçoit le songe du poète, l'au-delà inexprimable et mystérieux, dont il a su faire comme un halo à ses vers. Elle lit dans Lamartine ce fragment divin :

> Des pêcheurs un matin virent un corps de femme
> Que la vague nocturne au bord avait roulé.
> Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme....

Elle lit dans le *Livre de Lazare* de Henri Heine[1] les navrantes *Réminiscences:* "Ce sont surtout les larmes de la petite Juliette qui me fendent le cœur...," dans Sully-Prudhomme, les idéales strophes des *Vaines Tendresses:*[2]

Il leur faut une amie à s'attendrir facile....

Derrière les pages vaguement teintées du cher livre, devine-t-elle, comme M. Taine, "un homme ayant fait ses classes et voyagé, avec un habit noir et des gants, bien vu des dames et faisant le soir cinquante saluts et une vingtaine de bons mots dans le monde, lisant les journaux le matin, ordinairement logé à un second étage, point trop gai parce qu'il a des nerfs, surtout parce que, dans cette épaisse démocratie où nous nous étouffons, le discrédit des dignités officielles a exagéré ses prétentions en se rehaussant son importance, et que la finesse de ses sensations habituelles lui donne quelque envie de se croire Dieu...." Il est possible que ce soit là comme l'impur et fécond terreau de la belle fleur, et que cette poésie raffinée jusqu'à en être poignante soit l'effet visible de ces causes cachées. Mais précisément ces stances, délicieuses pour la jeune femme qui s'en grise le cœur par cette ensorcelante après-midi du jour voilé d'hiver, ne sont pas un effet. Elles sont une cause. Les conditions où elles ont été produites lui importent peu. Elle ne se soucie pas de la cornue où s'est distillé le philtre magique, pourvu que cette magie opère et que la lecture se résolve en une exaltation exquise et tremblante. L'intérêt pour elle ne réside plus dans le fonctionnement des lois immuables de la psychologie ; il est

[1] *Heinrich Heine* (1799–1856), the great German poet. See *Lazarus* in Heine's *Sämmtliche Werke*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 1885, vol. III, pages 110–126.

[2] The line here referred to occurs in the 5th volume of his complete works (Paris, Lemerre), "*Conseil*," page 8. Cf. note 1, page 37.

tout entier dans le charme des visions que le livre suggère, ou douces ou tristes, toujours extasiantes. . . . Qui ne comprend que deux théories d'art très différentes sont enveloppées dans ces deux sensibilités contradictoires? Celle dont M. Taine s'est fait le champion a eu cette supériorité, d'abord d'être soutenue par lui avec un luxe prodigieux d'exemples, une logique invincible, une chaleureuse éloquence, puis de correspondre à un des besoins profonds de l'époque. Une seule de ces raisons aurait suffi pour qu'elle fît école.

Il est remarquable que la théorie de M. Taine se retrouve au fond d'un grand nombre d'œuvres de nos artistes contemporains, parfois codifiée et nettement affirmée, d'autres fois voilée et comme fondue. Et il faut bien que cette théorie s'accorde de tous points avec quelque intime besoin de l'époque, puisque les œuvres animées et soutenues par elle s'imposent à la vogue d'une façon quasi miraculeuse. L'esthétique des écrivains dits naturalistes est-elle autre chose que la mise en œuvre de la maxime professée par M. Taine, à savoir que la valeur d'un ouvrage littéraire se mesure à ce qu'il porte en lui de documents significatifs, — documents humains, disent les chefs du groupe. Pour les adeptes de cette école, qui se sont plus particulièrement appliqués au genre romanesque à cause que la souplesse de ce genre se prête mieux à tous les essais, le talent d'écrire se réduit à donner le plus grand nombre de notes exactes sur l'homme et sur la société. Si donc, au lieu de présenter ces notes bout à bout et toutes brutes, ils combinent des intrigues, posent des personnages, spécialisent des milieux, c'est encore en vue de l'exactitude. Ainsi reliées les unes aux autres, les notes s'éclairent. La complexité du roman s'ingénie à égaler la complexité de la vie. Elle y réussit, et l'historien des mœurs du XIXe siècle trouvera le travail tout préparé, s'il cherche à savoir comment

les personnes du peuple et de la bourgeoisie se nourrissent et s'habillent, se logent, se marient, conçoivent le plaisir, supportent la peine. Jamais catalogue ne fut mieux dressé des espèces sociales et de leurs habitudes, au moins des extérieures. De proche en proche, ce souci de doubler la soie brillante de l'imagination avec l'étoffe solide de la science gagne et triomphe. La critique a presque irréparablement abandonné la discussion des œuvres considérées en elles-mêmes, pour s'attacher aux conditions seules des œuvres ; et c'est ainsi que les articles d'études et de portraits foisonnent d'anecdotes, que tout homme de lettres écrit plus ou moins ses mémoires, bref, que le reportage a conquis son droit de cité dans l'histoire de la littérature. La poésie elle même se fait psychologique et, comme les jeunes gens le proclament, Parisienne et moderne. Visitez une exposition de peintres indépendants,[1] vous constaterez que ce mouvement déborde l'art d'écrire, et qu'avec leurs toiles et leurs couleurs les révolutionnaires du pinceau s'efforcent aussi de donner sur leur génération des renseignements précis et circonstanciés. Celui-ci analyse avec une minutie d'anatomiste la petite déformation musculaire que l'habitude du métier imprime au cou de pied d'une danseuse ou à l'épaule d'une repasseuse. Celui-là montre, avec une recherche de moyens très neuve, le lavage du tempérament et de l'âme que le plaisir parisien inflige à ses forçats. Le portrait d'une danseuse par M. Degas,[2] l'étude d'un couloir des Folies-Bergère par M. Forain,[3] révèlent sous une forme très inattendue la profondeur de pénétration

[1] They are painters who, feeling that they are not fairly treated in the official and more general "salons," have recently associated for separate exhibitions.

[2] *Hilaire-Germain-Edgar Degas* (1834–). He was for the first time admitted to the Salon of 1865. Since then he has become one of the foremost painters of the "impressionists' school."

[3] *Forain*, a painter with the same tendencies as Degas.

avec laquelle les méthodes scientifiques s'infiltrent dans notre pensée. Comme une immense enquête est instituée sur l'âme humaine, qui va furetant, s'ingéniant, s'exagérant ici, ailleurs s'affinant et préoccupée uniquement d'exécuter le programme formulé d'un bout à l'autre de ses livres par M. Taine, à savoir un dénombrement de plus en plus ample et circonstancié de petits faits dont le *moi* humain est composé.

Il serait vain de déplorer ce triomphe des procédés de l'art significatif sur les procédés de l'art évocateur, car ce triomphe est la conséquence inévitable de la modification essentielle que la science produit à cette heure dans tout l'entendement humain, par suite dans la sensibilité. Il est permis de mesurer dès aujourd'hui la portée de cette application des méthodes scientifiques à toutes les choses de l'âme. Nous avons deux moyens pour faire cette mesure : d'abord, les faits accomplis, qui déjà sont assez définitifs pour permettre une conclusion ; puis l'analyse du principe même et de la théorie qui considère toute notre vie personnelle comme un résultat de causes étrangères. Nous constatons ainsi que le pessimisme le plus découragé est le dernier mot de cette littérature d'enquête. De plus en plus, au cours des romans qui se relèvent de cette doctrine, la nature humaine est montrée misérable, dans ses dépressions sous le poids des circonstances trop accablantes, dans ses impuissances contre les forces trop écrasantes. Et le pessimisme n'est-il pas le dernier mot aussi de l'œuvre tout entière de M. Taine ? Est-il besoin de rappeler les innombrables passages où se trahit, chez le psychologue victime de sa propre méthode, le découragement suprême et l'irrémissible maladie du cœur ? Faut-il citer ce morceau inoubliable du *Voyage en Italie*,[1] où, devant les chefs-d'œuvre des siècles anciens, il s'écrie douloureusement : "Que de ruines et quel cimetière que l'histoire ! . . ." et où il com-

[1] *Voyage en Italie*, 1866, 2 vols.

pare l'humanité à la Niobé de Florence,[1] dont les fils agonisent sous les coups du Sagittaire: "Froide et fixe, elle se redresse, sans espérance, et les yeux fixés au ciel elle contemple avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et mortuaire, les bras tendus, les flèches inévitables et l'implacable sérénité des Dieux . . .?" Doit-on mentionner le passage célèbre où il affirme que la "raison et la santé sont des accidents heureux," et cet autre où il déclare que "le meilleur fruit de la science est la résignation froide, qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps . . .?" C'est qu'aussi bien la définition même de la doctrine enveloppait le germe du plus sombre et du plus inguérissable nihilisme. Si tout dans notre personne n'est qu'aboutissement et que résultat, si notre façon ou tendre ou amère de goûter la vie n'est que le produit de la série indéfinie des causes, comment ne pas sentir le néant de ce que nous sommes par rapport aux gigantesques, aux démesurées puissances qui nous supportent et nous écrasent avec le même épouvantable mutisme? Où donc trouver pour leur résister, à ces terribles puissances, une autre arme que le renoncement absolu et que le *nirvâna*[2] des sages de l'Inde? Quand Pascal[3] constatait avec un tremblement passionné de tout son être qu'une goutte d'eau suffit à nous tuer et que nous sommes à la merci de ce stupide univers qui nous emprisonne, il se relevait aussitôt et toute notre espèce avec lui en opposant l'ordre de l'esprit et l'ordre du cœur à cet univers aveugle

[1] *Niobe*, daughter of Tantalus, and wife of Amphion, King of Thebes; she saw her children perish by the vengeance of Apollo and Latona. The celebrated statues representing Niobe and her children are found in the Uffizi gallery at Florence.

[2] *Nirvâna*, state of supreme felicity obtained by a complete renunciation to the body.

[3] *Blaise Pascal* (1623–1662), great mathematician and philosopher. See his *Pensées*.

et impassible qui peut nous broyer, mais qui ne peut que cela. Hélas ! où donc prendre cet ordre du cœur, où cet ordre de l'esprit, si même nos sentiments et nos pensées sont des produits de cet univers, si notre *moi* nous échappe presque à nous-mêmes, sans cesse envahi par les ténèbres de l'inconscience, sans cesse à la veille de sombrer d'un naufrage irréparable dans les flux et les reflux de la morne et silencieuse marée des phénomènes dont il est un flot ? ah ! pas même un flot, mais un des imperceptibles atomes de la poussière d'écume que le vent disperse à travers le vide infini ! Parlant des révoltes du cœur et après avoir montré que l'imperfection humaine est dans l'ordre, comme l'irrégularité foncière des facettes dans un crystal, M. Taine demande : "Qui s'indignera contre cette géométrie ?" — Lui-même tout le premier ! Seulement, son indignation se dompte avec orgueil. Un sourd et obscur gémissement la trahit à peine. Mais ce gémissement fait comme une basse profonde à l'hymne extatique entonné en l'honneur de la science. Que c'est bien là l'homme de notre temps, chez lequel la sensibilité héréditaire réclame une solution humaine de la vie humaine, une transcription mystique et surnaturelle de nos actes passagers, un monde éternel et immuable derrière ce chaos d'apparences fugitives, un Dieu paternel au cœur de la nature, tandis que l'implacable analyse lui décompose même ces douleurs, même ces révoltes, pour lui en étaler les éléments constitutifs et nécessaires ! État intolérable, au bout duquel se trouve ou la renonciation aux plus nobles, aux plus sublimes exigences de l'âme, ou bien l'aveu que la science ne peut pas atteindre l'arrière-fonds immortellement nostalgique du cœur. Mais cet aveu-là, c'est la porte ouverte sur le mysticisme, c'est la déclaration qu'il est des vérités intuitives que l'analyse ne saurait donner, et notre pensée ne veut pas consentir cette abdication !

IV.

THÉORIES POLITIQUES.

Si M. Taine a eu ses heures de pessimisme, et douloureusement éloquentes, ç'a donc été malgré lui et sans rien perdre de sa foi profonde à la Science. Avec son entière bonne foi, il a reconnu la morne tristesse de ses impressions personnelles devant l'univers géométrique et taciturne que cette science nous montre. Il n'a pas essayé davantage de nier qu'une contagion de désespérance gagne le siècle. Mais il s'est appliqué à montrer que cette désespérance provient uniquement d'une disposition personnelle de notre esprit, et non pas des conclusions nécessaires de la science. À ses yeux, le pessimisme et l'optimisme sont deux manières de voir les choses, également légitimes, mais également inexactes, qui attestent seulement un tour particulier de l'âme qui s'y abandonne. Il va plus loin. Non content de justifier la science d'avoir enfanté le mal du siècle, il attend d'elle un remède contre ce mal. Vague et incertaine attente, et dont je crois, pour ma part, qu'elle sera déçue, car l'antinomie de la science et de la vie morale est vraisemblablement irréductible. N'importe ! Il est généreux de s'efforcer de la résoudre, car il y va du salut d'un des deux héritages séculaires de notre pauvre humanité. M. Taine a travaillé dans ce sens. Non qu'il ait composé un traité spécial sur ce sujet ; mais de cinquantes passages de ses œuvres une conception morale se dégage, tantôt exposée nettement, comme dans les dernières pages de l'étude sur lord Byron, tantôt manifestée par un goût passionné pour l'équilibre de la parfaite santé, comme dans les leçons qu'il a consacrées à la sculpture grecque, comme dans les notes sur l'Angleterre, et comme dans l'avant-dernier chapitre de la *Philosophie de l'Art* sur le degré de

bienfaisance de tel ou tel Idéal. Cette conception n'est pas différente de celle qui se retrouve au fond du Stoïcisme et du Spinozisme, — doctrines appuyées comme celles de M. Taine sur l'hypothèse de l'unité absolue de l'Univers. "Sois en harmonie avec le *cosmos*," disait Marc-Aurèle,[1] et et l'auteur de l'*Éthique*:[2] "Le sage est celui qui participe par sa pensée à l'éternelle nécessité de la nature. Celui-là, en un certain sens, ne cesse jamais d'être, et seul il possède le véritable repos de tout le cœur. . . ." Et Gœthe lui-même, le chef triomphant de cette école: "Tâche de te comprendre et de comprendre les choses. . . ." Certes notre chétive personnalité n'est qu'une infime portion de l'infinie concert de la nature, mais au lieu de nous en lamenter, pourquoi ne pas nous en réjouir, capables que nous sommes de nous associer à cet infini concert et de nous sentir devenus un des membres vivants du corps immortel de la Divinité? Il suffit pour cela de suivre à la lettre une maxime dont le sens commun a proclamé depuis longtemps l'excellence, et de conformer nos désirs à l'ordre des choses, au lieu de lutter contre l'ordre inévitable des choses pour l'assujettir à nos désirs. Maxime apaisante, car elle nous prépare à supporter la douleur avec la consolation de la loi obéie, — maxime fortifiante, car elle nous enseigne à tourner au profit de notre développement toutes les circonstances qui nous entourent. La seule vertu de cette maxime a soutenu Gœthe dans le grand œuvre de sa merveilleuse culture, comme jadis elle avait soutenu les cités grecques dans le déploiement rhythmique de leur libre activité. La portée de cette maxime passe en effet les destinées privées, car sa valeur, encore aléatoire en face des hasards de la vie individuelle, devient presque absolue,

[1] *Marcus Aurelius Antoninus* (121–180), Roman emperor and stoician; he has left a book of Thoughts written in Greek.

[2] *Spinoza*, see note 2, page 35.

une fois appliquée à la vie des sociétés. C'est du moins ce que pense M. Taine, et il est arrivé ainsi à concevoir une morale politique greffée sur sa conception scientifique de l'homme et de l'Univers. Précisément cette morale politique s'est trouvée en conflit avec les idées de la Révolution de 1789 tout autant qu'avec les principes de l'Ancien Régime, si bien que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* présente ce spectacle inattendu d'un philosophe également hostile aux deux partis qui se disputent la domination du pays. L'entière bonne foi a de ces aventures qui la rendent dangereuse à l'esprit qui la pratique, et souvent inintelligible à ceux qui n'entrent pas dans le secret du petit travail intérieur de cet esprit.

Il me semble que la morale politique de M. Taine, formulée dans ce qu'elle a de plus général, se ramène à peu près à considérer un État comme un organisme. De même que la force et la santé personnelles s'obtiennent par une obéissance consciente ou inconsciente aux lois de l'organisme physiologique, de même la force et la santé publiques s'obtiennent par une obéissance consciente ou inconsciente aux lois de ce que l'on doit appeler l'organisme social. Des conditions de toute sorte, inévitables et irréparables, ont produit cet organisme. La race y a contribué, puis le milieu, puis la série des circonstances historiques. Tel qu'il est, ou bon ou mauvais, ou admirable ou détestable, cet organisme fonctionne comme il existe, par une nécessité invincible. La sagesse, d'après la philosophie dont j'ai indiqué plus haut le principe, réside dans l'acceptation de cette nécessité. Admettre toutes les conditions de l'organisme social dont nous faisons partie, les admettre et nous y soumettre, tel est le commencement du progrès, car on n'améliore sa propre position qu'en la subissant et la comprenant. C'est le vieux mot de Bacon : *Nemo naturae*

nisi parendo imperat[1] . . . appliqué au gouvernement des peuples. Respecter donc non seulement les principes, mais les préjugés de sa race, "car le préjugé héréditaire est une raison qui s'ignore"; conserver non seulement les institutions utiles, mais celles mêmes qui sont probablement abusives, parce qu'elles sont des parties vivantes d'un corps vivant; ne prendre comme mesure des intérêts de l'État ni les exigences logiques de notre entendement, ni les nobles besoins de notre cœur, parce que ni notre esprit ni notre cœur ne sont la règle de la réalité; procéder en un mot vis-à-vis de la société comme un médecin vis-à-vis d'une personne malade, avec la lente et timide prudence que donne la conviction de l'infinie complexité des fonctions; voilà, en dehors des applications pratiques, l'esprit de la politique telle que la prescrirait M. Taine, telle qu'il la prescrit dans les morceaux où de simple narrateur il se fait juge, comme celui-ci que je détache de son second volume sur les *Origines de la France contemporaine:* "S'il est au monde une œuvre difficile à faire, c'est une constitution, surtout une constitution complète. Remplacer les vieux cadres dans lesquels vivait une grande nation par des cadres différents, appropriés et durables, appliquer un moule de cent mille compartiments sur la vie de vingt-six millions d'hommes, le construire si harmonieusement, l'adapter si bien, si à propos, avec une si exacte appréciation de leurs besoins et de leurs facultés qu'ils y entrent d'eux-mêmes, pour s'y mouvoir sans heurts, et que tout de suite leur action improvisée ait l'aisance d'une routine ancienne, une pareille entreprise est prodigieuse et probablement au-dessus de l'esprit humain. . . ." Mieux vaut donc renoncer à cette entreprise et s'en tenir, pour faire prospérer une machine aussi délicate à manier qu'un État,

[1] *Nemo naturae nisi parendo imperat* (Latin) = No one can direct nature, unless he obeys (her laws).

aux deux grands procédés de toute modification : le temps d'abord, c'est-à-dire l'hérédité ; l'art ensuite, c'est-à-dire la spécialité. Vraisemblablement M. Taine a pris l'admiration du premier de ces procédés en Angleterre et du second en Allemagne. J'imagine que s'il rédigeait, comme son maître Spinoza, un traité de politique, il commencerait par eux et conclurait de même.

Si l'on veut maintenant se rappeler les théories de gouvernement au nom desquelles s'est faite la Révolution de 1789, on n'aura pas de peine à constater qu'elles dérivent d'un Idéal rationnel tout différent du principe historique et positiviste sur lequel M. Taine s'est appuyé. M. Taine, comme tous les philosophes qui voient dans l'État un organisme, doit considérer et considère l'inégalité comme une loi essentielle de la société. La Révolution avait pour premier axiome que, sous un certain point de vue, tous les hommes sont égaux. Comme nous venons de le voir, une constitution est pour M. Taine une œuvre *a posteriori*,[1] construite par l'expérience qui doit constater les coutumes et non les créer, enregistrer et régulariser, non défaire. Ç'a été le suprême acte de foi de la Révolution de proclamer la souveraineté créatrice de la Raison. Puis, la Révolution admet que tout citoyen est propre à tout. Souvenez-vous de l'éloquent passage où Michelet développe, lui aussi, cette thèse à laquelle les sélections des grandes guerres ont donné raison, au moins pour un temps, et comparez l'opinion que M. Taine professe à l'égard des spécialistes. La Révolution pose encore, avec l'auteur de l'*Émile*,[2] cette idée que l'homme est naturellement raisonnable et bon ; c'est la société mal faite qui le rend mauvais. M. Taine, pareil à tous ceux qui croient aux obscures origines ani-

[1] *A posteriori* (Latin), backward, *i.e.* founded on existing circumstances; it should be a result of preëxisting causes.

[2] *Émile;* see note 1, page 43.

males de l'homme, est persuadé qu'une bête féroce mal endormie peut se réveiller dans chacun de nous. "L'homme est un carnassier, dit-il quelque part, il l'est par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer ce premier pli. Il a des canines comme le chien et le renard, et, comme le chien et le renard, il les a enfoncées dès l'origine dans la chair d'autrui. Ses descendants se sont égorgés avec des couteaux de pierre pour un morceau de poisson cru. À présent encore, il n'est pas transformé; il n'est qu'adouci. La guerre règne comme autrefois, seulement elle est limitée et partielle. . . ." Décréterez-vous la royauté du peuple si vous le voyez composé de la sorte? Enfin la Révolution, comme son nom l'indique, a été révolutionnaire. Elle a commencé par faire place nette. Elle a eu la méthode de son principe. Principe et méthode devaient répugner au philosophe de l'évolution lente, et, de fait, rien dans le mouvement de 1789 n'a trouvé grâce devant sa critique aiguë, excepté la guerre contre l'étranger; et le motif qu'il donne de son admiration pour les soldats de cette héroïque époque mérite d'être noté, car il montre bien comment le philosophe est demeuré jusqu'au bout conséquent avec lui-même: "Ils ont été, dit-il, ramenés au sens commun par la présence du danger, ils ont compris l'inégalité des talents et la nécessité de l'obéissance. . . ."

M. Taine professe donc une antipathie invincible pour les œuvres et les hommes de la Révolution, et en cela il est logique. Il ne l'est pas moins en professant la même antipathie pour les hommes et les œuvres de l'Ancien Régime. Car si la Révolution s'est faite à l'encontre de toutes les idées de sa doctrine politique, l'Ancien Régime n'était pas davantage conforme à ces idées. Et d'abord, persuadé comme il l'est de la nécessité inéluctable qui rattache tout phénomène à ses antécédents, il ne peut pas distinguer, comme le fait l'opinion commune, et opposer cet

Ancien Régime et la Révolution. Il voit dans le premier de ces deux faits la cause directe et séculaire du second. "Ils sont, affirme-t-il quelque part à propos des Jacobins,[1] les successeurs et les exécuteurs de l'Ancien Régime, et quand on regarde la façon dont celui-ci les a engendrés, couvés, nourris, intronisés, provoqués, on ne peut s'empêcher de considérer son histoire comme un long suicide. . . ." Et là-dessus, dans un chapitre d'une condensation extrême, il montre comment les règles maîtresses de la santé politique ont été violées, les unes après les autres. Lui qui définit l'État un organisme, c'est-à-dire un assemblage de centres locaux, tous actifs et progressifs, il ne peut que répugner à la monarchie unitaire et absolutiste de Louis XIV qui, concentrant tous les pouvoirs dans la main du roi et toutes les forces vives de la nation dans la cour, a tari l'existence provinciale. Partisan de la spécialité intelligente, il ne peut que déplorer la conduite de l'aristocratie française et du clergé, qui n'ont pas su comprendre les obligations de leurs privilèges, et garder la primauté du talent comme ils avaient la primauté du titre et du rang. L'Ancien Régime, en exagérant par la vie de cour l'importance des qualités de finesse et d'agrément, a petit à petit développé, puis porté à son plus intense degré ce que M. Taine appelle l'esprit classique, c'est-à-dire qu'à l'étude directe de la réalité l'idéologie s'est substituée, et à la méthode expérimentale les procédés de la raison abstraite et mathématique. Enfin M. Taine appartient à une école qui professe trop nettement le culte des faits accomplis pour ne pas juger comme vains tous les efforts que pourraient tenter vers le passé les apôtres de la réaction. Bienfaisante ou malfaisante, la Révolution a eu lieu, et la

[1] *Jacobins:* a society of red Republicans (1790–1794), of which Robespierre was a prominent member. They were so named from the friars of the order of Saint Dominic, whose convent they occupied.

sagesse consiste à compter avec elle comme avec un de ces faits accomplis. Relisez maintenant la préface de 1875 que M. Taine a mise à la tête de son grand ouvrage sur les *Origines de la France contemporaine*, et vous apercevrez les raisons profondes de l'étrange solitude d'opinion où il s'est placé, — solitude qui lui attire aujourd'hui les reproches des républicains, comme elle lui attirait les anathèmes de l'évêque d'Orléans : "En 1849, ayant vingt et un ans, j'étais électeur et fort embarrassé ; car j'avais à nommer quinze ou vingt députés, et de plus, selon l'usage français, je devais non seulement choisir des hommes, mais opter entre des théories. On me proposait d'être royaliste ou républicain, démocrate ou conservateur, socialiste ou bonapartiste. Je n'étais rien de tout cela ni même rien du tout. . . ." Et depuis il n'a pas choisi davantage. Il était alors, il est aujourd'hui un philosophe parfaitement insoucieux de l'action et qui se préoccupe seulement de la logique et de la sincérité de sa pensée, en politique comme ailleurs.

Trois questions peuvent être posées à l'occasion de l'*Histoire des origines de la France contemporaine*. La première intéresse les historiens. Que vaut la méthode, que valent les textes, que vaut la critique de l'auteur ? La seconde intéresse les politiciens. Quelle est la portée exacte de ses théories, leur excellence ou leur insuffisance ? — Le titre même de cette étude me permet de répondre seulement à la troisième, qui intéresse le psychologue. Comment M. Taine est il arrivé à produire une sorte de volte-face dans l'opinion de beaucoup de ses anciens admirateurs ? J'ai essayé de montrer l'entière unité du développement de ce sombre mais puissant esprit. Il représente, avec une intensité singulière, cette religion de la science propre à la seconde moitié du XIXe siècle français ;

à cette religion, il a tout sacrifié, depuis les plus sublimes désirs du cœur jusqu'aux plus légitimes désirs de popularité. Il semble avoir tracé d'avance son portrait lorsqu'il a peint le M. Paul des *Philosophes classiques:* "Suivre sa vocation, chercher dans le grand champ du travail l'endroit où on peut être le plus utile, creuser son sillon ou sa fosse, voilà selon lui la grande affaire; le reste est indifférent...."—Et comment creuser ce profond et large sillon sans couper sur leur pied beaucoup de fleurs?

STENDHAL (HENRI BEYLE).

Le lecteur s'étonnera peut-être que, dans cette série d'études consacrées à certains cas singuliers de psychologie contemporaine, j'arrive à parler d'un écrivain mort au mois de mars 1842 et qui eut ses vingt ans sous le Consulat.[1] Si l'on s'en rapporte aux dates, l'énigmatique personnage qui signa du pseudonyme de Stendhal deux des chefs-d'œuvre du roman français, et se fit appeler "*Arrigo Beyle*,[2] *Milanese*," sur la pierre de son tombeau, appartient à une époque littéraire bien éloignée de la nôtre. Mais un tour d'esprit très original, et rendu plus original par une éducation très personnelle, voulut que ce soldat de Napoléon traversât son époque littéraire comme on traverse un pays étranger dont on ne sait pas la langue, — sans être compris. Il écrivit beaucoup et ne fut guère lu. Même les rares amis qui le connurent et qui l'apprécièrent n'espéraient point pour lui cette gloire posthume, laquelle va grandissant de telle sorte que nous disons couramment à l'heure

[1] 1799–1804; time of the consulate of Napoleon Bonaparte.
[2] Italian form of the name.

présente: Balzac et Stendhal, comme nous disons Hugo et Lamartine, Ingres[1] et Delacroix.[2] Il y a une raison à ce fanatisme — car Henri Beyle a ses fanatiques — de 1882, comme il y eut une raison au dénigrement, ou plutôt à l'indifférence, qui accueillit les publications du romancier de 1830. Cet homme de lettres, qui fut aussi un homme de caserne et un homme de chancellerie, eut le dangereux privilège de s'inventer des sentiments sans analogue et de les raconter dans un style sans tradition. Les sentiments ne furent point partagés, et le style ne fut point goûté. Il avait donné lui-même la raison de cet insuccès, le jour où il formula cette vérité profonde que, de confrère à confrère, les éloges sont des certificats de ressemblance. Mais n'en est-il pas ainsi de ces milliers d'éloges anonymes qui vont du public à l'écrivain, et se résument dans l'applaudissement passager de la vogue, ou l'acclamation durable de la gloire? Henri Beyle était, vis-à-vis de ses contemporains, comme le Julien Sorel de *Rouge et Noir*[3] vis-à-vis des séminaristes, ses compagnons: "Il ne pouvait plaire, il était trop différent. . . ." Tout au contraire, il se trouve ressembler, par quelques-unes des dispositions habituelles de son âme, à beaucoup de nos contemporains à nous, qui

[1] *Jean-Dominique-Auguste Ingres* (1781–1867), the most illustrious representative of classic tendencies at a time when romanticism was generally prevailing. Among his best paintings are: *Raphaël et la Fornarina*, *Apothéose d'Homère*, *Stratonice*, *La Source*, *Apothéose de Napoléon I.* Ingres lived mostly in Rome.

[2] *Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix* (1798–1863), the chief of the romantic school of painting. His first work, *Dante et Virgile*, caused a great sensation. Each one of his works was a manifesto; he has painted, among others, the ceiling of the "galerie d'Apollon" in the Louvre. Delacroix is undoubtedly a very great colorist.

[3] The most generally known of Stendhal's novels (Paris, 1831). It is hard to explain why the book should have been called *Rouge et Noir;* it is a development of the author's theories on love.

reconnaissent dans l'auteur des *Mémoires d'un Touriste*[1] et de la *Chartreuse de Parme*[1] comme une épreuve avant la lettre de plusieurs traits de la sensibilité la plus moderne. Beyle disait, avec un flair surprenant de sa destinée d'artiste: "Je serai compris vers 1880." Il y a quarante ans, cette phrase choquait comme une outrecuidance; aujourd'hui, elle étonne comme une prophétie. Expliquer pourquoi cette prophétie ne s'est pas trompée, et pourquoi nous aimons d'un amour particulier ce méconnu d'hier, ne sera-ce pas expliquer par quelles nuances nous différons de nos prédécesseurs? Qui peut affirmer que dans quarante autres années, ce même Stendhal et ses fervents ne seront pas enveloppés d'un profond oubli par une nouvelle génération, qui goûtera la vie avec des saveurs nouvelles? Ce point d'interrogation doit hanter souvent la pensée de ceux qui font profession de peindre leur rêve du monde "avec du noir sur du blanc." Car la grande incertitude de la renommée littéraire a ceci de bon qu'elle nous guérit des inutiles ambitions d'immortalité et nous amène à ne plus écrire, comme Stendhal lui-même, que pour nous faire plaisir, à nous-mêmes et à ceux de notre race. — Mais comment toucher les autres, et à quoi bon? . . .

Deux amis, d'inégale intelligence, mais d'une égale affection, ont tracé d'Henri Beyle des portraits qui se complètent heureusement l'un l'autre. Le plus connu est celui que Mérimée[2] fit courir sous le manteau et qu'il étiqueta de ce titre clandestin: "H. B., par l'un des Quarante."[3] On retrouvera cette étude d'après nature en tête de l'édition

[1] Two other works of Stendhal. *La Chartreuse de Parme* contains a celebrated narration of the battle of Waterloo.

[2] *Prosper Mérimée* (1803–1870), a friend of Beyle, whose influence he underwent. His stories *Carmen* and *Colomba* are widely known, as well as the posthumous *Lettres à une inconnue.*

[3] One of the forty members of the French Academy.

actuelle de la *Correspondance de Stendhal*,[1] mais signée, cette fois, en toutes lettres, et débarrassée de plusieurs traits un peu vifs. L'autre portrait, placé aujourd'hui dans le même volume que l'étrange roman d'*Armance*,[2] est dû à un camarade d'enfance de Beyle, son exécuteur testamentaire, le Dauphinois R. Colomb. Il porte en épigraphe cette phrase, tirée des papiers du mort: "Qu'ai-je été? Que suis-je? En vérité je serais bien embarrassé de le dire. . . ." La notice de Mérimée fixe quelques détails de la physionomie virile de Beyle, celle de Colomb marque quelques lignes de sa physionomie adolescente. Ni l'un ni l'autre ne valent, pour nous introduire à fond dans cette âme compliquée d'artiste et de diplomate, de philosophe et d'officier, les livres même du Maître, ceux-là surtout comme la *Correspondance*, comme le journal de son premier voyage en Italie: *Rome*, *Naples* et *Florence*, et comme ces *Mémoires d'un Touriste*, résidu de ses nombreux voyages en France, où l'homme s'abandonne et cause tout uniment.[3] Les mots se succèdent. Les idées jaillissent. Vingt anecdotes se croisent. L'accent du conteur est si fidèlement noté que l'oreille entend une voix qui darde les phrases brèves et fines. Ainsi parlait Beyle lorsque, dans ses soirs de mélancolie, il se grisait de son propre esprit, pour mettre des événements entre son malheur et lui; — ou dans ses soirs de gaieté un peu folle, quand il jouait à la raquette avec un partner de conversation, au milieu de cette atmosphère sociale qui l'enchantait: "Un salon de huit à dix personnes

[1] *Correspondance inédite.* Introduction de P. Mérimée (Paris, Calmann Lévy). Another volume of letters has been published (1892) under the title of *Lettres intimes.*

[2] The first published of Stendhal's novels (1827).

[3] Since that time many documents have come to light, the most noteworthy of which is: *Journal de Stendhal* (Henry Beyle), 1801–1814, publié par Casimir Stryenski et François de Nion (Paris, Charpentier, 1888).

aimables, où le bavardage est gai, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi. . . ." Dans un fragment inachevé, il s'est dépeint sous le nom de Roizard en une ligne saisissante : "Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit." Et c'est bien cet esprit, en effet, toujours teinté d'émotion, — cet esprit qui est une façon de sentir plus encore qu'il n'est une façon de penser, — cet esprit, amusé à la fois et passionné, curieux et mobile, vivant surtout, et personnel comme la vie même, qui court à travers ces pages sans correction, écrites, comme au bivouac, sur le coin du genou. Mais quelle correction savante a ce charme de naturel, cette fraîcheur de pensée saisie comme à sa source ? À lire et à relire ces involontaires confidences d'un écrivain qui croit ne noter que des théories, et qui révèle son cœur et ses nerfs à chaque minute, toutes les influences qui ont façonné ce génie singulier deviennent visibles. C'est la chair et c'est les muscles qui apparaissent sur le squelette des faits matériels de cette existence, aussi colorée que psychologique. L'homme ressuscite au regard de l'imagination qui songe et, avec lui, les trois ou quatre grandes causes qui l'ont amené à représenter prématurément quelques-unes de nos manières de jouir et de souffrir, bien qu'il y ait, entre lui et nous, ce vaste cimetière de deux générations mortes.

C'est donc une causerie que ces livres, et cette causerie est celle d'un artiste dont la sensibilité, merveilleusement agile, s'émeut à l'occasion d'innombrables objets. Mais sous l'artiste il y a un philosophe, et même le philosophe domine sans cesse. La faculté souveraine de cette pensée en mouvement réside dans l'invention d'idées générales ; et ce plaisir de ramasser en une famille une collection de menus faits est tellement vif pour cet esprit ardent, qu'il lui sacrifie tout : jolis effets de mots, belles images, musique des périodes. Comme il arrive aux intelligences de cet

ordre, les idées générales mêmes lui paraissent bientôt trop particulières ; elles se subordonnent à de plus générales ; un système se dégage, dont les qualités et les défauts expliquent la puissance et les insuffisances des analyses qu'il a commandées. Beyle n'est pas seulement un philosophe, c'est un philosophe de l'école de Condillac,[1] d'Helvétius[2] et de leur continuateur, Destutt de Tracy.[3] Il a subi, jusque dans les moelles, l'influence du sensualisme idéologue qui est celui de ces théoriciens. Avec eux, il attribue à la sensation l'origine de toute notre pensée. Avec eux, il résout dans le plaisir tous nos mobiles d'action et tous nos motifs. Poussant ses premiers principes jusqu'à leur extrême conséquence, il considère que le tempérament et le milieu font tout l'homme. Sa métaphysique sommaire le rend implacable pour toutes les inventions de l'Idéalisme allemand, comme elle le rend féroce sur l'article de la religion. Il ne se contentait pas de penser ainsi pour son propre compte, il faisait des élèves. Il endoctrina Jacquemont,[4] il prêcha Mérimée, auquel il reprochait "le manque d'avoir lu Montesquieu, Helvétius et de Tracy." Ni la faveur du public pour les Écossais et Jouffroy, pour l'hégélianisme et Cousin, ni le renouveau de piété poétique qui signala le romantisme naissant, n'entamèrent cette première foi philosophique qui, de sa pensée, descendit dans son style. Les condillaciens définissaient la langue une algèbre,

[1] *Étienne Bonnot de Condillac* (1715–1780), a follower of Locke. His complete works were published in Paris in 1821–1822, and form 23 vols. 8vo.

[2] *Claude-Adrien Helvétius* (1715–1771), author of *De l'Esprit.* His complete works form 14 vols. 8vo, Paris, 1795.

[3] *Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy* (1754–1836), a friend of Lafayette. His principal work is *Éléments d'idéologie.*

[4] *Victor Jacquemont* (1801–1832), celebrated traveller and naturalist. He visited the Indies. His *Correspondance*, which has been published, is very interesting.

et Beyle écrivit en effet comme un algébriste. Les critiques lui ont reproché de négliger sa forme. C'est à peu près comme si on reprochait à un mathématicien les abréviations de ses polynômes. Pour justifier sa manière d'écrire, Beyle disait : " Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif après un substantif. . . ." Il était de bonne foi, et il ajoutait que les raisons de cette place de l'adjectif et du substantif lui étaient dictées par la logique : " Si je ne vois pas clair, tout mon monde est anéanti. . . ." Reconnaissez-vous le disciple de cette forte école d'analystes français pour laquelle la précision a toujours été la qualité psychologique par excellence ? Beyle a dit encore : " Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire pour *voir clair dans ce qui est.*"

À vingt ans les livres qu'on lit avec passion donnent une expérience, le métier qu'on choisit ou qu'on subit en donne une autre souvent contradictoire. Tel fut le cas d'Henri Beyle. À peine au sortir des livres, il fit la guerre. Avec quelles ardeurs d'enthousiasme les fragments de sa *Vie de Napoléon* suffisent à l'attester. Une éloquence contenue y trahit l'émotion profonde. " J'éprouve une sorte de sentiment religieux en écrivant la première phase de la vie de Napoléon. . . ." L'image du grand général s'associait, dans le souvenir de Stendhal, aux plus enivrantes impressions de danger héroïque et de jeunesse enfin délivrée. Il faut songer qu'en Avril 1800, lorsqu'il partit pour les régiments d'Italie, il exécrait sa famille, dont il était du reste maudit, que son existence d'étudiant à Paris avait été précaire et maladive, puis qu'il allait faire campagne sous le plus beau ciel du monde et avec la plus glorieuse armée. C'était de quoi remuer délicieusement un cœur généreux auquel la présence du danger procurait un spasme à demi terrible, à demi

voluptueux. Il y a un frisson nerveux d'une espèce unique et qui se rencontre dans un mélange d'extrême bravoure et de nervosité folle. Beyle connut ce frisson et s'y complut, au point que vous le retrouverez chez tous ses personnages. Il disait : "J'ai eu un lot exécrable jusqu'au passage du mont Saint-Bernard. Mais, depuis lors, je n'ai plus eu à me plaindre du destin. . . ." Il servait au 6e dragons et fut nommé sous-lieutenant à Romanego, entre Brescia et Crémone.[1] Plus d'un passage de ses livres rappelle, avec une sorte de coquetterie du péril affronté, cette épaulette et cette campagne. Une note inattendue de *Rouge et Noir* (chap. V) revendique pour le romancier l'honneur d'avoir porté le long manteau blanc comme les soldats que Julien voit à leur retour d'Italie attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père. Le début célèbre de la *Chartreuse de Parme*, où Fabrice del Dango assiste à la bataille de Waterloo, comme une jeune fille assiste à un premier bal, avec un frémissement d'initiation, n'a pu être écrit qu'à la flamme des souvenirs les plus passionnés, comme la dédicace à Napoléon vaincu de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, si touchante d'admiration fière, n'a pu être composée qu'avec la nostalgie de ces mois héroïques. Cette nostalgie justifie encore *l'Arrigo Beyle, Milanese*, de l'épitaphe. En 1840, et lorsque la question d'Orient[2] se dénoua d'une manière pacifique, Stendhal déclara qu'en reculant devant la guerre, le gouvernement déshonorait le pays, et il donna sa démission de Français. Comme tous les goûts très vifs, cette ardeur pour les hardies délices de l'existence militaire se compensait par de dures rancunes. En 1813, et dans un journal écrit sur les hauteurs de

[1] Localities in Northern Italy.

[2] Ibrahim pasha of Egypt had revolted; he was marching through Asia when the French consented to stop him, thus yielding to English pressure.

Bautzen[1] pendant la cannonade, Beyle écrivait : "Je notais au crayon que c'était une belle journée de *beylisme*, telle que je me la serais figurée et avec assez de justesse, en 1806. J'étais commodément, et exempt de tous soucis, dans une belle calèche, voyageant au milieu de tous les mouvements compliqués d'une armée de 140,000 hommes poussant une autre armée de 160,000 hommes, avec accompagnement de Cosaques sur les derrières. Malheureusement, je pensais à ce que Beaumarchais[2] dit si bien: Posséder n'est rien, c'est jouir qui est tout . . . Je ne me passionne plus pour ce genre de plaisir. Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou[3] m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces manches à sabre qu'on appelle une armée." Dépit d'amoureux et qui ne l'empêchait pas de s'attendrir à la seule idée de ces années passées "à manger son bien à la suite du Grand Homme," l'expression est de lui. "J'avais trop de plaisir, écrivait-il à Balzac pour excuser la longueur du début de la *Chartreuse*, j'avais trop de plaisir à parler de ces temps heureux de ma jeunesse . . ."

On a souvent cité, pour marquer d'un trait son courage, l'anecdote qui le montre faisant sa barbe pendant la retraite de Russie, — crânerie de soldat bien caractéristique en effet de tout un côté de l'âme de Beyle, cette âme follement éprise de l'action, jusqu'à s'être proposé comme sujet d'un livre: l'*Histoire de l'énergie en Italie.*

L'Italie ! ce mot revient sans cesse sous la plume de Beyle. Il en écrit les syllabes comme le personnage du

[1] *Bautzen*, a town of Saxony near the frontier where Napoleon gained a victory; he was then manœuvering against the allied armies of Prussia, Austria and Russia.

[2] *Augustin Caron de Beaumarchais* (1732–1799) the author of *Le Barbier de Séville* and *Le Mariage de Figaro.*

[3] Beyle, in his official capacity as connected with the commissariat, took part in the fatal campaign of Russia (1812).

poème de Virgile dut les prononcer, avec adoration. C'est qu'il l'avait connue et goûtée, cette belle Italie, dans la période la plus exaltée de sa jeunesse et quand toutes les fièvres de la vie brûlaient son sang. Il savoura, comme un barbare, cette voluptueuse impression animale du Soleil, si caressante à ceux dont la jeunesse a grandi sous les nuages du Nord. Une atmosphère translucide enveloppe les maisons closes et dont les pierres roussies communiquent comme une chaleur au regard. Rien qu'à respirer, l'âme est allégée, le corps vit à l'aise. La créature humaine est naturellement belle à contempler sous ce ciel pur. La magnifique lumière sauve de la laideur même les haillons des mendiants. Une architecture originale fait de chaque ville une occasion nouvelle de rêves, comme un foisonnement prodigieux de toiles et de fresques en fait un paradis nouveau de plaisirs esthétiques. Il est aussi une grâce spéciale aux femmes de chacune de ces villes, et quand Beyle entra pour la première fois à Milan, quelle liberté intacte des mœurs! Nous savons par les mémoires de cet étonnant Casanova,[1] si bien nommé Aventuros par le prince de Ligne,[2] quelle douce vie, riches et pauvres, nobles et plébéiens, menaient dans les cités italiennes de la fin du XVIIIe siècle. Presque la même facilité d'habitudes aimables s'offrit aux passions des jeunes officiers du jeune vainqueur de Marengo. Ce fut une griserie heureuse de toute une armée, et une griserie exquise de Beyle entre tous, car entre tous il raffolait du naturel et de ce qu'il nommait, en épicurien sentimental, le Divin Imprévu: "Qu'on juge de mes transports, disait-il bien des années

[1] *Jean-Jacques Casanova de Seingalt* (1725–1803), notorious adventurer whose cynical memoirs were published in Leipsic, 1826–1832.

[2] *Charles-Joseph, prince de Ligne* (1735–1814), one of the wittiest and most popular "grands seigneurs" of the 18th century. See his *Fragment sur Casanova*, page 3, vol. 4, of his *Mémoires et Mélanges historiques et littéraires* (Paris-Ambroise Dupont, 1828).

après, quand j'ai trouvé en Italie, sans qu'aucun voyageur m'eût gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était justement dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'imprévu. . . ." Et jusqu'au moment où il put retourner vers cette patrie de félicité intime, ce ne sont que désirs d'amant éloigné, rêveries tendres, impatiences brûlantes. De Donauwerth,[1] en avril 1809, il écrit à un ami: "À cinq heures vingt minutes, départ pour Augsbourg[1]; journée charmante. J'aperçois tout à coup les Alpes: moment de bonheur. Les gens à calcul, comme Guillaume III,[2] par exemple, n'ont jamais de ces moments-là. Ces Alpes étaient, pour moi, l'Italie. . . ." Et de Vienne, un mois plus tard: "J'ai éprouvé, les premiers jours de mon séjour à Vienne,[3] ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève[4] seule m'avait rappelé depuis l'Italie. . . ." Et de Smolensk,[5] en 1812: "Croirais-tu que j'ai un vif plaisir à faire des affaires officielles qui ont rapport à l'Italie. J'en ai eu trois ou quatre qui, même finies, ont occupé mon imagination comme un roman. . . ." Et aussitôt qu'un congé lui permet de passer les Alpes: "Transports de joie! Battements de cœur! Que je suis encore fou à vingt-six ans! Je verrai donc cette belle Italie! Mais je me cache soigneusement du ministre: les eunuques sont en colère permanente contre les libertins. Je m'attends même à deux mois de *froid* à mon retour. Mais ce voyage me fait trop de plaisir; et *qui sait si le monde durera trois semaines?* . . ."

La philosophie du XVIIIe siècle, la poésie de la guerre, celle de l'Italie, voilà les trois maîtresses causes qui ont

[1] *Donauwerth*, *Augsburg*, cities in Bavaria.
[2] *William III* (1650–1702), king of England.
[3] *Vienna*, capital of Austria.
[4] *Geneva*, in Switzerland.
[5] *Smolensk*, in Russia.

gouverné le développement de Beyle; il s'y abandonna sans arrière-pensée, et comme un nageur qui s'abandonne au courant qui le porte. Mais cet abandon ne fut pas une abdication de sa personne. Qu'il feuilletât un livre de Tracy, qu'il entrât dans Berlin le pistolet au poing, ou qu'il s'accoudât sur le rebord d'une loge à la Scala,[1] il fut toujours l'homme sensuel, perspicace et romanesque, dont ses lettres révèlent les facultés contradictoires. La gravure, — très ressemblante, m'affirme M. Barbey d'Aurevilly,[2] un de ses voisins d'Opéra, — qui se trouve placée à la première page du premier volume de ces lettres, nous montre un personnage à larges épaules, à col très court, à fortes mâchoires, avec un front carré, un nez bien ouvert, une bouche serrée et des yeux aigus. Tout enfant, ses camarades l'appelaient "la tour," à cause de son ampleur précoce. Il était de tempérament vigoureux, de bonne heure tourmenté par la goutte et prédestiné à l'apoplexie. Très robuste, il fit la guerre sans fatigue. Très sensuel, il rencontra dans les théories de Cabanis[3] une doctrine à sa portée, comme il rencontra dans les mœurs italiennes un laisser-aller à sa convenance. Un passage connu de George Sand[4] nous le montre scandalisant par sa crudité la romancière alors en voyage avec Musset. Un morceau moins

[1] *la Scala*, the well-known theatre of Milan.

[2] *Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly* (1808–1889), a remarkable French novelist and critic; he may be considered as the predecessor of the contemporary Neo-Catholics and mystics.

[3] *Pierre-Jean-Georges Cabanis* (1757–1808), a distinguished physician, physiologist, and littérateur. He held materialistic views, although in his last work, *Lettres sur les causes premières*, he seems to incline toward spiritualism.

[4] *George Sand*, pseudonym of *Amandine-Lucile-Aurore Dupin, baronne Dudevant*, perhaps the greatest of the idealistic school of French novelists, and one of the finest writers of her age. The passage here referred to is found in *Lettres d'un voyageur*.

connu de Balzac, qui s'intitule: "Conversation entre onze heures et minuit,"[1] lui prête une anecdote rabelaisienne jusqu'au cynisme. Mais ce tempérament vigoureux s'accompagnait d'une imagination toute psychologique, c'est-à-dire très bien outillée pour se représenter des états de l'âme. Le contraste est assez piquant pour que l'on y insiste. Quand cet amoureux de la forte vie physique décrit un de ses héros, précisément il laisse de côté les détails de cette vie physique et note seulement les détails de la vie morale. C'étaient, semble-t-il, les seuls qu'il sût voir. S'il peint un visage, c'est d'une façon rapide, presque toujours pour signifier un petit fait intérieur, et il exécute cette peinture avec des mots sans couleur. Il dira de Julien Sorel qu'il avait des "traits irréguliers, mais délicats, un nez aquilin, de grands yeux noirs et des cheveux châtain foncé, plantés très bas" . . . et il passe. Plus une fois, au cours du roman, il ne reviendra sur les détails visibles de cette physionomie de l'homme qu'il a le plus complaisamment étudié. Une maison, un ameublement, un paysage, tiennent en une ligne. Et ce n'est point là un parti pris de rhétorique; il définit lui-même le genre de son imagination lorsque, parlant de ses procédés de style, il dit à Balzac: "Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur." Rapprochez ce mot des confidences d'un écrivain d'imagination physique, Théophile Gautier par exemple, ou Gustave Flaubert,[2] vous éprouverez une fois de plus que la première question à se poser sur un auteur est celle-ci: quelles images ressuscitent dans la chambre noire de son cerveau lorsqu'il ferme les yeux? C'est l'élément premier de tout son talent. C'est

[1] Cf. *Le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, Histoire des œuvres de Balzac*, No. XXVIII, page 31 (Paris, Calmann Lévy, 1888).

[2] Dans les *Hommes de lettres* des frères de Goncourt, et l'*Intelligence* de M. Taine. (Author's note.)

son esprit même. Le reste n'est que de la mise en œuvre. Et toute l'habileté du plus savant joaillier va-t-elle jusqu'à changer un saphir en une émeraude ?

Chez Stendhal, la rencontre si rare d'une imagination psychologique et d'un tempérament violent se complétait par une sensibilité délicate jusqu'au raffinement et tendre jusqu'à la subtilité. C'est le trait le moins connu de son caractère, celui qu'il dissimule de son mieux; mais certaines phrases profondément, intimement sentimentales, de son traité sur l'*Amour*, comme celle-ci, digne de Byron : "*Ave Maria*,[1] en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs qui ne tiennent aux sens que par les souvenirs." Mais la création de Mme de Rénal dans *Rouge et Noir*, et de Clélia Conti dans la *Chartreuse*, ces figures presque célestes de dévouement passionné, mais surtout quelques billets mystérieux de la *Correspondance*, irréfutables indices pour qui sait lire, trahissent chez ce moqueur et ce libertin le songe le plus romanesque du bonheur. En 1819, il faisait cet aveu probablement sincère: "Je n'ai eu que trois passions en ma vie: l'ambition, de 1800 à 1811; l'amour pour une femme qui m'a trompé, de 1811 à 1818; et depuis un an cet amour nouveau qui me domine et augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi. Ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments. . . ." À une personne à laquelle il paraît avoir beaucoup donné de son cœur, il écrivait: "N'aie pas la moindre inquiétude sur moi, je t'aime à la passion; ensuite, cet amour ne ressemble peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans. *Je voudrais, pour que tu n'eusses pas d'inquiétudes, qu'il resemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre. . . .*" Et ce mot *tendre* revient constamment

[1] Time of the evening bells. *Ave Maria* (Latin) is the beginning of the prayer addressed to the Virgin.

dans ses confidences, soit qu'il reproche à Mérimée de n'avoir pas dans ses récits un je ne sais quoi "de délicatement tendre," soit qu'il raconte les émotions que lui procure un air de Cimarosa[1] ou une fresque de Corrège,[2] ses maîtres préférés, soit encore qu'il déclare sa faiblesse de cœur: "Une phrase touchante, une expression vraie du malheur, entendues dans la rue, surprises en passant près d'une boutique d'artisan, m'ont toujours attendri jusqu'aux larmes. . . ." Il rencontre, pour la première fois, Byron dans la loge de Ludovic de Brême,[3] à la Scala: "Je raffolais alors de *Lara;* dès le second regard, je ne vis plus lord Byron tel qu'il était réellement, mais tel qu'il me semblait que devait être l'auteur de *Lara.* Comme la conversation languissait, M. de Brême chercha à me faire parler. C'est ce qui m'était impossible. J'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais serré la main de Byron en fondant en larmes. . . ." Exaltation charmante chez un analyste de cette acuité, mais bien digne de celui qui avait trouvé dans l'arrière-fond aimant de son âme cette définition de la beauté: "C'est une promesse de bonheur . . ."; de celui qui fait prononcer à son Julien cette phrase aussi troublante que les plus troublantes de Shakespeare: "Ah! se disait-il, en écoutant le son des vaines paroles qu'il disait par devoir à Mathilde, comme il eût fait un bruit étranger, *si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne les sentisses pas! . . .*"

[1] *Domenico Cimarosa* (1749–1801), a celebrated Italian composer. He has written more than one hundred operas, of which the most celebrated is *Il matrimonio segreto.*

[2] *Antonio Allegri,* surnamed *il Correggio* (1494–1534), an Italian painter, the founder of the Lombardian School. He is remarkable for the grace of his lines and the exquisite harmony of his colors.

[3] *Ludovico-Giuseppe Arborio Gattinara, marquis de Brême* (1754–1828), a Piedmontese publicist and diplomatist. In 1805 he was named, by Napoleon, commissary general of the French army in Italy.

Deux ans avant sa mort et n'ayant pu tuer en lui ce pouvoir cruel de se sentir vibrer si finement au contact de la vie, il écrivait à un ami, avec une tristesse trop justifiée par les déceptions de la vieillesse commençante: "Ma sensibilité est devenue trop vive. Ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang. Tel j'étais en 1789, tel je suis encore en 1840. Mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible du vulgaire!"

Qu'on se représente maintenant cet être complexe, à la fois hardi comme un dragon, subtil comme un casuiste, sensible comme une femme, soumis aux trois grandes influences que j'ai marquées tout à l'heure. Comme il a lu les philosophes et qu'il philosophe lui-même, avec délice, il présente ce très étrange phénomène de l'analyse dans l'action et dans la passion, et il découvre des nuances toutes nouvelles en psychologie. Comme il a beaucoup voyagé à la suite de l'empereur et qu'il s'est fait des parties momentanées dans plusieurs villes de sa chère Italie, il est un des représentants les plus complets du cosmopolitisme moderne. Comme enfin il a beaucoup comparé, beaucoup senti, et suivant sa formule favorite, dépensé sa fortune et sa santé en expériences, il énonce sur la France contemporaine quelques jugements d'une portée considérable, et il a la chance de les condenser dans un roman qui est un chef-d'œuvre, j'ai nommé le *Rouge et le Noir*. Ce sont les trois points que je voudrais examiner l'un après l'autre. . . .

IV.

PASTELS.

PASTELS.

UN SAINT.

WE notice it (*Un Saint*) once more as an example of pure and true art dealing with quite modern incidents. It charms us by its veiled ideals of beautiful life in a degree that English writers have not lately attained by their representations of false situations to which a deformed womanhood gives morbid interest. *Un Saint* takes us to higher and healthier levels of life. M. Bourget is in the first rank of living novelists. His popularity is attained; he dares to be a witness of how the most graphic realism is but the vesture of our best ideals. The interest of *Un Saint* lies in its use of the commonplace circumstances of life, and its assertion once more that art is only a sign-post pointing to further goals; a sign-post most useful to travellers discouraged by the flat they tread and its limited horizons, but a sign-post that should direct the wayfarer in familiar characters known to mankind. M. Bourget analyses minutely, but he does not preach. His conclusions are the result of imaginative experience, not the advocates of dogma. To heighten the central fact of his short story he uses a dozen perfectly probable incidents. The central incident is indeed a miracle, — the eternal miracle of a soul's regeneration by Christ's own method, as new and wonderful now as by the well of Sychar or the road to Damascus. Which of our chief novelists would venture on such ground and tread it with the confident art of M. Bourget? In our zeal to dismiss cant, are we English afraid of the fountains of art, and do we in our cowardice try to conceal what is eternally living under our vesture of decay, while the great French artist who has so analysed material fact,

teaches that it is chiefly valuable to his art as a medium through which to paint ideal truths? Once conscious of ideal truths, we are very near to their source. M. Bourget sees God walking in his paradise of delights, and salutes him in the person of an old and shabby Benedictine monk, and strikes a keynote to which the human heart answers in a true harmony of emotion. M. Bourget has in his time exhaustively studied dissonances, he has amply ministered to the curiosity of readers eager for further knowledge of their own capacities for evil. He has probably seen for himself the inadequacy of such knowledge, and the inherent falseness of all that is ideally bad. We seek, perhaps, emancipation from the limits of convention, but the emancipation of reckless and even monstrous living, bears no comparison to the emancipation of Christian faith, and the incidents of *Un Saint* are lessons in that liberty, fraternity, and equality which is the desire of our generation, but which it has so strangely missed. — (*The Spectator;* London, May 5th, 1894.)

Je me trouvais, au mois d'octobre 188.., voyager en Italie, sans autre but que de tromper quelques semaines en revoyant à mon aise plusieurs des chefs-d'œuvre que je préfère. Ce plaisir de la seconde impression a toujours été, chez moi, plus vif que celui de la première, sans doute parce que j'ai toujours senti la beauté des arts en littérateur, autant dire en homme qui demande d'abord à un tableau ou à une statue d'être un prétexte à *pensée.* C'est là une raison peu esthétique, et dont tout peintre, véritablement peintre, sourirait. Elle seule cependant m'avait amené, dans le mois d'octobre dont je parle, à passer plusieurs jours à Pise. J'y voulais revivre à loisir avec le rêve de Benozzo Gozzoli et d'Orcagna.[1] — Entre paren-

[1] *Benozzo Gozzoli* (1424?–1496?); an eminent painter who worked, in the early part of his career, with Fra Angelico. He began in 1469, in the Campo Santo of Pisa, the series of 24 mural pictures here referred to. These are taken from the Old Testament, beginning with the invention of wine by Noah, and extending to the visit of the Queen

thèses, et pour ne point paraître trop ignorant aux connaisseurs en histoire de la peinture, j'appelle de ce nom d'Orcagna l'auteur du *Triomphe de la Mort* au *Campo Santo*[1] de cette vieille Pise, en sachant très bien que la critique moderne discute à ce maître la paternité de ce travail. Mais pour moi et pour tous ceux qui gardent dans leur mémoire les admirables vers du *Pianto*[2] sur cette fresque tragique, Orcagna en est, il en restera le seul auteur. — Et puis Benozzo n'a pas perdu, devant cette douteuse et fatale critique de catalogues, son titre à la décoration du mur de l'Ouest dans ce cimetière. Mon Dieu ! que j'aurai éprouvé, dans ce petit coin du monde, des sensations intenses, à me souvenir que Byron et Shelley ont habité la vieille cité toscane ; que mon cher maître, M. Taine, a décrit la place avoisinante dans sa page la plus éloquente ; que ce grand lyrique du *Pianto* est venu ici ; enfin que Benozzo Gozzoli, le laborieux ouvrier de poésie peinte, repose enseveli au pied de ce mur où s'effacent doucement ses fresques. J'ai vu, dans cet enclos du *Campo Santo* pisan, et sur cette terre rapportée de Palestine en des siècles pieux, le printemps nouveau faire s'épanouir des narcisses si pâles au pieds des noirs cyprès; j'ai vu des hivers y semer des flocons si légers d'une neige aussitôt dissoute; j'ai vu le ciel torride d'un été italien peser sur cet enclos sans ombre d'un poids si dur ! . . . Et je n'en suis pas blasé puisque j'y revenais cette

of Sheba to Solomon. — *Andrea di Cione* called *Arcagnuola* (little Archangel) which is corrupted into *Orcagna* (1316?–1376?). His finest existing work is on the walls of the Strozzi Chapel (church of Santa Maria Novella) in Florence. It seems proven that the pictures of the Campo Santo are not his.

[1] *Campo Santo* (Italian) = Blessed Field; name of the celebrated cemetery of Pisa.

[2] *Il Pianto*, series of poems of Barbier; this passage refers to the third piece entitled *Le Campo Santo*. See Barbier. *Iambes et Poèmes* (Paris, Dentu), page 111. Cf. with note 4, page 50.

automne-là sans m'attendre au drame moral auquel cette visite devait m'associer sinon comme acteur, du moins comme spectateur très ému, et presque malgré moi.

Le premier épisode de ce drame fut, comme celui de beaucoup d'autres, un incident assez vulgaire et que je rapporte pourtant avec plaisir, quoiqu'il ne tienne au reste de l'histoire que par un lien très frêle. Mais il évoque pour moi deux figures plaisantes de vieilles filles anglaises. Au cours de mes visites au Campo Santo, j'avais remarqué ce couple qui, par son étrange laideur et par la singularité utilitaire du costume, semblait une illustration vivante et caricaturale du vers si touchant d'un poète à une morte:

Tu n'as plus de sexe ni d'âge . . .

La plus rousse des deux, — à la rigueur l'autre pouvait passer pour une blonde un peu ardente, — s'acharnait à laver une aquarelle d'après la femme du *Triomphe de la Mort:* celle qui, dans la cavalcade de gauche, se tient de face avec ses yeux candides et sa bouche fine, des yeux et une bouche qui n'ont jamais pu mentir et que l'on n'oublie pas lorsqu'on les a aimés. La pauvre Anglaise ne possédait pas le moindre talent, mais le choix de ce modèle et la conscience de son labeur m'avaient intéressé. Puis, comme ces demoiselles habitaient le même hôtel que moi, j'avais assez indiscrètement cédé à ma curiosité en cherchant leurs noms sur la pancarte destinée aux étrangers. J'y avais vu que l'une des deux s'appelait miss Mary Dobson et l'autre miss Clara Roberts. C'étaient deux filles d'environ cinquante ans, en train d'exécuter cette tournée "abroad," comme elles disent, que des milliers de leurs courageuses collègues en célibat forcé ou volontaire entreprennent chaque année hors de la Grande Île. Elles se mettent à deux, à trois, quelquefois à quatre, et les voilà parties seules pour des quinze et des vingt mois, s'installant dans des pensions clandestines dont toute une franc-maçonnerie de

voyageuses comme elles se transmet l'adresse, apprenant des langues nouvelles malgré leurs mèches grises, s'appliquant à comprendre les arts avec une héroïque persévérance, traversant les pires milieux avec leur pureté d'anges, et partout elles retrouvent une église anglaise, un cimetière anglais, une pharmacie anglaise, sans compter qu'elles n'ont pas cessé un jour, fût-ce au fond des Calabres ou sur le Nil, de se préparer leur thé à l'anglaise et aux heures où elles étaient habituées de le déguster dans leur salon du Devonshire ou du Kent. J'ai une telle admiration pour l'énergie morale qui se cache derrière les ridicules extérieurs de ces créatures, qu'au cours de mes trop nombreux vagabondages j'ai toujours lié conversation avec elles, ayant d'ailleurs éprouvé que le goût du fait précis qui domine leur race les rend souvent précieuses à consulter. Elles ont toujours vérifié toutes les assertions du guide, et quiconque a erré, un Bædeker[1] à la main, dans une province perdue d'Italie, avouera que ces vérifications-là sont trop utiles. Aussi, le troisième soir de mon séjour à Pise, le départ de quelques convives ayant, à la table d'hôte, rapproché mon couvert de celui des deux vieilles filles, je commençai de leur parler, sûr d'avance qu'elles ne perdraient pas cette occasion de *pratiquer* leur français.

Vous voyez d'ici le décor et la scène, n'est-ce pas? une pièce d'un ancien palais transformée en salle à manger d'hôtel et plus ou moins meublée à la moderne, un plafond peint de couleurs vives, une longue table avec un petit nombre de couverts, car la saison d'hiver n'est pas commencée. Sur cette table se balancent dans leurs appuis de cuivre des *fiaschi*, de ces délicieuses bouteilles au col long, à la panse garnie d'osier où l'on enferme le vin dit de Chianti.[2] Si la

[1] *Bædeker*, the author of a celebrated series of Guide Books.

[2] *Chianti*, a region of Italy in the provinces of Sienna and Florence, famous for its wine.

petite montagne de ce nom fournissait de quoi remplir les flacons étiquetés à son enseigne, elle devrait donner une récolte par semaine ! . . . Mais ce faux Chianti est du vrai vin tout de même, dont la saveur un peu âpre sent bien le raisin, et sa chaleur colore les teints des sept à huit personnes échouées à cette table : un couple allemand qui accomplit de ce côté-ci des Alpes le classique voyage de noce; un négociant milanais, avec une figure à la fois sensuelle et chafouine; deux bourgeois liguriens[1] venus en visite dans les environs et qui se sont arrêtés ici pour embrasser un neveu, officier de cavalerie. Il est à table, avec nous, ce neveu, en costume de capitaine, élégant, jovial, et qui parle haut avec l'accent un peu guttural de la Rivière.[2] Ses discours, coupés de grands rires, m'apprennent l'odyssée de ses parents, à laquelle je m'intéresserais davantage si miss Mary Dobson n'avait commencé un récit qui passionne en moi le quattrocentiste,[3] l'amoureux des fresques et des tableaux sur bois d'avant 1500. C'est la plus rousse des deux Anglaises, celle dont le pinceau d'aquarelliste affadissait si gauchement le rude dessin du maître primitif; et, après une longue dissertation sur le problème de savoir si le fameux *Triomphe* doit être attribué à Buonamico Buffalmaco ou à Nardo Daddi,[4] voici qu'elle me demande :

— Vous êtes allé au couvent du Monte-Chiaro ?

[1] *Liguria* (French *Ligurie*) is the name of the region of Italy north of the gulf of Genoa.

[2] *Riviera* (French *Rivière*), the coast line along the gulf of Genoa.

[3] *Quattrocentiste*, a student of the art and literature of Italy between the years 1400 and 1500.

[4] *Buonamico di Cristofano*, surnamed *Buffalmaco*, born in the first half of the 14th century. He worked at the Campo Santo, but it is at least a doubtful question whether the creations, Adam and Eve, etc., attributed to him, are really his.

Bernardo Daddi died in 1480; the only authentic works of his brush are in the Church of Santa Croce in Florence.

— Celui qui est entre Pise et Lucques,[1] dans la montagne, de l'autre côté de la Verruca ?[1] lui répondis-je; mais non. J'ai vu dans le guide qu'il fallait six heures de voiture, et, pour deux malheureuses terres cuites de Luca della Robbia[2] qu'il signale et quelques peintures de l'école de Bologne. . . .

— De quand est votre guide ? me demanda sèchement miss Clara.

— Je ne sais trop, fis-je un peu interloqué par l'ironie avec laquelle cette bouche aux longues dents m'interrogeait. J'ai la superstition de garder toujours le même depuis que je suis descendu en Italie pour la première fois. Il y a déjà un peu de temps, c'est vrai. . . .

— Voilà qui est bien français . . ., reprit miss Clara. Le préraphaélitisme de celle-là, je le compris aussitôt, n'était qu'une forme de sa vanité. Je ne relevai pourtant pas cette épigramme nationale, comme j'eusse pu le faire, du tac au tac, en soulignant simplement la bienveillance par trop brittannique de cette remarque. En présence des Anglais de l'espèce aggressive, le silence est l'arme véritable et qui les blesse au vif de leur défaut. Ils ont soif et faim de contradiction, par cet instinct de combativité propre à leur sang et qui précipite cette race à toutes les conquêtes comme à tous les prosélytismes. Je subis donc avec la magnanimité d'un sage le regard aigu des yeux bleux de miss Clara, qui défiait en champ clos le peuple entier des Gallo-Romains, d'autant plus que miss Mary continuait :

— C'est qu'on y a découvert, il y a deux ans, de si belles fresques de votre cher Benozzo, et aussi fraîches, aussi bril-

[1] *Lucques* (French), Lucca. — *la Verruca*, a mountain in the neighborhood of Pisa, with the ruins of a castle of the 14th century.

[2] *Luca della Robbia* (1399 or 1400–1482), a celebrated Florentine sculptor. No sculptured work of the 15th century surpasses his gallery of singing angels in the Cathedral of Florence. He invented a way to harden and enamel terra-cotta.

lantes de coloris que celles de la chapelle Riccardi, à Florence. . . . On savait bien qu'il avait travaillé dans le couvent et qu'il y avait peint, entre autres choses, la légende de saint Thomas.[1] Ce calomniateur de Vasari[2] le raconte. Mais de ce travail que le maître exécuta environ à la même époque que celui de Pise, pas de trace, et voyez le hasard. . . . Le Père Griffi, le vieux bénédictin qui garde le monument depuis que le cloître a été *nationalisé*,[3] ordonne un jour au domestique de nettoyer une toile d'araignée tendue dans l'angle d'une des cellules qui servent aujourd'hui à loger les hôtes. . . . Un morceau de plâtre se détache sous le premier coup de balai donné trop fort. L'abbé demande une échelle. Il grimpe en haut malgré ses soixante-dix ans passés. — Il faut vous dire que ce couvent c'est son amour, sa passion. Il l'a vu peuplé de deux cents moines, et il a accepté cette mission d'y rester comme gardien, lors du décret, avec la certitude qu'il le reverra de même. Sa seule idée est qu'au jour de la rentrée les Pères trouvent l'antique bâtiment sauvé de toute souillure. C'est pour cela qu'il a consenti à cette pénible charge de prendre en pension les touristes de passage. Il a eu peur qu'il ne s'établît une auberge à la porte, comme au Mont-Cassin,[4] et cette auberge

[1] *Saint Thomas*, the apostle; he is said to have brought the gospel to India.

[2] *Giorgio Vasari* (1512–1574), a Florentine painter, architect and biographer. His lives of the most excellent painters, sculptors and architects, full of wicked and gossiping anecdotes, were implicitly trusted; but recent criticism has disproved a great many of his statements.

[3] *Nationalisé* = confiscated by the government. The property of the French nobles and clergy thus confiscated during the Revolution were called *Biens Nationaux*; whence the expression *nationaliser*.

[4] *Monte Cassino* (French *Mont-Cassin*), a mountain 112 kilometers northwest of Naples. Bernardo de Morsia founded there in 529 the celebrated monastery which has become the central point of the order of Benedictine monks.

à côté de son couvent, avec des Américaines qui auraient dansé au piano le soir, il n'en a pas supporté l'idée ! . . .

— Mais quand il fut au haut de l'échelle ? . . . dis-je pour couper ce panégyrique de dom Griffi. J'appréhendais qu'il n'aboutît par réaction à quelque attaque d'un protestantisme intolérant, et miss Clara n'y manqua point :

— Le fait est, dit-elle en profitant de cette interruption, que je n'aurais jamais cru, avant de la connaître, qu'on pût être aussi intelligent et aussi actif sous un tel habit.

— Quand il fut au haut de l'échelle, reprit miss Mary, il gratta avec beaucoup de soin un peu de plâtre encore tout autour. Il put distinguer un front et des yeux, puis une bouche, enfin le visage entier d'un Christ. Tous ces Italiens sont des artistes. Ils ont cela dans leurs veines. L'abbé se rendit compte qu'il y avait une fresque de grande valeur sous ce badigeon de plâtre. . . .

— Les moines, interrompit de nouveau miss Clara, n'ont rien eu de plus pressé que de passer à la chaux tous les chefs-d'œuvre du xve siècle ou de remplacer par des ornements de style baroque et des fresques de décadence les décorations des vieux maîtres. . . .

— Ils les avaient commandées pourtant, dis-je, ces décorations, ce qui prouve que le bon et le mauvais goût ne tiennent aucunement aux convictions que l'on professe. . . .

— Naturellement, reprit la terrible Anglaise, étant Parisien, vous êtes sceptique. . . .

— Laissez-moi finir mon histoire, fit miss Mary, dont je constatai qu'elle n'était pas simplement préraphaélite ; elle était bonne aussi, ce qui, par notre temps de cabotinage [1] esthétique, est plus rare. Elle souffrait visiblement des dispositions trop militantes de sa compagne à mon égard. Chère miss Roberts, vous discuterez ensuite. . . . Comment donc faire, se demanda le brave abbé, pour débarrasser

[1] *Cabotinage* = amateurishness.

ce mur de son revêtement de chaux sans endommager la fresque ? . . . Voici le procédé qu'il a employé : coller une serviette sur le plâtre, et la laisser sécher jusqu'à ce que la toile adhère fortement ; alors arracher le tout, puis gratter, gratter pouce à pouce. . . . Il lui a fallu des mois, au bon vieil homme, pour découvrir ainsi tout un premier pan du mur où se trouve représenté le saint Thomas justement qui met son doigt dans la plaie du Sauveur, et puis un second où l'on voit l'apôtre reçu en audience par le roi des Indes Gondoforus. . . .

— Mais connaissez-vous cette légende ? me demanda brusquement miss Clara. Cette fois je ne lui donnai pas la satisfaction de constater derechef la superficialité française. J'avais lu ce récit, — oh ! bien par hasard, dans le livre de Voragine,[1] un jour que j'y cherchais un sujet de conte et pour un journal du boulevard, faut-il l'avouer ? — Je m'en souvenais à cause du noble symbolisme qu'il renferme, en même temps que son caractère exotique lui donne un charme de pittoresque. Comme saint Thomas se trouvait à Césarée, Notre-Seigneur lui apparut et lui ordonna de se rendre chez Gondoforus, attendu que ce roi cherchait un architecte afin de se bâtir une demeure plus belle que le palais de l'empereur de Rome. Thomas obéit ; il arrive à la cour du prince ; il offre ses services ; il est agréé. Gondoforus, sur le point de partir pour une guerre lointaine, lui donne une énorme quantité d'or et d'argent destinée à la construction du palais. À son retour, il demande au Saint où en est le travail. Thomas avait distribué aux pauvres tous les trésors qui lui avaient été confiés, jusqu'au dernier sou, et pas une pierre du palais promis n'avait été seulement remuée. Le roi, furieux, fait emprisonner cet étrange architecte et il com-

[1] *Jacobus de Voragine* (1230 ?–1298 ?), a dominican monk, archbishop of Genoa. The work here referred to is *Legendæ Sanctorum ;* it is commonly called *Legenda aurea*, the Golden Legend.

mence à méditer sur les supplices raffinés qu'il réserve au traître. Mais voici que la même nuit il voit se dresser au pied de son lit le spectre de son frère, mort depuis quatre jours, et qui lui dit : "L'homme que tu veux torturer est un serviteur de Dieu. Les anges m'ont montré une merveilleuse demeure d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'il a bâtie pour toi dans le Paradis." . . . Bouleversé par cette apparition et par ce discours, Gondoforus court se jeter aux pieds du prisonnier, qui le relève en lui répondant : "Ne savais-tu donc pas, ô roi, que les seules maisons qui durent sont celles qu'élèvent pour nous au ciel notre Foi et notre Charité ?" . . .

— Il est certain, dis-je après avoir rappelé cette légende non sans une complaisance maligne, que c'est là un sujet très intéressant pour un peintre épris, comme Benozzo, des somptueux costumes, des architectures compliquées, des paysages aux flores démesurées, des animaux chimériques. . . .

— Ah ! s'écria miss Dobson en repoussant dans son exaltation le plat de figues noires et vertes que lui offrait le garçon, un drôle à la joue raide d'une barbe de six jours et dont l'habit noir râpé s'ouvrait sur d'étonnants boutons de corail rose piqués dans un plastron de chemise élimé. — Vous ne vous imaginez pas la magnificence du Gondoforus, une espèce de Maure, avec une robe de soie verte relevée d'or et en relief, avec des bottes jaunes garnies d'éperons qui sont en or aussi ; et un coloris fluide et d'une fraîcheur ! . . . Pensez donc, ce badigeon de plâtre a dû être appliqué sur ce mur vers la fin du XVIe siècle. Pas une dégradation, pas une retouche. Et il reste dans cette cellule, qui fut, paraît-il, l'oratoire des évêques en visite, un grand mur à découvrir et le dessus d'une fenêtre. . . .

Nous en étions là de notre entretien et je demandais à miss Mary quelques détails sur les moyens de communication entre Pise et ce couvent, — il m'attirait déjà à n'y pas

résister par cette révélation sur ces œuvres inédites de mon peintre favori, — quand la porte s'ouvrit et donna passage à un couple sans doute déjà connu des deux Anglaises, car je vis miss Mary rougir et baisser les yeux, tandis que miss Clara disait en anglais à son amie :

— Mais c'est ce Français et cette femme que nous avons rencontrés à Florence à la *trattoria*.[1] Comment un hôtel respectable reçoit-il des personnes pareilles ? . . .

Je regardai à mon tour et je vis en effet s'asseoir à une des petites tables placées à côté de la grande un ménage dont l'irrégularité était trop flagrante pour que je pusse accuser de calomnie ma redoutable voisine. Nier la nationalité du jeune homme m'était également impossible. Il pouvait avoir vingt-cinq ans, mais ses traits tirés, son teint pâle, ses épaules maigriotes et la nervosité visible de tout son être, lui donnaient une physionomie un peu vieillotte, que corrigeaient deux yeux noirs très vifs et très beaux. Il était vêtu avec une demi-élégance qui sentait à la fois la prétention et un rien de bohémianisme. Comment ? Je ne saurais pas rendre cette nuance avec des mots, pas plus que je ne saurais expliquer le caractère général qui faisait de cet inconnu un type exclusivement, inévitablement français. C'est une coupe d'habit et c'est un geste, c'est une manière de s'asseoir à table et de prendre la carte pour commander, et vous savez que vous avez à deux pas de vous un compatriote. J'aurai le courage de l'avouer, dussé-je blesser ce qu'un humoriste appelle plaisamment le patriotisme d'antichambre : une telle rencontre doit plutôt effrayer que charmer. Il semble que le Français en voyage mette au dehors ses pires défauts, comme l'Anglais et l'Allemand, d'ailleurs. Seulement, ceux de l'Anglais me sont indifférents, ceux de l'Allemand me divertissent, et ceux du Français me font souffrir,

[1] *trattoria* (Italian), restaurant.

parce que je sais combien ils calomnient notre cher et brave pays. Je n'ai jamais entendu dans un café d'Italie un Parisien de passage parler haut et "blaguer"[1] la ville où il se trouvait ou celle d'où il venait, avec des phrases malicieusement dépréciantes, sans songer qu'il y a autour du causeur vingt oreilles à comprendre ses plaisanteries, — ou du moins la lettre de ces plaisanteries. Car cinq étrangers sur dix savent notre langue, et combien savent son esprit, je veux dire l'innocence foncière de sa moquerie? Un sur cent peut-être. Que d'absurdes malentendus nationaux s'entretiennent et s'enveniment de la sorte par ces inconsidérés bavardages en public, comme par des articles griffonnés, sans mauvaise intention, dans un coin de bureau de journal, pour faire de la *copie?* Mon inconnu appartenait, heureusement pour mes nerfs, à l'espèce qui existe aussi, grâce au ciel, des Français silencieux. D'ailleurs sa compagne de ce soir-là absorbait son attention d'une manière qui justifiait presque la violente sortie de miss Roberts. Elle pouvait, cette amie mystérieuse, avoir près de trente-cinq ans, et s'il était, lui, par tout son aspect, un Français de la classe bourgeoise, elle était, elle, Italiennne, de sa petite tête à ses petits pieds, depuis son visage un peu trop marqué jusqu'aux fanfreluches de sa robe, et depuis l'extrémité de son bras chargé de bracelets jusqu'à la pointe de son soulier au talon un peu haut. Ses yeux très noirs traduisaient, de leur côté, en regardant le jeune homme, une passion qui ne devait pas être jouée. Ni l'un ni l'autre ne paraissait se douter qu'ils pussent être l'objet d'une observation quelconque, et, bien qu'un je ne sais quoi lui donnât, à lui, une vague expression de sournoiserie et de défiance, cet air d'un sentiment partagé me les rendit du coup assez sympathiques pour que j'entreprisse de les défendre contre miss Roberts qui insistait :

[1] *Blaguer* (slang), to quiz, to chaff.

— Avec cela qu'elle a au moins vingt ans de plus que lui. . . .

— Mettons en dix, interrompis-je en riant · elle est très jolie. . .

— Chez nous, jamais un *gentleman* ne s'afficherait ainsi avec une créature qui est aussi peu une *lady*. . . .

Je lui sus gré d'avoir prononcé cette phrase en anglais, que mon jeune compatriote ne comprenait peut-être pas, d'autant qu'elle l'avait lancée d'une voix très claire. Je ne pus cependant m'empêcher de lui répondre dans le même idiome, un peu par vanité, j'en conviens.

— Mais comment savez-vous que ce n'est pas une lady ? . . .

— Comment je le sais ? — Ah ! ma petite vanité de lui prouver que je parlais sa langue, j'en fus puni aussitôt, car elle rectifia ironiquement ma prononciation en répétant mes propres termes : Mais regardez-la manger. . . .

Je suis obligé de confesser qu'en ce moment-là ces deux exemplaires de la race latine offraient un spectacle qui ne réalisait aucun des préceptes enseignés par les gouvernantes d'outre-Manche. En attendant que le potage fût servi, il avait attaqué, lui, le flacon de Chianti et le pain posé sur la table. Il s'amusait à tremper son pain dans son vin, tandis qu'elle, elle suçait à même un morceau de citron pris dans une des assiettes du couvert ! Le contraste entre la fille d'Albion, — comme on disait dans les romans de 1830, — et ces enfants de la nature était un peu trop fort. J'eus peur de mon rire, et, comme le dîner était achevé, je quittai la table en même temps que les Allemands, le Milanais, les parents de l'officier et l'officier lui-même. Je pensais que mes deux voisines auraient tôt fait de partir après moi, ce qui ne manqua point, et de laisser les deux amoureux en tête-à-tête sous la protection indulgente du "camérier"[1] aux boutons de corail. Peut-être eus-je quel-

[1] From the Italian *cameriere*, waiter.

que mérite à ce départ un peu précipité, car j'avais flairé un petit roman dans la rencontre paradoxale de ce jeune Français et de cette Italienne. Mais je mourrai avant d'avoir pu pratiquer sans remords ce rôle d'espion que les écrivains modernes appellent la recherche du document, et dont ils se vantent comme d'une vertu professionnelle !

J'avais donc à peu près oublié ces deux convives plus ou moins morganatiques, pour ne penser qu'aux fresques découvertes par dom Griffi et au moyen d'aller au couvent de Monte-Chiaro. J'étais dans le bureau de l'hôtel à discuter ce petit voyage avec le secrétaire, un ex-garibaldien [1] si fier d'avoir porté la blouse rouge des Mille qu'il en demeurait hébété de révolutionnarisme outrancier, tout en s'occupant avec la plus recommandable activité de l'eau chaude à envoyer au "6" ou du thé commandé au "11."

— On est trop indulgent pour ces conspirateurs, disait-il en me parlant des pauvres moines, au lieu de me répondre sur le chemin à suivre, le véhicule à prendre et le prix à offrir. Mes amies les Anglaises avaient, elles, profité d'une diligence, puis fait une partie de la route à pied. Je finis cependant par arracher au cavalier Dante Annibale Cornacchini, — ainsi s'appelait cet ancien compagnon du héros, — la promesse qu'un cocher de son choix m'attendrait avec une voiture légère, pour le *tocco*. Quelle jolie expression que celle-là et digne de ce peuple, tout de sensation ! Cela veut dire un coup de marteau et aussi une heure après midi, l'heure d'un seul coup de sonnerie dans l'horloge ! Quel fut mon étonnement, lorsque je quittai le bureau où la statuette bronzée du général en blouse et celle de Mazzini [2] en redingote trônait sous des

[1] *ex-garibaldien*, a former companion of Garibaldi. The *thousand* who conquered Sicily, and his army in general, wore red blouses.

[2] *Giuseppe Mazzini* (1805–1872), an Italian patriot; the chief of *La Giovine Italia*, a secret society for the liberation and unification of Italy.

annonces d'hôtels, et que je me trouvai en face du jeune homme de la veille. Il paraissait m'attendre et il m'aborda, non sans grâce. D'ailleurs quel écrivain ne serait indulgent à la démarche d'un inconnu qui lui débite une phrase dans le goût de celle-ci :

— Monsieur, j'ai vu votre nom sur la liste des étrangers, et comme j'ai lu tous vos ouvrages, je me permets ? . . .

Il suffit d'être entré dans la publicité à un titre quelconque pour savoir le peu que valent ces compliments. Mais l'enfantine vanité de l'homme de lettres est telle qu'il s'y laisse toujours prendre, et l'on fait comme je fis ; car, après m'être bien juré de ne pas gâter ma sensation de la chère et morne Pise par des causeries oisives et des connaissances nouvelles, j'étais dix minutes plus tard à me promener le long du quai avec ce jeune homme ; une demi-heure plus tard j'errais, encore avec lui, sous les voûtes du Campo Santo ; à une heure je l'avais décidé à m'accompagner jusqu'au couvent, et nous montions ensemble dans la *carrozzella*[1] à un cheval qui devait nous conduire au Monte-Chiaro. — Cette soudaine intimité de voyage s'était organisée sans que j'eusse l'excuse de me rapprocher au moins de la jolie et naturelle Italienne qui dînait avec lui la veille. Un de ses premiers soins avait été, bien entendu, de m'en parler. J'appris ainsi que cette inconnue aux traits si expressifs, à la pâleur si passionnée, aux gestes presque populaires, était une actrice d'une troupe en tournée à Florence, qu'elle avait dû repartir le matin pour jouer la comédie ce soir même, et qu'il n'avait pu la suivre. Il ne m'en donna pas la raison. Je la devinai par tout le reste de son histoire qu'il me raconta dès la première demi-heure. Même sans l'attrait romanesque de cette petite aventure, le personnage m'eût assez vivement saisi comme le type très nettement dessiné de toute une classe de jeunes

[1] *carrozzella* (Italian), small carriage.

gens que je crois pourtant connaître assez bien. Mais on ne fréquente jamais trop les représentants de la génération qui vient. Comment leur être secourable, ce qui est notre devoir à nous tous qui tenons une plume, sans causer avec eux, et beaucoup? Hélas! ce n'est pas des impressions de cet ordre que j'étais venu chercher sur le bord du glauque et mélancolique Arno. Devrai-je donc retrouver ainsi un peu de ce que j'aime le moins dans Paris, toujours et partout, sans pouvoir me retenir de m'y intéresser comme si je l'aimais, et ma curiosité de l'âme humaine ne cessera-t-elle jamais d'être plus forte que mes sages projets d'existence tout idéale parmi les belles œuvres d'art?

Ce jeune homme s'appelait simplement du nom peu aristocratique de Philippe Dubois. Il était le quatrième fils d'un universitaire assez haut placé, mais peu fortuné. Après des études brillantes dans son lycée de province, il était venu à Paris, comme boursier,[1] d'abord de licence, puis d'agrégation. Il avait passé ses deux examens, et la protection d'un des amis de son père lui avait fait obtenir une mission en Italie, en vue de recherches archéologiques. Cette mission était terminée du mois présent, et il rentrait en France. J'ai trop vécu durant ma jeunesse dans un milieu analogue à celui-là pour ne pas m'être rendu aussitôt compte de ce que les conditions faites par sa famille à Philippe devaient représenter de médiocrité serrée. Il devait ne lui rester que juste assez d'argent pour son retour. Voilà pourquoi l'actrice était partie sans qu'il la suivît. En résumant ici l'ensemble de ses confidences, je reconnais, une fois de plus, combien les faits extérieurs ne sont rien et comme tout réside dans l'âme qui en ressent le contre-coup. Elle prend déjà une physionomie de jolie idylle sentimen-

[1] *boursier*, a student with a scholarship; *licence*, French university degree intermediate between that of bachelor and doctor; *agrégation*, admission by the *Université de France* to eligibility to a professorship.

tale, n'est-ce pas? cette aventure survenue entre un jeune savant, épris de ce monde antique où tout n'est que beauté, et une bonne fille d'artiste passionnée et désintéressée. Il a fallu se quitter. On a beaucoup pleuré. Puis on a accepté d'aller chacun où la destiné vous appelle. C'est tout le romanesque du caprice, cela, et toute sa poésie. Je n'eus pas de peine à constater que Philippe Dubois n'éprouvait aucune des émotions tristes et touchantes que comportait son petit roman. Il n'y avait pas la moindre nuance de tendresse dans les phrases par lesquelles il m'initiait à cette facile intrigue. Il ne laissait transparaître que la vanité d'avoir été aimé par une femme que j'ai su depuis être assez en vue. Mais quoi! S'il eût été l'amoureux naïf qu'il aurait dû être, aurait-il captivé mon attention, comme il fit, lorsque je découvris que toute cette existence de studieuse jeunesse n'avait été qu'un décor, de même que cette amourette n'était pour lui qu'un accident? Ce qui constituait le fond même de l'être chez ce garçon, c'était l'une des plus violentes ambitions littéraires que j'aie rencontrées depuis que je fréquente des débutants, et une ambition d'autant plus âpre que son orgueil, joint à une certaine timidité farouche, l'avait jusqu'alors empêché précisément de débuter. À travers les quatre ou cinq années d'arides études qui le séparaient de sa sortie du collège, il avait ainsi cultivé en lui le *monstre littéraire* dans toute la candeur cruelle que cette maladie représente. Il y avait en lui, distinctement, deux personnes: l'une officielle et soumise, le fils de l'universitaire, en mission; l'autre, le romancier et le poète inédit, avec toutes les âpretés de rancune précoce que suppose la vocation comprimée. Cette dualité attestait une nature volontaire, mieux encore, supérieure par la souplesse et par la puissance de se dominer soi-même. Mais cette âcreté décelait en même temps une âme sans amour, et qui rêvait surtout, dans la carrière

d'écrivain, les satisfactions brutales de la renommée et de l'argent.

— Vous comprenez bien, me disait-il après m'avoir détaillé plusieurs scènes de ses relations avec la pauvre actrice, où il jouait un rôle suffisamment Juanesque[1] pour se complaire à ce souvenir, vous comprenez bien que je n'ai pas laissé perdre ces émotions-là. . . . J'ai presque fini un petit volume de vers que je vous montrerai. . . . Ah ! Ce que j'en ai assez des tombeaux étrusques, des inscriptions grecques et de ce travail de cuistre auquel je n'ai consenti que pour avoir un gagne-pain. . . . Mais, aussitôt docteur, je demande un congé et je débute. J'ai dans la tête une série d'articles. . . . J'en ai envoyé déjà quelques-uns à plusieurs journaux, signés d'un pseudonyme. . . . Ils n'ont pas paru. . . . Je sais, ce sont des envieux qui les lisent. . . .

— Il faut excuser les malheureux directeurs de n'avoir pas le temps de tout examiner eux-mêmes, lui dis-je. Ils ont des engagements pris, et puis il faut bien admettre les situations acquises, les talents connus. . . .

— Parlons-en, fit-il en riant avec un rire amer, où j'achevai de reconnaître la colère sourde de l'écrivain inédit, déjà empoisonné par l'envie, avant même de s'être mesuré à ses rivaux ; et il commença de me prendre un par un les écrivains les plus en renom de l'heure actuelle. Celui-ci n'était qu'un anecdotier sans pensée ; celui-là qu'un imagier d'Épinal[2] pour ouvriers ; cet autre un Paul de Kock[3] modernisé ; ce quatrième un intrigant de salon, habile à sucrer Stendhal et Balzac pour l'estomac affadi des femmes du monde. . . . À tous il accolait de ces basses anecdotes comme il s'en

[1] *Juanesque*, adjective form of Don Juan.

[2] *Épinal*, a town in the Vosges well known for being the center of the popular picture industry of France.

[3] *Paul de Kock*, a talented writer of vulgar stories, once notorious.

colporte par milliers à Paris, dans ce petit monde enfantinement cruel des débutants littéraires. Je le laissais aller avec une profonde tristesse; non que j'attache une importance extrême à ces sévérités des nouveaux venus pour leurs aînés, dont je suis déjà. Elles ont existé de tout temps et elles ont leur valeur bienfaisante : c'est le sarcasme de Méphistophélès qui contraint Faust[1] à travailler. Mais je devinais sous cette espèce de dureté par laquelle il s'imaginait peut-être me plaire, en critiquant mes confrères, — le pauvre enfant ! — une souffrance réelle. J'y retrouvais surtout cette excessive fureur d'orgueil prématuré propre à notre âge, — j'entends dans le monde de ceux qui pensent. Car autrefois la dureté des ambitions était pareille, seulement elle sévissait moins chez les lettrés. Aujourd'hui que l'universel nivellement donne à l'artiste connu une situation plus brillante, au moins en apparence, les lettres apparaissent à beaucoup comme une chance de fortune rapide. Ils les abordent donc, comme d'autres entrent à la Bourse, exactement pour les mêmes motifs. Il y a pourtant une différence. Le "féroce" de la coulisse ou de la remise[2] se sait un homme d'argent. Le "féroce" de lettres prend volontiers sa fièvre de parvenir pour une fièvre d'apostolat. Cela fait, vers quarante ans, si le succès n'est pas venu, des âmes terribles où les passions les plus douloureuses et les plus viles saignent à la fois. On l'a trop vu parmi certains écrivains de la Commune.[3] Tout en écoutant discourir ce jeune homme, je sentais percer en lui le réfractaire enragé pauvre ; mais c'était un réfractaire à la date du jour et de l'heure. Il s'était gardé à carreau,[4] par un fond de prudence bourgeoise et aussi par

[1] See Goethe's *Faust*, second part, toward the end.

[2] *coulisse*, regular stock-broker; *remise*, irregular stock-broker.

[3] The Paris Commune, 1871. An anarchistic movement which followed the Franco-Prussian war.

[4] *Il s'était gardé à carreau* (idiom.), he had kept a sharp lookout.

un goût de la haute culture qui eût dû le sauver, qui le sauverait peut-être. N'avait-il pas eu assez d'intelligence et de patience pour acquérir, malgré sa fièvre d'artiste cupide, une science, un métier? Et cela me donnait l'idée qu'une lutte devait s'être livrée, se livrer encore en lui.

— Vous êtes bien sévère pour vos aînés, lui dis-je pour l'arrêter dans sa nomenclature de calomnies parisiennes. Je les connais toutes. Elles sont si monotonement misérables et fausses!

— Vous verrez quand j'écrirai! fit-il avec une fatuité à la fois naïve et scélérate; hé! hé! il faut traiter nos devanciers comme on traite les vieillards en Océanie. On les fait monter sur un arbre que l'on secoue. Tant qu'ils ont la force de se tenir, tout va bien. S'ils tombent, on les assomme et on les mange. . . .

Je ne relevai pas la jeune sauvagerie de ce paradoxe. Philippe Dubois me "faisait poser,"[1] pour employer un mot très expressif d'un argot un peu démodé. Je ripostai en l'interrogeant sur ses travaux d'archéologie, ce qui le mit visiblement d'assez mauvaise humeur; puis je lui donnai nettement le conseil, sitôt rentré en France, de ne pas commencer par le journalisme et d'accepter une place en province, où il fût utile et d'où il débutât par quelque grand livre. Hélas! on m'a donné, à moi aussi, des conseils pareils, quand j'avais son âge, et je ne les ai pas suivis. Ce qui prouve que cette loterie de misère et de gloire qu'on appelle la profession d'homme de lettres tentera toujours de même certaines âmes de jeunes gens. Faut-il l'avouer? Je trouvai une certaine ironie, presque une hypocrisie, dans ce rôle de moraliste que je jouais auprès de lui. Cela me donna quelque remords, et puis, comme le fonds de mécontentement intérieur sur lequel il paraissait vivre m'apitoyait, malgré tout, je finis par lui proposer cette excursion au

[1] "*faisait poser*" (slang), "was stuffing me."

couvent. Elle devait amener ce drame rapide à l'explication duquel ces trop longs préparatifs étaient pourtant nécessaires. Il ne s'agissait pour Philippe que de reculer son voyage de deux jours; il accepta, et nous partions comme une heure sonnait, suivant la promesse de l'ex-Mille dont je ne puis m'empêcher de citer encore un mot délicieux. Comme nous attendions le cocher, il saisit cette occasion de me communiquer ses idées sur le Parlement français actuel: "Ils ont perdu les traditions des révolutionnaires," me dit-il, et, après un discours terroriste que je ne transcris pas, il conclut, avec la plus comique mélancolie: "Enfin, je les crois même capitalistes!" . . .

Grâce à cette phrase, dont Philippe se divertit autant que moi, nous partîmes *in high spirits*, comme eût dit miss Mary Dobson, moi très disposé, et lui de même, à jouir de la route. Celle qui conduit de Pise à Monte-Chiaro court d'abord parmi le plus gracieux paysage de vignes entrelacées à des mûriers. Des roseaux gigantesques frémissent au vent, des villas entourées de cyprès montrent des lions de marbre sur les colonnes de leur entrée, et toujours au fond se creusent les gorges de cette montagne dont parle Dante, et qui empêche les Pisans de voir Lucques:

Cacciando 'l lupo e i lupicini al monte,
Per che i Pisan veder Lucca non ponno.[1]

—Voilà ce qui nous manque en France, dis-je à mon compagnon après lui avoir cité ces deux vers. Un poète qui ait attaché une légende de gloire aux moindres coins de la terre natale.

—Vous trouvez? répliqua-t-il; moi, ce côté guide Joanne[2] m'a toujours dégoûté de la *Divine Comédie.*

[1] *Divina Commedia, Inferno,* c. XXXIII, v. 29–30. Hunting the wolf and his cubs on the mountain which prevents the Pisans from seeing Lucca.

[2] The *Joanne* guide books are the most popular in France.

Sur cette réponse et voyant que sa gaieté de tout à l'heure était déjà passée, je commençai à regretter de l'avoir emmené. Je prévoyais que s'il se mettait à jouer du paradoxe, il ne désarmerait pas, et un jeune homme de cette sorte, une fois engoncé dans une attitude de vanité, s'y raidit de plus en plus, dût-il se faire très mal à lui-même. Je tombai donc dans le silence et je m'efforçai de m'absorber davantage dans la nature qui déjà s'ensauvageait. La légère voiture allait au pas maintenant. Nous nous engagions dans une contrée presque sans végétation. Des mamelons nus se dressaient de toutes parts, énormes boursouflures d'argile grise, ravinées par les pluies. Plus de ruisseaux, plus de vignes, plus d'oliviers, plus de villas : mais une véritable approche de désert. Le cocher était descendu de son siège. C'était un petit homme à la face carrée et fine qui interpellait sa jument grise du nom de Zara, et il transformait, comme tous les Toscans, le *c* dur du commencement des mots en *h* aspirée : *Huesta havalla*, disait-il en parlant de sa bête au lieu de *questa cavalla*, "cette jument."

— Je l'ai achetée à Livourne, cher monsieur, me racontait-il, elle m'a coûté deux cents francs parce qu'on la croyait boiteuse. . . . Vous voyez si elle boite. — Hé ! Zara, courage ! — Elle me suit, cher monsieur, comme un chien. Aussi je l'aime, je l'aime ! . . . Ma femme en est jalouse, mais je lui réponds : "La Zara me gagne mon pain, et toi, tu me le manges. . . ." Tenez, cher monsieur, regardez ces rochers, c'est là que Laurent de Médicis faillit être assassiné après le massacre des Pazzi.[1] . . .

— Est-ce assez curieux, dis-je à mon compagnon, cet homme qui n'est qu'un cocher de louage, et, dans la même phrase, il nous parle de sa jument Zara et de Laurent de

[1] *Lorenzo de Medici*, surnamed *il Magnifico* (reigned 1469–1492), escaped the conspiracy of the *Pazzi*, a Florentine faction, in which his brother *Giuliano* perished.

Médicis? . . . Ah! ces Italiens! . . . Comme ils savent l'histoire de leur cher pays et comme ils en sont fiers! . . .

— Oui, je sais, dit Philippe en haussant les épaules, il y a un mot d'Alfieri[1] sur eux: "La plante humaine naît plus verte ici qu'ailleurs. . . ." La vérité, c'est qu'ils apprennent dès leur bas âge à exploiter l'étranger. . . . On les dresse à la chasse au pourboire. Ça n'a pas fini de téter que c'est déjà *cicerone*. . . . Ah! j'en écrirai un roman sur l'Italie moderne et sa colossale mystification! . . . J'ai toutes mes notes. . . . Je montrerai ce que c'est que ce peuple. . . .

Et il s'engagea dans une violente diatribe contre la douce contrée où résonne le *si*[2] et que je continuerai, pour ma part, à voir toujours comme elle m'est apparue en 1874 pour la première fois, la patrie unique de la Beauté! Cette sortie me rappela davantage encore les conversations que j'entendais dans mes années de début, quand je fréquentais les cénacles des poètes et des romanciers à venir. Presque tous employés de ministère et cruellement enragés de leur vie médiocre, ils dépensaient des heures à s'injecter l'âme de fiel, inondant de leur mépris choses et gens, avec une espèce d'âcre éloquence qui, en ces temps-là, me faisait douter de tout et de moi-même. J'ignorais alors, ce que j'ai trop constaté à l'user, que cette éloquence est une forme de l'envie impuissante et qui déjà se sait telle. Tout grand talent commence et finit par l'amour et l'enthousiasme. Les dégoûtés précoces sont des malheureux qui perçoivent d'avance leur stérilité future et ils s'en vengent déjà. Mon Dieu! Comme j'aurais voulu que ce garçon me parlât, fût-ce avec une exaltation un peu ridicule, de cette Florence où il avait travaillé, où il avait été aimé, qu'il me parlât de cet amour surtout! . . . Il avait si bien l'air de l'oublier, et au lieu de cela, il s'engageait, à propos de son livre sur

[1] *Alfieri* (1749–1803), a celebrated Italian poet and dramatist.

[2] *Si* (Italian), yes.

l'Italie, dans des questions nouvelles sur le salaire des principaux auteurs.

— Est-il vrai que Jacques Molan[1] ait un franc cinquante par volume ? on m'a dit que Vincy[1] est payé deux francs la ligne. . . . Ah ! le misérable ! . . . Ce que je discernais maintenant derrière cette critique aiguë et cette dureté excessive de désillusion, c'était le furieux désir de l'argent, et, par une inconséquence pourtant explicable, je lui pardonnais ce sentiment-là plus que son ironie. Elle pèse si dure, la main de fer de la nécessité, sur une tête dans laquelle fermentent toutes les énergies de la jeunesse et qui voit dans un peu d'or l'affranchissement de sa personne intime !

— Et dire, conclut-il avec une amertume infinie, que mon père ne me donnera seulement pas les trois premiers mille francs qu'il me faudrait pour passer six mois à Paris avant de débuter. Oui, cela me suffirait pour connaître mon terrain et livrer la première bataille. Trois mille francs ! ce que rapportent à un médiocre comme * * * (ici nouveau nom d'un auteur en vogue) cinquante pages de copie !

J'ai négligé de dire que dans l'entre-temps il m'avait esquissé de son père et de sa mère un portrait peu flatté. Comment expliquer qu'avec tout cela il continuât de m'intéresser ? Il m'énonçait précisément les idées que je déteste. Il me montrait les sentiments qui me paraissent les plus opposés à ceux qu'un artiste jeune doit éprouver. Mais je le sentais souffrir et je comptais sur le retour, une fois son premier effet produit, pour reprendre mes sages conseils et rectifier, s'il était possible, deux ou trois de ses absurdes points de vue ; d'autant que sa manière de s'exprimer et ses références achevaient de révéler une véritable culture et une intelligence plus que fine, — forte et originale. Cependant

[1] *Molan* and *Vincy* are imaginary names.

l'horizon était devenu plus farouche encore. Nous avions laissé derrière nous, très au loin, l'immense plaine où repose Pise. Le dôme et la tour penchée reparaissaient par moments, entre deux pics, comme sculptés sur une carte en relief. Livourne alors se profilait là-bas et la mer toute bleue, tandis qu'autour de nous s'ouvraient en abîmes ces grands trous creusés dans cette terre friable et que l'on appelle dans le pays des *balze*. Des cimes surplombaient, nues et menaçantes. Les bœufs qui paissaient, plus rares maintenant, n'étaient plus ces belles bêtes blanches de la Maremme, aux longues cornes. Leurs cornes, à ceux-là, étaient courtes et retournées, leur robe grisâtre comme le sol. Pour la première fois depuis notre départ, Philippe Dubois dit quelques mots qui révélaient un abandon à la sensation présente :

— Ne trouvez-vous pas que c'est un paysage couleur de bure et vraiment fait pour y construire un cloître ?

Presque au même instant le cocher, dressé sur son siège, m'interpellait pour me crier :

— Monsieur, voici Monte-Chiaro.

Et du bout de son fouet tendu il nous montrait dans un détour de la montagne une vallée plus ravinée encore que les autres, au milieu de laquelle se dressait sur un monticule planté de cyprès une longue bâtisse construite en brique rouge. Par ce jour tout bleu, cette couleur des murs contrastait d'une manière si vive avec le noir des feuillages qu'elle justifiait aussitôt ce surnom de Monte-Chiaro. Je n'ai vu qu'au mont Olivet, près de Sienne, un sanctuaire de retraite aussi farouchement placé loin de toute approche de vie humaine. D'après les renseignements du garibaldien de Pise, qui complétaient ceux des Anglaises, je savais que l'abbé avait accepté, dans ses plus humbles détails, la charge d'héberger les hôtes venus pour visiter le couvent, sécularisé depuis 1867.

— Quelle cuisine va-t-on nous faire dans cette thébaïde ?[1] dis-je à mon compagnon, à qui j'avais expliqué les conditions d'après lesquelles nous allions passer cette soirée et le lendemain.

— Puisqu'il y a un tarif de cinq francs par jour, répondit-il, ce prêtre ne serait pas de ce pays s'il n'en mettait pas trois dans sa poche.

— Enfin, un beau Benozzo Gozzoli vaut bien un mauvais dîner, répliquai-je en riant.

Une demi-heure après avoir ainsi aperçu du haut de la route cet ancien asile des bénédictins, autrefois célèbre dans toute la Toscane et aujourd'hui si tristement solitaire, la blanche jument Zara commençait à gravir la colline plantée de cyprès. Nous étions descendus pour mieux regarder les petites chapelles construites de cinquante pas en cinquante pas, au bord de l'allée, saisis, mon compagnon comme moi, et quoiqu'il en eût, par la majesté mélancolique de cette approche de cloître. Je revoyais en pensée les innombrables frocs de laine blanche qui avaient défilé dans ces sombres avenues, les bénédictins du Monte-Chiaro s'étant, comme ceux du Monte-Oliveto, voués à la Vierge. — Mon Anglaise m'avait renseigné encore sur ce petit point de costume. — Je songeais aux âmes simples pour lesquelles ce farouche horizon avait marqué le terme du monde, aux âmes lasses et qui s'y étaient reposées, aux âmes violentes, et rongées, ici comme ailleurs, par l'envie, par l'ambition, par tous ces appétits d'orgueil que l'apôtre range avec tant de justesse entre les œuvres de chair. Mon absorption dans cette rêverie se fit si profonde que je fus comme réveillé en sursaut, lorsque le cocher, qui marchait à cette dernière montée en tenant sa Zara par la bride pour l'aider et qui causait avec elle pour l'encourager, m'interpella tout d'un coup :

[1] *Thébaïde*, a desert; from the desert near Thebes in Egypt formerly peopled by hermits and monks.

— Cher monsieur, voici le Père abbé qui vient au-devant de nous. Il aura entendu la voiture.

— Mais c'est feu Hyacinthe[1] du Palais-Royal! s'écria Philippe; et c'était vrai qu'ainsi aperçu sur le seuil du couvent et à l'extrémité de l'allée, le pauvre moine se présentait sous un aspect bien minable. Il portait une soutane délabrée, dont la nuance, primitivement noire, tournait au verdâtre. J'ai su depuis par lui-même qu'il avait été reconnu par l'État comme administrateur du couvent confisqué à la condition de renoncer au beau costume blanc de son ordre. Son grand long corps, que l'âge voûtait un peu, s'appuyait sur un bâton, et son chapeau montrait la corde. Son visage, en ce moment tendu vers les nouveaux venus, et tout glabre, ressemblait vaguement en effet à celui d'un acteur comique, et un nez infini s'y développait, un vrai nez de priseur de tabac, rendu encore plus long par la maigreur des joues et par le pli de la bouche où manquaient les dents de devant. Mais le regard du vieillard corrigeait aussitôt cette première impression. Quoique ses yeux ne fussent pas grands et que la couleur d'un vert brouillé en fût indécise, une flamme y brûlait qui eût arrêté toute plaisanterie chez mon jeune compatriote, s'il avait eu la moindre expérience de ce que vaut une physionomie humaine. Sa phrase impertinente de mauvais plaisant me choqua d'autant plus qu'il l'avait prononcée à voix très claire dans le grand silence de cette fin d'après-midi d'automne. Mais dom Gabriele Griffi savait-il le français, et, le sût-il, que lui représentait le nom du pauvre comédien qui jouait si drôlement Marasquin dans le *Mari de la débutante?* Dans un éclair, à cause de cette maudite plaisanterie, les scènes de cette pièce délicieuse s'évoquèrent devant moi, — quel contraste! — et les quatre petites filles qui disaient

[1] *Hyacinthe*, a celebrated comic actor whose long nose is still remembered.

si gaiement sous le nez désespéré du même Hyacinthe en levant leur joli pied en l'air toutes à la fois: ". . . Sa femme l'a quitté . . . pour aller faire la noce . . . et allez donc. . . ." Et cependant l'ermite dont nous allions devenir les hôtes nous disait, lui, dans un italien excessivement élégant et pur:

— Vous venez visiter le couvent, messieurs; mais pourquoi ne pas m'avoir prévenu par un mot? Tu n'as donc pas averti ces messieurs, Pasquale, qu'il faut m'écrire à l'avance? . . . ajouta-t-il en s'adressant au cocher.

— Mais j'ai cru que ces messieurs l'avaient fait, Père abbé, quand le secrétaire de leur hôtel me les a confiés pour les conduire ici.

— Enfin, ils mangeront ce qu'il y aura; et, s'adressant à nous avec un bon sourire et montrant le ciel: "Quand les choses vont mal, il faut fermer les yeux et se recommander là-haut. . . ."

Je balbutiai, moi, dans un italien médiocrement correct, une excuse que le Père coupa d'un geste:

— Venez d'abord voir vos chambres. Pour vous consoler du repas que vous serez obligés de manger, je vais vous faire abbés généraux.

Il riait de nouveau en hasardant cette innocente plaisanterie que, sur le moment, je ne saisis pas bien. J'étais d'ailleurs pris trop complètement par le spectacle singulier qu'offrait, aux clartés du soleil baissé, ce vaste édifice tout rouge, et dont je pouvais mesurer la grandeur en même temps que j'en constatais la solitude. Monte-Chiaro a été bâti en plusieurs époques, depuis le jour où le chef de la famille della Gherardesca,[1] l'oncle même du tragique Ugolin, se retira dans cette vallée perdue, pour y faire

[1] For the tragic story of Ugolino della Gherardesca see *Divina Commedia*, *Inferno*, c. XXXIII, l. 13 and following.

pénitence, avec neuf compagnons, en 1259. Au dernier siècle, plus de trois cents moines y logeaient à l'aise, et l'abbaye se suffisait à elle seule avec son four à pain, son vivier, ses pressoirs, ses écuries. Mais les innombrables fenêtres de cette grande ferme pieuse étaient maintenant toutes closes, et la couleur blanchâtre de leurs volets, jadis peints en vert, attestait l'abandon, comme l'herbe poussée sur la terrasse devant l'église, comme le voile de poussière tendu sur les murs des corridors dans lesquels nous nous engageâmes à la suite de dom Griffi. Les moindres détails de l'ornementation disaient l'ancienne puissance de l'abbaye, depuis le vaste lavabo de marbre à têtes de lions, placé à l'entrée du réfectoire, jusqu'à l'architecture des trois cloîtres successifs et tous les trois décorés de fresques. Mais ce premier coup d'œil suffisait pour reconnaître dans ces peintures le goût pédant du XVIIe siècle italien, et peut-être ce coloriage académique recouvrait-il quelque autre chef-d'œuvre spontané d'un Gozzoli ou d'un Orcagna. Nous gravîmes les marches d'un escalier le long duquel pendaient des toiles noircies par le temps, entre autres un charmant chevalier de Timoteo della Vite, le vrai maître de Raphaël,[1] échoué là, par quelle aventure? Puis nous enfilâmes un nouveau corridor, au premier étage, cette fois, troué de portes de cellules, avec les inscriptions: *Visitator primus*, *Visitator secundus*,[2] et ainsi de suite, pour nous arrêter devant une dernière en haut de laquelle se voyaient une mitre et une crosse. Le Père, qui n'avait pas prononcé un mot depuis le seuil, sinon pour nous indiquer le Timoteo, nous dit en français, cette fois, avec un léger italianisme et très peu d'accent:

[1] *Timoteo della Vite.* This seems to be an error. Timoteo della Vite was, on the contrary, one of the younger men who grouped around Raphael in Rome.

[2] *Visitator*, etc. (Latin). first visitor, second visitor.

— C'est ici un des *quartiers* que je donne aux hôtes ; et, nous introduisant : "Voici les pièces que tous les supérieurs ont occupées pendant cinq cents ans."

Je regardai du coin de l'œil le sieur Philippe, qui avait pris une physionomie assez penaude en constatant chez notre guide une connaissance aussi complète de notre langue. Il s'était de nouveau permis, le long des corridors, deux ou trois plaisanteries d'un goût très douteux. L'abbé les avait-il remarquées et tenait-il à nous prévenir qu'il comprenait nos moindres paroles ? Ou bien voulait-il, par une simple attention d'hospitalité, nous éviter l'effort de chercher nos mots ? Il me fut impossible de le deviner aux grands traits immobiles de son visage. Il paraissait tout entier absorbé par les souvenirs que l'aspect de cette vaste pièce voûtée éveillait en lui. Quelques chaises modernes, une table carrée et un canapé la meublaient pauvrement. Une porte entr'ouverte à l'un des angles laissait voir un autel avec des toiles enfumées, sans doute celui où le supérieur disait ses prières. Une autre porte, en face, et grande ouverte, montrait deux autres chambres en enfilade, chacune avec un lit de fer, des chaises aussi et des cuvettes posées à même sur de chétives commodes. Le carreau n'était même pas passé au rouge. Des fentes lézardaient le bois de ces portes et celui des fenêtres. Mais un paysage se découvrait, véritablement sublime. C'était, sur une hauteur, en face, un hameau aux maisons serrées, et de ce hameau jusqu'au monastère une végétation descendait, merveilleuse, non plus de mornes cyprès, mais de chênes dont le feuillage vert s'empourprait par places. D'autres traces de culture se découvraient dans le bas de ce vallon, placé au midi, où des oliviers alternaient avec les chênes. Là, évidemment, avait porté tout l'effort des moines exilés dans cette thébaïde. Au delà de cette oasis, la solitude recommençait, plus sévère encore, et dominée par le pic le plus élevé de

ces montagnes pisanes, par cette Verruca où s'écroule un château ruiné, repaire de quelque seigneur contre lequel avait dû être construit le bastion carré qui défendait le couvent de ce côté-là. Ce petit fortin carré profilait aussi derrière cette fenêtre le renflement de son crénelage en pierre rousse, détaché sur le bleu du ciel semé de nuages roses. Mon compagnon ne songeait plus à plaisanter, frappé, comme moi, au plus vif de sa nature artiste, par la sévérité gracieuse de cet horizon qu'avaient dû regarder, dans des heures pareilles, les yeux aujourd'hui fermés de tant de moines ; les uns occupés uniquement de l'autre monde, — et ceux-là entrevoyaient, dans des ciels rosés de ce doux rose, les mirages de roses paradis, au lieu que d'autres, des ambitieux et des dominateurs, rêvaient, à cette place et dans ce silence, le chapeau de cardinal, la tiare peut-être.

Puis le vaste et profond silence de la mort . . .

Ce vers des *Contemplations*[1] me revint à la mémoire comme à chaque rencontre avec le passé, quand je subis cette sensation presque douloureuse que donne un contact trop immédiat avec ce qui fut et qui ne sera plus jamais. Cela dura une minute à peine, mais, pendant cette minute, la vie ancienne du monastère s'évoqua, pour moi, tout entière, incarnée dans les songes humbles ou superbes de ceux qui en avaient été les princes, et qui maintenant avaient pour successeur unique le vieil abbé, à la soutane usée, aux souliers non cirés, qui, rompant le premier le silence, nous disait :

— N'est-ce pas que cette vue est admirable ? Il y a quarante ans que j'habite le couvent, sans en sortir, et je ne m'en suis pas lassé . . .

[1] *Contemplations*, 2 vol. 8vo, Paris, 1856. One of Victor Hugo's books of poems. *Victor-Marie Hugo* (1802–1885), was one of the greatest poets and writers of his age.

— Quarante ans ! m'écriai-je presque malgré moi. Et sans en sortir ! . . . Mais vous avez fait quelques voyages ?

— C'est vrai, deux en tout, répondit-il, chacun de six jours . . . Je suis retourné à Milan, dans mon pays, à la mort de ma sœur qui m'a demandé pour lui porter les sacrements. Pauvre sainte âme d'ange ! et je suis allé à Rome pour la remise du chapeau à mon vieux maître, le cardinal Peloro . . . Oui, continua-t-il, en fixant dans l'espace un point imaginaire, je suis arrivé ici en 1845. Comme Monte-Chiaro était beau alors, et quelles messes chantées ! Avoir vu ce couvent comme je l'ai vu et le voir comme je le vois, c'est retrouver un corps sans âme là où on avait connu la jeunesse et la vie . . . Mais patience, patience !

> Multa renascentur, quae iam cecidere, cadentque
> Quae nunc sunt in honore . . . [1]

Allons, messieurs, je vous quitte pour aller commander votre dîner . . . Luigi vous apporte vos valises. Avec lui, vous savez, patience, patience . . . Il faut fermer les yeux et se recommander à Dieu ! . . .

Dom Gabriele Griffi sortit sur ce conseil et cette citation. Il n'eut pas plutôt passé le seuil de la porte que Philippe se laissa tomber sur un des fauteuils, en riant de son éternel mauvais rire :

— Ma foi, dit-il, ce grotesque-là valait le voyage . . .

— Je ne sais pas où vous voyez du grotesque dans ce que vous a dit ce prêtre, lui répondis-je ; il vous a raconté fort simplement l'histoire de son couvent qui ne peut pas ne pas être une grande douleur pour lui, et il la supporte avec l'es-

[1] *Multa*, etc. (Latin): Many things revive, which had once fallen, and many will fall which are now in honor. (*Q. Horatii Flacci Epistularum*, Lib. II., Epist. III., vers. 70–71 ; this epistle is known as *Epistula ad Pisones*, or also *De arte poetica liber.*) Horace is referring to the use of words.

pérance d'un vrai croyant. J'ai près de quinze ans de plus que vous, j'ai couru le monde comme vous le courrez sans doute, à la poursuite de bien des chimères, et je sais, hélas! qu'il n'y a rien de plus sage et de plus beau ici-bas qu'un homme qui travaille à la même œuvre, avec le même Idéal, dans un même coin de terre . . .

— *Amen*, conclut mon jeune compagnon en riant davantage. Que voulez-vous? Ses belles messes chantées, son maître le cardinal, l'âme d'ange de sa sœur, et, brochant sur le tout, ces citations d'Horace et ces fonctions de maître d'hôtel! . . . Car enfin nous la payons bien, son hospitalité, et ça vaut bien une lire[1] à la nuit, ce taudis-là, continua-t-il en me prenant la main pour m'entraîner dans la première des deux chambres à coucher. Mais, conclut-il avec ironie, puisque cela vous déplaît, cher maître . . .

L'étrange garçon! Je ne puis mieux comparer la sensation qu'il me causait qu'à celle d'un volet qui grince à tous les vents. À chaque nouvelle impression de la vie, il semblait que ses nerfs rendissent un son faux. Mais ce qu'il y avait de déconcertant et que je ne crois pas avoir assez vanté chez lui, c'était la flamme d'intelligence qui courait à travers ses boutades d'un enfant de méchante humeur et peu élevé. J'ai négligé de dire que le long de la route il m'avait étonné par deux ou trois remarques sur la composition géologique du pays que nous parcourions, et, s'étant avancé sur un balcon qui desservait nos deux chambres, voici qu'il commença, devant le petit fortin qui défendait l'abbaye, à me parler de l'architecture florentine comme quelqu'un qui a bien lu et bien regardé, — ces deux actions trop rares! — Ces connaissances, si étrangères à celles qui révélaient ses diplômes, achevaient de me prouver une

[1] The *lira* (Italian) is the unit of money in Italy; its value is the same as that of the franc, about twenty cents.

étonnante souplesse d'intelligence, à moi qui avais déjà constaté son énorme érudition de la haute et basse littérature contemporaine. Mais cette intelligence paraissait lui appartenir comme un bijou, ou mieux comme une machine. Elle était extérieure à lui. Elle n'était pas lui. Il la possédait et elle ne le possédait pas. Elle ne lui servait ni à croire ni à aimer. Involontairement je le comparai à ce dom Gabriele Griffi qu'il venait de railler. Certes, ce pauvre moine ne semblait guère briller par la subtilité intellectuelle, mais je l'avais aussitôt senti si vrai, si sincèrement dévoué à sa mission, à cette surveillance de son cher couvent jusqu'au retour espéré de ses frères. Des deux, quel était le jeune homme, quel était le vieillard, si la jeunesse consiste à embrasser son Idéal d'une forte, d'une invincible étreinte? Mais tout consumé d'ironie et de nihilisme précoce, mon jeune compagnon était du moins de son propre avis. S'il formait une antithèse avec le pauvre prêtre préposé à la garde du monastère vide, c'etait une antithèse franche, l'opposition de cette moitié de siècle à l'esprit simple et pieux des temps anciens. N'étais-je pas plus malheureux encore, moi qui aurai passé ma vie à comprendre également l'attrait criminel de la négation et la splendeur de la foi profonde, sans jamais m'arrêter ni à l'un ni à l'autre de ces deux pôles de l'âme humaine?

Ces réflexions s'imposèrent à moi davantage lorsque je me trouvai assis, vers les sept heures, au repas que l'abbé avait fait préparer pour nous, dans une grande salle qui servait autrefois, nous dit-il, de réfectoire aux novices. Une lampe de cuivre à quatre becs et d'ancienne forme, avec son accessoire de mouchettes, d'aiguilles et d'éteignoirs pendus à des chaînettes du même métal, éclairait d'un jour un peu fumeux le coin d'une énorme table, garnie de carafes aux armes du couvent. Chacun de nous en avait deux à côté de lui, une remplie de vin et l'autre d'eau. C'étaient les

bouteilles qui mesuraient aux moines la parcimonieuse quantité de liquide accordée à leur soif. Un plat de figues fraîches et un plat de raisins étaient là pour notre dessert. Des assiettes déjà remplies de potage nous attendaient, et du fromage de chèvre dans une assiette. Du jambon cru dans une autre, du pain rassis dans une troisième et des châtaignes bouillies complétaient ce menu, dont la frugalité provoqua chez le vieux moine une citation latine du même ordre que la précédente. Il avait dit le *Benedicite*[1] en s'asseyant avec nous.

"Castaneae molles et pressi copia lactis,"[2]

fit-il en nous montrant les assiettes auxquelles s'appliquait le vers de Virgile.

— Je l'attendais, me chuchota Philippe, qui, de son plus grand sérieux, commença de discuter avec notre hôte sur la nourriture des anciens. J'appréhendais, non sans raison, que cette amabilité apparente ne servît d'acheminement à quelque mystification.

— Mais quand vous n'avez pas d'hôtes de passage, vous mangez seul ici, mon Père? demandait-il.

— Non, dit l'abbé, il y a encore deux autres frères dans le couvent. On nous avait laissés sept. Quatre sont morts de chagrin tout de suite après la suppression. Nous avons tous été malades les uns et les autres, et nous nous soignions entre nous comme nous pouvions. . . . Mais Dieu n'a pas voulu que nous disparaissions tous. . . .

— Et quand vous et les deux frères ne serez plus là? insista Philippe.

— *Con gallo e senza gallo, Dio fa giorno*, dit en italien le prêtre sur le front duquel passa un nuage aussitôt dissipé;

[1] *Benedicite* (Latin): It is the first word of the Latin prayer commonly spoken in convents before partaking of food.

[2] See *Vergilii Bucolica*, Ecl. I, v. 82 = soft (or good) chestnuts and an abundance of cheese.

cette question le touchait cruellement à la place la plus sensible de son être : " Avec ou sans coq, Dieu fait le jour," traduisit-il.

— Mais à quoi occupez-vous votre temps, mon Père ? repris-je à mon tour, en proie à la curiosité la plus vive devant l'évidence d'une foi si profonde, que je m'imaginais être en présence d'un homme du moyen-âge.

— Ah ! je n'ai le loisir de rien, fit dom Griffi. J'ai pris à ferme, tel que vous me voyez, le couvent et toutes les terres autour. J'emploie quinze familles de paysans à les cultiver. Depuis le matin, c'est un défilé chez moi, dans ma cellule, qui ne me laisse pas une heure ; et c'est des comptes à régler, c'est des confessions à recevoir, c'est un remède qu'ils viennent me demander. . . . Je suis un peu médecin, un peu pharmacien, un peu juge, un peu instituteur. — Oui, c'est encore des enfants à qui je donne des leçons. Ainsi, Luigi est un de mes élèves. Il ne me fait pas honneur, mais c'est un bon garçon. . . . — Et cicerone, et c'est des étrangers à qui montrer le couvent. Oh ! pas beaucoup. . . .

— J'ai rencontré justement à Pise deux demoiselles anglaises, miss Dobson et miss Roberts, qui venaient de Monte-Chiaro, lui dis-je.

— Hé ! fit-il en riant, ce sont mes deux rougets. Je les appelle comme cela, à cause de leurs cheveux rouges. . . . Ce sont des protestantes, mais des bonnes âmes tout de même. *Lascia fare a Dio ch' è santo vecchio.*[1] Elles vont à Rome. Je leur ai dit : Saint Pierre est un pêcheur, puisse-t-il prendre mes deux rougets dans son filet. . . . L'Angleterre se rapproche de Dieu, chaque jour, depuis le Puséisme,[2] continua-t-il en se frottant les mains. Vous verrez peut-

[1] Laissez faire Dieu, c'est le plus vieux des saints. (Author's note.)

[2] *Puseism*, a movement initiated by Dr. Pusey at Oxford, and which did in fact bring many distinguished Englishmen to the Roman Catholic church.

être ce beau spectacle, vous qui êtes jeunes : tous les chrétiens sous un même père. Ensuite viendra l'Antéchrist, ensuite le Jugement dernier, et puis ce sera la grande paix. . . .

Ses yeux brillaient d'un feu de vision tandis qu'il prononçait ces mots. Un des croyants de l'An mil[1] n'était pas plus fervent. Nous nous regardâmes, Philippe et moi. Je vis dans son regard à lui une malice, et je l'écoutai, avec stupeur, répondre :

— Chez nous aussi, mon Père, le catholicisme fait beaucoup de progrès. Nous avons eu quelques bien édifiants exemples de sainteté. Notamment, un écrivain, M. Baudelaire, et quelques-uns de ses disciples. Ils sont si humbles qu'ils s'appellent eux-mêmes décadents.[2] Ils écrivent des hymnes qu'ils récitent en commun. Ils ont des journaux qui prêchent la bonne parole. Et rien n'est plus édifiant qu'une pareille foi dans un âge si jeune. . . .

— Voilà ce que je ne savais pas, répondit le Père. Décadents, avez-vous dit ?

— Oui, continua Philippe, qui descendent, qui cherchent ceux d'en bas. . . .

— Je comprends, fit le Père, ils se repentent, ils ont raison. Nous avons un proverbe en Italie : *Non bisogna aver paura che de' suoi peccati.* Il ne faut avoir peur que de ses péchés.

— Cher Père, dis-je pour couper court à l'absurde plaisanterie de mon jeune compagnon et comme notre sobre souper s'achevait, ne verrons-nous pas dès ce soir les fresques de Gozzoli dont ces demoiselles anglaises m'ont parlé ? . . .

— Vous ne les jugerez peut-être pas très bien à la lumière, fit dom Griffi ; puis, le plaisir de montrer sa découverte

[1] The year 1000 A.D., when the end of the world was expected.

[2] The "*décadents*" have since that time split into many factions, each of which has chosen a different name. See *Huret, Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, 1891.

l'emportant : Mais vous les reverrez encore demain. Ah ! Quand les moines reviendront, comme ils seront heureux de ces belles peintures ! J'espère avoir le temps de les nettoyer entièrement cet hiver. Luigi, va chercher le bâton avec la cire, tiens, à la chapelle, avec cette clef, et il tira de sa poche un trousseau d'énormes clefs. Il faut beaucoup fermer de portes ici, dit-il, avec ces paysans qui vont et qui viennent à toute heure. C'est de braves gens, mais il ne faut pas tenter le pauvre.

Luigi revint bientôt, apportant une espèce de rat-de-cave attaché à l'extrémité d'un bâton qui servait visiblement à allumer les cierges. Le moine se leva et redit le *Benedicite*, puis, avec une gaieté d'enfant, il prit la lampe par l'anneau d'en haut. — Je marche devant vous, reprit-il en riant, et, comme nous allons entrer dans un vrai labyrinthe, vous pouvez dire avec Dante :

Per la impacciata via, retro al mio duca . . .[1]

— Encore le Dante ! me soufflait Philippe à l'oreille ; ces animaux-là ne peuvent rien faire, pas même manger un morceau de gorgonzola, de leur infâme fromage vert, sans qu'il leur vienne un vers de leur grand niais de Florentin qui s'appelait Durante, c'est-à-dire Durand. Saviez-vous cela ? C'est Vallès[2] qui a trouvé cette bonne plaisanterie. La Divine Comédie signée Durand ! . . . J'ai envie de servir cette fumisterie à notre hôte.

— Vous tombez mal, repris-je, je vous ai déjà dit mon admiration pour ce grand poète.

— Je sais, fit-il, c'est votre côté idolâtre, dévotieux et sacrificateur. Mais moi, voyez-vous, je suis d'une génération d'iconoclastes, voilà toute la différence entre nos deux bateaux. . . .

[1] Par la voie embarrassée derrière mon guide. *Purg.* c. XXI, v. 5. (Author's note.)

[2] *Jules Vallès*, a modern writer of anarchistic tendencies. — The name of *Durand* has been often given to types of French Philistinism.

Tandis que nous échangions ces propos à mi-voix, la soutane de notre guide, fantastiquement éclairée par la lampe dont les flammes sans protection tremblaient à l'air, s'enfonçait dans d'interminables corridors. Nous montions un escalier. Nous en descendions un autre. Nous contournions les arceaux d'un cloître. Parfois un oiseau de nuit s'envolait à notre approche, ou bien un chat courait, silencieux et effrayé. S'il eût fait un rien de clair de lune, c'eût été un extrême atteint dans le romantisme, à en subir le cauchemar, que cette promenade à travers cet énorme couvent. J'y évoquais en pensée les religieux des autres siècles qui avaient passé là, aux heures des ténèbres, pour les offices de nuit. Notre guide lui-même m'apparaissait à quarante ans en arrière, suivant les mêmes corridors dans la file de ses frères, jeune, fervent de croyance, épris de son ordre. Quels souvenirs devaient s'agiter en lui, maintenant qu'il survivait presque seul dans le vaste bâtiment abandonné? Hé bien, non ! Non, il était gai dans ce désastre, presque jovial, par la fermeté de sa foi. Quelle puissance dans ce phénomène si mystérieux qui constitue la croyance absolue, entière, inattaquable? . . . Mais déjà dom Griffi s'était arrêté à une porte. Il cherchait de nouveau une clef dans le trousseau de geôlier qu'il tenait de sa main libre. La vieille serrure cria sur ses gonds, et nous entrâmes dans une haute pièce où la lumière tremblotante des quatre becs de la lampe éclaira vaguement deux murs peints à fresque et un quatrième qui, au premier regard, me parut encore tout blanc de chaux.

—Mon enfant, disait l'abbé à Luigi, donne-moi le rat-de-cave, que je l'allume. Tu ferais encore tomber de la cire sur ma soutane qui n'en a pas besoin.

Il avait en effet posé la lampe à terre, et soigneusement vérifié l'attache du lumignon au bout de la gaule. Puis, ayant mis le feu à la petite mèche, il commença de faire

aller et venir cette flamme le long du mur, et, comme par magie, les divers morceaux de la peinture du vieux maître se remirent à vivre à cette clarté. Le vieux moine la promena, cette petite flamme, sur un premier mur, et nous vîmes la plaie saignante du Christ, la main de l'apôtre blessant encore cette blessure, le douloureux regard du Sauveur, et sur le visage de saint Thomas un mélange de remords et de curiosité ; et des anges emportaient au ciel les instruments de la Passion avec des larmes sur leurs fines joues. Nous vîmes, sur un autre mur, détail par détail, les broderies d'or et la tunique verte de Gondoforus ; les pierreries précieuses débordaient des vases offerts à l'apôtre, tandis que des paons déployaient leurs queues ocellées sur des balcons, que des perroquets bariolés perchaient aux branches des arbres et que des seigneurs chassaient, traînant des guépards à la chaîne, dans des chemins de montagnes. Et la petite flamme continuait d'errer, pareille à un feu follet. Quand elle avait passé, le coin tiré de l'ombre vague y rentrait soudain. Juger l'ensemble de cette œuvre était impossible, mais, entrevue ainsi, elle avait un charme de fantastique étrangement approprié au lieu et à l'heure, d'autant plus que dom Griffi, en nous montrant ainsi ces deux fresques, obéissait enfantinement au passionné plaisir qu'elles lui procuraient. Il jouissait de les revoir, comme un avare qui manie les diamants de son trésor. N'était-ce pas sa création, à lui, le précieux joyau dont il avait enrichi son cher couvent ? Et il parlait, mimant ses phrases avec les rides de sa vieille face expressive :

—Voyez le doigt de l'apôtre, comme il hésite, et le geste de Notre-Seigneur, et sa bouche . . . On fait ainsi, voyez, quand on a très mal et que le médecin vous touche . . . Et le paysage, dans le fond, reconnaissez-vous la Verruca et la colline de Monte-Chiaro ? . . . Tenez, à droite, là, ce sont vos chambres, et ces anges, comme leurs yeux sont devenus

plus petits ! . . . Ils pleurent, mais ils ne veulent pas pleurer, comme cela, et leur nez se fronce un peu, comme ceci . . . Et le roi noir ? . . . Regardez ces boucles d'oreilles. Un de nos Pères, qui est mort ici, après la suppression, — Dieu ait son âme ! — avait fait quelques fouilles dans le voisinage d'un de nos couvents près de Volterra. Il a trouvé un tombeau étrusque et des boucles d'oreilles toutes semblables, à côté d'une tête de squelette . . . Je les ai gardées, je vous les montrerai . . . Et ceci ? . . . — En ce moment il se retourna, et je vis qu'il dirigeait la lumière vers un coin à droite, sur le mur que j'avais d'abord jugé tout blanc. La flamme magique éclaira sur cette blancheur une place, grande comme la moitié de la main. Le hasard avait voulu qu'en commençant un essai de nettoyage, aussitôt interrompu, le vieux moine eût découvert juste la moitié d'un visage de madone : la ligne du menton, la bouche, le nez et les yeux. Ce sourire et ce regard de la Vierge ainsi dévoilés, sur ce large mur passé à la chaux, saisissaient, comme une apparition surnaturelle. La petite flamme vacillait un peu, attachée comme elle était à un bâton tenu par des mains de vieillard, et il semblait que les lèvres de la Madone remuaient, que ses joues respiraient, que ses prunelles tremblaient. On eût dit qu'une femme réelle était là, qui allait secouer ce linceul de plâtre et se révéler à nous dans la libre grâce de sa jeunesse. Notre hôte se taisait maintenant, mais sa physionomie, à lui, exprimait une piété d'admiration si profonde que je compris pourquoi il ne se hâtait pas de débarrasser du badigeon le reste de la fresque. Son sens d'artiste ingénu et la ferveur de sa foi lui faisaient sentir la poésie de ce divin sourire et de ces divins yeux, comme emprisonnés dans ce revêtement brutal. Nous nous taisions, Philippe était maintenant vaincu par la force de l'impression, et je l'entendis qui murmurait :

— Mais c'est de l'Edgar Poe, c'est du Shelley. . . .

Le Père abbé, qui ne connaissait certes de nom ni l'un ni l'autre de ces deux auteurs, répondit naïvement, sans se douter qu'il formulait une trop juste critique sur la phrase et la sensation de son jeune voisin :

— Mais non, c'est du Gozzoli. . . . Je vous montrerai la preuve dans Vasari ; et savez-vous ce qu'il y a derrière ? Certainement le miracle de la ceinture. . . .

— Quel miracle ? lui demandai-je.

— Comment, fit-il avec une stupéfaction visible, vous n'avez pas vu, au dôme de Pistoie, la ceinture de la bienheureuse Sainte Vierge qu'elle a jetée à saint Thomas après son ascension ? . . . Il était absent lorsqu'elle monta au ciel en présence des autres apôtres. Il revint au bout de trois jours, et, comme il doutait encore de la vérité de ce qu'il n'avait pas vu, la Madone eut la bonté de laisser tomber devant lui cette ceinture pour qu'il ne doutât plus jamais.

Il nous racontait cette légende, — qui prouve, entre parenthèses, que la vieille religion chrétienne avait prévu même les analystes et leur salut possible, — tout en soufflant le rat-de-cave qu'il rendit à Luigi et en verrouillant de nouveau la porte. La simplicité de conviction avec laquelle il parlait de ce miracle finit de m'attester qu'il vivait dans le surnaturel comme nous autres, enfants du siècle, nous vivons dans l'inquiétude et la moquerie. Je ne pus m'empêcher de le comparer en imagination au menu fragment de fresque qu'il venait de nous montrer sur le troisième mur. Ce coin de peinture suffisait pour animer ce vaste morceau de plâtre blanc, et lui seul, dom Gabriele, suffisait par sa seule présence pour animer ce vaste couvent désert. Il en était réellement l'âme, je le sentais à présent, et une âme qui *représentait*, au sens exact du mot, toutes les âmes de ses frères absents. J'ai vu, dans mon enfance, un officier de la Grande Armée[1] passer sur un des trottoirs

[1] The army with which Napoleon I fought many of his battles.

de la ville où je grandissais. Ce vieux brave traînait la jambe, ayant été blessé à Leipzig ; il était pauvre, et sa rosette ornait un habit bien râpé. Il était cependant, pour moi, l'épopée entière de l'Empire, parce que je savais que l'Empereur l'avait décoré de sa main ! J'éprouvais une impression analogue à suivre maintenant dom Griffi. Il portait tout son ordre dans le pli de sa vieille soutane que Luigi soignait si mal. Telle est la grandeur que nous donnent les abdications absolues de notre personnalité au profit de quelque œuvre très large et très haute. Nous nous renonçons et nous nous grandissons à la fois, par une loi que les sociétés modernes, éprises d'individualisme grossier, méconnaissent étrangement. L'homme ne vaut que par son immolation à une idée, et qu'est-ce qu'une armée, qu'est-ce qu'un ordre, sinon une idée organisée et qui s'est assimilé ainsi des milliers d'existences ? Chacune de ces existences participe à son tour aux forces réunies de toutes les autres. Qu'eût été dom Griffi sans son couvent ? Sans doute un antiquaire à petit esprit et qui eût catalogué quelque musée. Car, son exaltation à peine passée, et tandis que nous remontions vers notre appartement, il nous tenait, lui aussi, de ces discours de collectionneurs qui oublient le fond de l'œuvre d'art pour discuter seulement ses alentours, ses ressemblances et son authenticité.

— Il a été traité souvent, disait-il, ce sujet de la Madone à la ceinture et de saint Thomas. Vous trouverez à l'Académie de Florence un charmant bas-relief de Luca della Robbia, où la Madone entourée d'anges donne cette ceinture à l'apôtre. . . . Francesco Granacci a traité ce même motif deux fois, et Fra Paolino de Pistoie, et Taddeo Gaddi, et Giovanni Antonio Sogliani, et Bastiano Mainardi, — ce dernier à Santa Croce. . . . Les rougets m'ont déjà envoyé des photographies de toutes ces peintures. Rien qu'à la tête de la Vierge je suis sûr que celle de notre

Benozzino[1] sera la meilleure. . . . Mais voulez-vous entrer dans ma cellule, je vous montrerai les boucles d'oreilles et la petite collection de dom Pio Schedone. . . .

Nous acceptâmes, poussés, Philippe Dubois peut-être par un fonds d'archéologue qui persistait en lui sous le futur écrivain, et moi par la curiosité de voir la figure des objets parmi lesquels vivait notre hôte. La première pièce où il nous introduisit trahissait par son désordre l'incurie du falot serviteur qui répondait au nom de Luigi. Des livres s'y empilaient, dont la grosseur et la reliure révélaient des Pères de l'Église. À côté, une paire de tenailles, des marteaux et une boîte remplie de vis, de clous et de ferraille, témoignait que dom Griffi savait au besoin se passer d'ouvriers pour quelque raccommodage de meuble ou de serrure. Des citrons séchaient dans une assiette. Des fiaschi à la paille noircie et souillée devaient contenir les échantillons des dernières récoltes en huiles et en vins. Un de ces vases de terre brune que les femmes de Toscane appellent un *scaldino* et qu'elles remplissent de braise pour s'y chauffer les mains en le tenant par son anse, représentait le confort unique de ce cabinet carrelé, où un chat très noir se prélassait paresseusement. Sans doute quelque voyageuse anglaise reconnaissante avait envoyé au pauvre moine le petit appareil d'argent à faire le thé, seule élégance de ce rustique capharnaüm. Mais Luigi s'étant bien gardé de nettoyer le métal de la cafetière, même ce petit ustensile noircissait sur son étagère. Un grand crucifix, posé sur son pied, dominait la table où des feuillets s'entassaient, couverts d'une large et ferme écriture.

— Ce sont les sermons de mon maître que je me suis chargé de recopier, dit dom Gabriele. Le bon cardinal est aveugle, et il voudrait que son œuvre fût achevée d'imprimer avant sa mort. . . . Il a quatre-vingt-sept ans. . . .

[1] Diminutive of Benozzi.

Ah! son écriture est terriblement *perfide*, ajouta-t-il avec un nouvel italianisme, et puis, j'ai si peu de temps. . . . Heureusement je ne dors que quatre heures par nuit. Voyons, Nero, laisse cette chaise, laisse cette chaise, mon *micino*,[1] mon *mutzi*. . . . Il parlait au chat comme Pasquale à sa jument, et, comme s'il eût compris, Nero s'élança de la chaise sur les papiers qui contenaient les titres du vieux cardinal à la gloire. Bon, asseyez-vous là, me dit-il, et vous, seigneur Filippo. Il nous avait demandé nos prénoms dès le commencement du dîner pour ne plus nous nommer qu'ainsi, avec l'aimable familiarité de son pays. Voyons, continua-t-il, où est cette diablesse de cassette? Bon, sous ce volume des Pères où j'ai cherché l'autre jour cette citation dans le traité de saint Irénée contre les Gnostiques.[2] . . . Il s'agissait de Basilidiens[3] qui prétendaient se dérober au martyre sous le prétexte que nous ne devons pas faire connaître nos idées au vulgaire. Ah! l'orgueil! l'orgueil! Vous le trouverez à la base de toutes les hérésies et de tous les sophismes. Et c'est si bon de croire, c'est si simple surtout! . . . Mais, tenez, voilà la boîte. Elle est toute ouverte. . . . Je ne ferme rien de ce qui est ici, parce que c'est à moi et non pas au couvent. Allons, où sont ces anneaux? . . .

Il avait, en effet, durant ce discours, dégagé un coffret de cuir, dont la fermeture avait dû être assez compliquée pour qu'une fois faussée elle eût défié les pauvres ouvriers de ce trou perdu. Le couvercle levé, nous pûmes voir que l'intérieur contenait un assez grand nombre de menus objets soigneusement recouverts d'enveloppes de papier toutes

[1] *Micino* or *mucino* (Italian), a somewhat antiquated word for cat. *Mutzi* is a familiar corrupted form of the same word.

[2] The *Gnostics* were eclectic philosophers (cf. note 1, page 51) who constructed their systems out of Pagan, Christian and Jewish elements.

[3] Followers of Basilides, a famous Gnostic who lived in Egypt about the year 130.

étiquetées. La forme ronde de la plupart de ces plis indiquait suffisamment que la collection de feu dom Pio Schedone se composait surtout de médailles. Je constatai avec étonnement que le travail des boucles d'oreilles étrusques était très fin. Je pris au hasard un des petits paquets ronds, et je lus sur son papier: *Iulii Cæsaris aureus.*[1] Je crus reconnaître, en examinant la pièce d'or, qu'elle était absolument authentique. Je la tendis à Philippe qui me fit remarquer la tête de Marc-Antoine sur le revers et qui me dit:

— C'est une très belle monnaie, extrêmement rare. . . .

J'en pris une seconde, une troisième, et je tombai avec un étonnement encore plus grand sur un Brutus dont je me trouvais par hasard savoir la valeur. Voici comment. Ayant, l'année précédente, à faire mes cadeaux de 1er janvier, j'avais eu l'idée d'offrir, à quelques-unes des dames chez lesquelles j'avais diné, de petites médailles pour les suspendre à leurs bracelets, et mon cher ami Gustave S***, un des plus distingués numismates de l'heure présente, avait bien voulu m'accompagner à cet effet chez un marchand spécial. Là j'avais beaucoup admiré cette pièce d'or qui porte d'un côté la tête de Brutus le Jeune et de l'autre celle de Brutus l'Ancien. Mon ami S*** n'avait pu s'empêcher de sourire de mon ignorance quand, ayant dit: "Je prendrais volontiers celle-là," l'antiquaire me répondit: "Pour vous, monsieur, à cause de Monsieur, ce sera treize cents francs." Et cette pièce, cotée de la sorte sur la place, elle était là, parmi soixante autres, dans le coffret de dom Pio. Je ne pus retenir une exclamation et je montrai la monnaie à Philippe en lui racontant ce que je savais de son prix.

— Je m'en serais douté, me dit-il, car j'ai un peu étudié aussi la numismatique ; et remarquez qu'elle est en parfait état et à fleur de coin. . . .

[1] (Latin), gold coin of Julius Cæsar.

— Mais vous avez là un trésor, mon Père, dis-je à dom Griffi, qui m'avait écouté sans avoir trop l'air de prendre au sérieux mes paroles, et j'insistai, lui expliquant les raisons pour lesquelles je croyais pouvoir lui affirmer la valeur d'une au moins de ses pièces, et la compétence de mon compagnon.

— C'est ce que me répétait dom Pio, fit-il en changeant peu à peu d'expression. Il avait ramassé ces monnaies de côté et d'autre, dans ses fouilles. . . . Quand le pauvre Pio est mort, c'était le temps le plus dur, nous venions d'être frappés, et j'ai eu tant à faire que j'ai négligé de faire examiner sa collection par le professeur Marchetti que vous aurez vu à Pise. Je l'avais tout à fait oublié, et, sans le roi Gondoforus, je n'aurais jamais songé à les regarder seulement. . . . C'est l'autre jour, en dérangeant ces bouquins, que je me suis souvenu d'avoir vu entre les mains de dom Pio une paire de boucles d'oreilles assez étranges. Je cherche dans le coffret, je les trouve, je vous en parle. Ma foi, ajouta-t-il en se frottant joyeusement les mains, je voudrais beaucoup que vous eussiez raison. Il y a une terrasse qui menace ruine près du donjon et le gouvernement me refuse de l'argent ; avec quatre mille francs on en viendrait à bout ; mais quatre mille francs ! . . . Et il hocha la tête avec incrédulité en montrant le coffret.

— Mon Dieu, lui répondis-je, à votre place, je consulterais vraiment le professeur dont vous parlez, mon Père, car je trouve encore là un aureus de Domitien avec un temple à son revers, que je crois bien avoir vu aussi parmi les pièces rares. . . .

— Rarissime, dit Philippe, qui examina la monnaie de très près, et ce Dide Julien, rarissime aussi, et cette Didia Clara. . . . Ce sont de magnifiques échantillons. Il est probable qu'un paysan aura tout simplement trouvé près de Volterra quelque trésor d'une légion perdue à la suite d'une déroute et vendu le tout à dom Pio. . . .

— Si c'était vrai, dit l'abbé en se frottant de nouveau les mains, ça prouverait une fois de plus que le cher cardinal a bien raison de répéter : *Dio non manda mai bocca, che non mandi cibo.*[1] J'ai tant prié pour cette terrasse ! C'est là que les frères malades allaient prendre le soleil à leur convalescence. J'écrirai donc à M. Marchetti de venir me rendre visite aussitôt qu'il pourra. Ah ! c'est un de mes amis, et qui se plaît tant à Monte-Chiaro ! . . . Demain matin, à ma messe, je remercierai le Seigneur et je prierai aussi pour vous. . . . Bon, j'allais oublier de prévenir Luigi qu'il doit être prêt à me la servir à six heures, à sept j'ai des rendez-vous. . . .

— Savez-vous, disais-je un peu plus tard à Philippe en lui souhaitant le bonsoir à mon tour, que l'on comprend avec quelle facilité certaines circonstances prennent une apparence providentielle, quand on voit des aventures comme celle-là. . . . Ce pauvre moine a besoin d'argent pour son couvent. Il prie Dieu de toutes ses forces, et deux étrangers lui découvrent qu'il le possède, cet argent, là, sous sa main. . . .

— C'est la bêtise du hasard, dit Philippe en haussant les épaules ; avez-vous jamais entendu raconter qu'un jeune homme de talent et auquel il ne manquerait qu'une petite somme pour être mis à même de montrer son talent, ait trouvé cette somme ? Qu'un grand écrivain ait gagné un centime à une loterie ? Tenez, j'ai connu des bourgeois riches et stupides, dans ma province, qui ont vu leurs obligations de la Ville de Paris sortir aux tirages et leur rapporter des deux cent mille francs. Un mien cousin m'en avait laissé une, à moi, de ces obligations-là. Je l'ai vendue, fort heureusement. En dix ans, vous croyez qu'elle est seulement sortie une fois ! Pas même pour me rapporter

[1] "Dieu n'envoie jamais de bouche sans envoyer aussi de la nourriture." (Author's note.)

six mille francs, deux mille francs, mille. — Et voilà ce frocard imbécile qui va les avoir, lui, ces six mille francs, plus peut-être, et il les emploiera, — à quoi ? À consolider une terrasse pour des moines qui ne reviendront jamais. . . . Chamfort[1] disait que le monde est l'œuvre du diable devenu fou. S'il avait dit : devenu gâteux !

— En attendant, fis-je avec une humeur jouée et comme si j'eusse parlé à un petit garçon malade, pour ne pas avoir à me fâcher contre ce qui n'était après tout qu'une plainte trop justifiée, allez dormir et laissez-moi en faire autant.

Comme le vent s'était levé, — un mélancolique vent d'automne qui tournait, doux et plaintif, autour du monastère, j'éprouvai une certaine difficulté à réaliser moi-même ce programme et à m'endormir dans le lit un peu dur des anciens abbés généraux. J'entendais Philippe Dubois aller et venir dans sa chambre, et je me demandais si, malgré son ironie, trop outrée pour n'être pas factice, il ne se sentait pas troublé, lui aussi, par le beau spectacle d'une vie si résignée, si pieuse, que notre hôte nous avait donné, tout ce soir. Les phrases du prêtre sur le caractère providentiel de certaines rencontres me revenaient. Est-il possible de réfléchir profondément, sincèrement à sa propre destinée et à celle de ses proches sans subir cette obscure intuition qu'un esprit plane en effet sur nous tous, qui nous mène, par des chemins quelquefois très détournés, vers des fins que nous ne comprenons pas ? Mais surtout dans le châtiment de nos fautes, ce mystérieux esprit révèle sa présence reconnue par les moralistes de tous les temps, depuis les poètes grecs qui adoraient la *Némésis*, l'obscure équité universelle, jusqu'à Shakespeare et Balzac, les maîtres de l'art moderne. Leur œuvre n'est-elle pas dominée par cette

[1] *Sébastien-Roch Nicolas*, surnamed *Chamfort* (1741–1794), a writer celebrated for his wicked satire and witty words.

vision d'une grande justice finale enveloppant l'existence humaine? Puis je me faisais des objections par cette triste habitude du pour et du contre que l'on ne dépouille pas avec tant de simplicité, quoi qu'en pensât notre hôte. Je songeais à cette autre loi de décroissance qui veut que tout meure des plus belles parmi les choses humaines, depuis un être moral comme est un couvent, jusqu'aux chefs-d'œuvre des arts. Les fresques de Benozzo venaient d'être retrouvées, après quatre cents ans, pour disparaître à nouveau dans quelques autres centaines d'années, mais détruites par l'invincible travail du Temps. Oui, tout meurt, et tout recommence. . . . Dom Gabriele Griffi a parlé tout à l'heure des Basilidiens, de leurs théories subtiles et de l'orgueil qui est à la base de toutes les hérésies. Je me souvins de l'étonnante analogie qui éclata pour moi, lorsque j'étudiai les doctrines d'Alexandrie,[1] entre ces paradoxes et nos maladies morales d'aujourd'hui. Mon jeune compagnon n'en était-il pas la preuve, lui qui m'avait énoncé, à propos des relations des écrivains et du public, exactement ce sophisme du mensonge par mépris cher aux Gnostiques? Et je l'entendais marcher toujours, — en proie à quelle agitation? — jusqu'à ce qu'à travers ces raisonnements contradictoires je finis par fermer les yeux, et quand je me réveillai le matin, ce fut pour voir au chevet de mon lit l'innocent Luigi, les bras chargés d'un plateau sur lequel était préparé du café au lait, et presque aussitôt le moine entrait dans ma chambre :

— Ah! bravo, me dit-il, avec son bon rire, vous avez pu bien reposer, et vous avez fait mentir le proverbe : *Chi dorme non piglia pesci.*[2] Car un paysan vous a apporté des

[1] *Alexandria* in Egypt, in ancient times the seat of a school of theology inclined to Platonicism, and an allegorical interpretation of the bible. Many sects originated in the city.

[2] Qui dort ne prend pas de poissons. — (Author's note.)

truites toutes fraîches pour votre déjeuner... Quant au seigneur Filippo, il est déjà à courir la montagne. Quand je suis revenu de la messe, à six heures et demie, je l'ai vu qui grimpait du côté du village, leste comme un chat... Quand vous serez levé, nous irons revoir les Benozzo au grand jour... Le seigneur Filippo sera revenu, sans doute... Vous verrez aussi la bibliothèque du couvent... Ah! si vous saviez comme elle était riche avant la première suppression, celle de Napoléon Ier... Mais patience, puisqu'il paraît que nous allons déjà ravoir notre terrasse. *Multa renascentur...*

Une heure plus tard, j'étais levé, j'avais bu, sans trop faire la grimace, le café à base de chicorée passé par Luigi; le Père et moi nous rendions de nouveau visite au roi indien Gondoforus et au sourire de la Vierge. Dom Griffi eut le temps de me montrer les réfectoires, le grand et le petit, les bibliothèques, les chapelles, le vivier, les citernes, l'étroit jardin où il élevait des cyprès minuscules, en attendant de les planter. Philippe était toujours absent. S'était-il égaré, ou bien éprouvait-il pour la conversation et la société du Père une de ces antipathies dont les nerveux comme lui subissent les irrésistibles atteintes? Je me serais posé ces questions avec une certaine indifférence, je l'avoue, tant son continuel persiflage m'avait agacé, si, vers les onze heures, et à notre retour de la visite à travers le couvent, je n'avais été littéralement frappé d'épouvante par un petit fait très inattendu et que je provoquai sans en avoir le moindre pressentiment. Dom Griffi venait de s'excuser. Il était obligé de me laisser seul jusqu'au déjeuner. Je n'avais pas de livres avec moi. Ma correspondance était, par extraordinaire, au courant. Si je revoyais ces médailles d'hier? pensai-je, et voici que je demande le coffret au Père, qui me l'apporte lui-même. Installé paisiblement dans ma chambre, je déploie les papiers les uns après les

autres, admirant ici un profil lauré, là une Victoire. Je ne sais pourquoi la fantaisie me prend de revoir l'*aureus* de César avec la tête d'Antoine. Je cherche cette pièce parmi les autres. J'ai de la peine à la trouver. Je prends les médailles une par une, et je ne vois plus le nom du dictateur écrit sur aucune des enveloppes. "Nous les avons mal remises," me dis-je, et j'ai la patience de les défaire toutes. Pas de médaille de César. Pas de médaille de Brutus non plus. Je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie une angoisse comparable à celle qui me serra le cœur quand je constatai cette absence de deux monnaies qui valaient certainement près de deux mille francs, et qui étaient là, encore hier au soir. Je les avais tenues dans ma main. J'en avais regardé le détail comme à la loupe. J'en avais moi-même indiqué le prix approximatif au Père, et elles avaient disparu. J'eus l'espérance qu'il les avait mises de côté, sur cette indication, pour les expédier à Pise aussitôt, et faire contrôler plus vite leur authenticité, et je courus à sa cellule, au risque de le déranger. Il m'eût été impossible de ne pas vérifier sur-le-champ cette hypothèse. Dom Griffi était occupé, avec un grand pendard de paysan roux, à recouvrer quelque créance, car le paysan tenait à la main un portefeuille de cuir des poches duquel sa main calleuse tirait, avec le plus comique regret, des coupures de cinq et de dix francs. L'abbé vit à ma figure que j'avais une nouvelle importante à lui annoncer :

— Votre ami n'est pas malade ? . . . me demanda-t-il vivement.

— Non, lui répondis-je. Mais je voudrais me permettre de vous poser une question, mon Père. Avez-vous retiré du coffret de dom Pio quelques-unes des pièces d'or que nous avons maniées hier ?

— Aucune, fit le bonhomme ingénument, le coffret est demeuré là, tel que nous l'avions laissé.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je avec terreur, c'est qu'il en manque au moins deux, et des plus importantes, le César et le Brutus . . .

Je n'eus pas plutôt prononcé cette phrase que j'en sentis la terrible portée. Personne, jusqu'à notre arrivée, n'avait soupçonné ce que représentait d'argent la collection de dom Pio. Ce César et ce Brutus étaient justement, parmi les monnaies, celles que nous avions le plus remarquées. Elles avaient été dérobées. Ce n'était pas Luigi qui avait pu les choisir ainsi entre les autres, ni un des paysans pareils au rustre que je voyais en ce moment compter de nouveau avec son doigt calleux ses malpropres petits billets de banque. D'autre part, je ne pouvais pas être soupçonné. J'étais au lit au moment où le Père disait sa messe et où sa chambre était vide. Depuis, nous ne nous étions plus quittés. L'éclair d'une atroce évidence me fit dire tout haut :

— Non, non, ce n'est pas possible . . .

Je venais de voir Philippe tenté, aussitôt après notre conversation d'hier, par le voisinage si proche de ce petit trésor. Le bruit de ses pas, la veille, très tard dans la nuit, me résonna dans la mémoire et s'expliqua pour moi d'une manière affreuse. Il m'avait tant parlé, durant la route, de son besoin d'une petite somme qui lui servît à débuter à Paris. Il avait vu cette somme à sa portée. Il avait lutté, lutté . . ., — et puis, il avait cédé. Il avait accompli ce vol si facile et deux fois infâme, puisque le pauvre vieux moine était notre hôte. Il lui avait suffi de se lever un peu avant l'heure de la messe. Il était sorti de sa chambre. Il s'était glissé jusqu'à celle du Père. Il avait pris les deux médailles qu'il savait les plus précieuses, sans doute d'autres encore. Puis il s'était en allé dans la campagne, afin de donner un prétexte d'une part à sa disparition matinale et aussi pour dompter le trouble dont il devait être bouleversé. Entre les paradoxes les plus hardis d'immoralité intellectuelle et une

action honteuse comme celle-là, il y a un abîme. Je me sentis, devant cette accablante probabilité, saisi d'une telle émotion que les jambes me manquèrent et je dus m'asseoir tandis que dom Griffi disait à son paysan avec sa douceur habituelle :

— Va m'attendre dans le corridor, Peppe. Je t'appellerai.

Puis quand nous fûmes tous les deux seuls :

— Voyons, mon enfant, commença-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas encore, celle non plus de l'hôte amical, mais du prêtre, et en me prenant les mains. Regardez-moi bien en face. Vous sentez que je sais que ce n'est pas vous, n'est-ce pas ? Ne me dites rien, ne m'expliquez rien, et faites-moi une promesse. . . .

— De forcer ce malheureux à vous rendre ces pièces. . . . Ah ! mon Père, quand je devrais les lui arracher de mes mains ou le livrer moi-même aux gendarmes. . . .

— Vous ne m'avez pas deviné, reprit-il en secouant la tête, et je veux au contraire que vous me promettiez sur l'honneur de ne pas prononcer un mot qui laisse soupçonner que vous avez découvert la disparition de ces médailles. . . . Pas un mot, entendez-vous, et pas un geste. . . . C'est mon droit de vous le demander, n'est-il pas vrai ? . . .

— Je ne comprends pas, l'interrompis-je.

— *Pazienza*,[1] dit-il en employant son mot favori, promettez-moi seulement et laissez-moi finir avec ce terrible Peppe. . . . Ah ! ces gens-là me feront mourir avant que je n'aie pu revoir les frères ici. . . . Ils disputent, cinq francs par cinq francs, le paiement de leur fermages ; mais, vous savez, fermer les yeux et se recommander à Dieu. . . . J'ai votre promesse ?

— Vous l'avez, répondis-je, vaincu par une espèce d'autorité qui émanait de toute sa personne en ce moment.

— Et voulez-vous me rapporter le coffret tout de suite ?

[1] (Italian), patience

— Je vais vous le chercher, mon Père. . . .

Malgré la parole donnée, j'eus une peine infinie à me contenir quand, une demi-heure après cet entretien, je me retrouvai avec Philippe Dubois, enfin revenu de sa promenade. Je dois reconnaître, à son honneur, que son visage traduisait, à cette minute, une anxiété intérieure qui eût achevé de me convaincre si j'avais gardé le moindre doute sur sa culpabilité. Il devait cependant se croire assuré du secret, car c'était un bien étrange hasard que mon second examen du coffret, et, moi excepté, qui pouvait constater l'absence des médailles dérobées? Nous les avions mentionnées trop vite pour que dom Griffi eût eu le temps d'en retenir les noms. Aussi ce n'était pas la crainte d'une découverte de ce vol qui mettait sur ce front intelligent et dans ces yeux, si vifs encore la veille, cette sombre expression d'inquiétude. Je devinai que le remords et la honte le déchiraient, tout simplement. Il était si jeune, malgré son masque de cynisme, si voisin, malgré sa corruption intellectuelle, du chaud foyer de sa famille, si nourri encore de loyauté provinciale ! Il remarqua bien la tristesse de mon regard, mais s'il l'attribua d'abord à la véritable cause, le silence que j'observai, d'après ma promesse, dut le rassurer.

— J'ai fait une magnifique promenade, me dit-il sans que je lui demandasse aucun détail sur l'emploi de sa matinée ; seulement, je me suis égaré, et j'arrive trop tard pour visiter le couvent. . . . Je ne le regrette pas, car j'aurais peur de gâter ma sensation d'hier en revoyant ces fresques au grand jour. À quelle heure repartons-nous ?

— Vers les deux heures et demie, lui dis-je.

— Alors, fit-il, si vous me permettez, je vais boucler ma valise.

Il passa dans sa chambre sous ce prétexte. Je l'entendais qui allait et qui venait de nouveau comme cette nuit. Ma présence lui était, malgré tout, insupportable. Que

serait-ce quand il reverrait l'abbé ? . . . J'appréhendais, avec une inquiétude qui allait jusqu'à la douleur, l'instant où, tous les trois assis derechef à la vieille table des novices, nous devrions causer, sachant, le prêtre et moi, ce que nous savions, et lui avec ce poids sur le cœur. Une curiosité se mélangeait à cette inquiétude. En me demandant le silence absolu auprès de Philippe, dom Griffi avait certainement son plan. Allait-il essayer de confesser le jeune homme sans trop l'humilier, en tête-à-tête ? Ou bien, dans la divine bonté que révélait ses yeux de vrai croyant, s'était-il décidé à pardonner en silence, comptant que le reste du trésor de dom Pio suffirait à payer la réparation de la fameuse terrasse ? Toujours est-il que l'heure du déjeuner arriva, — toutes les heures arrivent, — et dom Gabriele vint nous appeler, avec sa même voix gaie et cordiale :

— Hé bien ! seigneur Filippo, dit-il, vous avez pris faim, dans votre promenade ? . . .

— Non, mon Père, répondit Philippe à qui le Père avait saisi les deux mains affectueusemeut et que cette chaude étreinte paraissait gêner, j'ai peur d'avoir eu un peu froid.

— Alors vous boirez un peu de mon *vino santo*,[1] reprit le moine, vous savez pourquoi nous l'appelons ainsi ? Nous suspendons des raisins à sécher jusqu'au jour de Pâques, et alors nous les pressons. Il y a un proverbe toscan qui dit : *Nell' uva sono tre vinaccioli*, dans le raisin il y a trois pépins ; *uno di sanità*, *uno di letizia*, *e uno di ubriachezza*, un de santé, un de gaieté, un d'ivresse. Mais dans mon *vino santo*, il ne reste que les deux premiers.

Et ce fut ainsi de sa part une suite de phrases doucement enjouées tout le long du repas, qui se composait cette fois des truites promises, de châtaignes grillées, d'œufs en omelette qualifiés de frits, et de grives, — de ces grives gorgées de raisins et de genièvre, qui font le régal d'automne dans ce coin béni d'Italie.

[1] (Italian), holy wine.

— Je n'ai jamais pu toucher à un de ces petits oiseaux, nous dit le Père, je les vois voler de trop près ici. Mais nos paysans les chassent à la glu. Les avez-vous vus passer avec une chouette apprivoisée? Ils disposent le long de la vigne des bâtons enduits de cette glu. Puis ils posent la chouette à terre, attachée à un autre bâton. Elle volète çà et là. Les oiseaux s'approchent par curiosité. Ils touchent aux baguettes, et les voilà pris. Je me suis toujours étonné qu'un poète n'ait pas fait une fable avec ce joli tableau. . . .

Mais d'allusion aux pièces disparues, pas un mot. Pas un mot non plus qui marquât une différence entre ses dispositions à mon égard et à l'égard de mon compagnon, — peut-être un peu plus de câlinerie cependant pour lui, que je voyais comme brisé par cette sympathie presque affectueuse de notre hôte si indignement trahi. Vingt fois je distinguai des larmes sur le bord des yeux de ce garçon, qui n'était évidemment pas né pour le mal. Vingt fois je fus sur le point de lui dire: "Allons, demande pardon à ce saint prêtre, et que ce soit fini. . . ." Puis Philippe fronçait les sourcils, ses narines se crispaient. Le feu de l'orgueil séchait ses prunelles, et la conversation continuait, ou plutôt les monologues de dom Griffi, qui comparait maintenant son Monte-Chiaro au Monte-Oliveto,[1] et il parlait avec tendresse de son ami qui est aussi le mien, le cher abbé de N***, préposé à une besogne de garde toute pareille. Puis il nous racontait toutes sortes d'anecdotes sur le couvent, les unes infiniment intéressantes, — une visite, par exemple, du connétable de Bourbon[2] en marche

[1] *Monte-Oliveto*, a celebrated convent of Benedictines near Siena; it is now confiscated. It contains beautiful frescoes by Luca Signorelli and Sodoma.

[2] *Charles, duc de Bourbon*, generally known as *connétable de Bourbon* (1489–1527). He betrayed Francis I of France, offered his services to his rival Charles V, emperor of Germany, and marched against Rome. He was killed while storming that city.

sur Rome, et commandant en secret au prieur une messe pour le lendemain de sa mort ; — d'autres, enfantines et relatives à des légendes naïves. . . . Ce ne fut qu'après ce repas et une fois remontés dans notre salon, que je compris son intention et quelle idée lui avait suggérée une connaissance de cœur humain, qu'un confesseur peut seul avoir. Nous ayant quittés quelques minutes, il rentra, tenant à la main la cassette de dom Pio. Je regardais Philippe. Il était devenu livide. Mais le visage ridé de notre hôte n'annonçait cependant aucune sévère interrogation :

— Vous m'avez enseigné le prix de ces médailles, nous dit-il simplement en posant le coffret sur la table. Il y en a bien trop pour ce que j'ai à faire reconstruire. Permettez-moi de vous demander d'en choisir pour vous, chacun deux ou trois, que vous garderez en souvenir du vieux moine, qui a prié pour vous deux ce matin. . . .

Il m'avait regardé, en prononçant ces quelques mots, d'un regard où je pus lire le rappel de ma promesse. Il était sorti, que nous étions là, Philippe Dubois et moi-même, immobiles. Je tremblais qu'il ne devinât que je savais son secret. La sublime indulgence de dom Griffi, destinée à produire un repentir presque foudroyant par l'excès de la honte, ne pouvait avoir son plein effet sur cette âme en détresse que si l'amour-propre blessé n'y mêlait pas son fiel.

— Que c'est bon, un bon prêtre ! . . . dis-je simplement pour rompre le silence. Philippe ne répondit rien. Il s'était vivement retourné contre la fenêtre et il regardait le vert paysage que nous avions admiré le soir en entrant, plongé dans une rêverie profonde. J'avais ouvert le coffret, et pris au hasard une des médailles pour obéir à notre hôte, puis je passai dans ma chambre. Mon cœur battit, je venais d'entendre le jeune homme qui sortait en courant, et ses pas qui se dirigeaient vite, vite, vers la cellule du

vieux moine. L'orgueilleux était vaincu. Il allait rendre les pièces volées et avouer sa faute. En quels termes parla-t-il à celui qu'il avait d'abord comparé si insolemment à feu Hyacinthe, et que lui répondit ce dernier? Je ne le saurai jamais. Seulement, lorsque nous fûmes remontés tous deux en voiture et que Pasquale eut dit à sa jument: "Allons, Zara, cherche tes jambes . . ." je me retournai pour revoir le couvent que nous quittions et saluer l'abbé, venu jusqu'au seuil, et je reconnus, dans le regard que mon compagnon jetait de son côté sur le simple moine, *l'aube d'une autre âme.* — Non, l'ère des miracles n'est pas close, mais il y faut des saints, — et ils sont trop rares.

PÉROUSE, *novembre 1892.*

UN HUMBLE.

LA lourde voiture du tramway[1] qui unit la gare Montparnasse[2] à l'Arc de l'Étoile[3] va s'ébranler. Il ne reste plus de libre à l'intérieur, par cette aigre et froide après-midi de février, que l'avant-dernière place du fond, à gauche, — place étroite, à peine visible entre une énorme bourgeoise qui tient un sac de cuir noir sur ses gros genoux, et un vieillard décoré de la rosette, sans doute un ancien officier, dont le visage brouillé de bile, les yeux d'un bleu dur, la bouche amère, disent assez le mauvais coucheur, celui qui doit inévitablement prononcer le premier la phrase: "On ne part donc pas? . . ." Et juste à la seconde où il vient de lancer ces mots d'une voix âcre, la voiture, qui remuait déjà, s'arrête de nouveau. Un homme court et corpulent, plutôt

[1] *Tramway*, horse railroad.

[2] One of the principal railroad stations of Paris.

[3] The arch at the end of the Champs-Élysées, erected in memory of Napoleon I's victories.

porté que poussé par le conducteur, se précipite. D'une main il s'aide aux courroies du plafond, de l'autre il retient une serviette d'avocat bourrée de livres et verdie par l'usure. Entre les genoux qu'il heurte, les pieds qu'il froisse, les parapluies qu'il déplace, il roule jusqu'au vieillard et jusqu'à la bourgeoise. Avec un "excusez" auquel on ne daigne pas répondre, il prend place entre ces deux redoutables voisins. Le premier lui donne un coup de coude tout sec et dur, la seconde le déborde de ses formes. "Pardon," dit le nouveau venu à gauche, "pardon," dit-il à droite, et la voiture glisse au trot de ses deux chevaux gris de fer, sur ce boulevard d'artistes, de petits rentiers et d'ouvriers qui étale dans ses innombrables boutiques de bric-à-brac un millier de gravures et de bustes représentant le premier Empereur. — Oh ! la cruelle ironie des fins de gloires !

Cependant l'homme à la serviette s'est installé tant bien que mal, et il l'a ouverte, cette serviette à son dernier période d'emploi. Il en a extrait une trentaine de feuilles de papier pliés par le milieu et sur le côté. De la poche de son pardessus grossièrement bordé de galon aux manches et tout gras au col, il a tiré un crayon, posé un peu en arrière son chapeau haut de forme, un chapeau de satin aussi fatigué de ressorts qu'élimé d'étoffe. Il porte des cheveux trop longs, une barbe inculte. Ses lourdes bottines sont tachées de boue, son pantalon gondole aux genoux, sa cravate noire se fripe autour d'un faux col en papier qui joue mal la toile. Les taches d'une de ses mains décèlent l'usage récent du porte-plume, et quand il tourne une par une les feuilles sur lesquelles son crayon trace des signes cabalistiques, les regards des curieux du tramway peuvent lire les mots : *Institution Vanaboste*, *Version latine.* L'homme à la serviette est un professeur et de la variété la plus mélancolique dans la docte espèce, un professeur libre.[1]

[1] *libre*, not belonging to State Institutions, to the *Université de France.*

Il n'a que cinquante-deux ans, le professeur libre. Vous lui en donneriez soixante, tant il porte sur toute sa personne les traces de sa vie toute faite d'un continuel, d'un irrésistible épuisement. Jugez un peu. Il s'est levé à cinq heures, ce matin, — sans bruit, pour ne pas réveiller sa femme. Il a fait sa toilette à l'aveugle, avec l'unique pot à eau, l'unique savon et l'unique peigne du ménage. Avant six heures il s'était rendu à pied de l'avenue des Gobelins, où il habite, par économie, jusqu'à une pension de la rue de la Vieille-Estrapade. De ces six heures à sept heures et demie, il a fait répéter leurs leçons et leurs devoirs à quelques élèves qui suivent le cours du lycée Louis-le-Grand. À huit heures il s'asseyait dans une des chaires de l'Institution Vanaboste, récemment transférée, depuis qu'elle a grandi, dans un ancien hôtel de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, "entre cour et jardin," disent les prospectus, qui négligent d'ajouter que ce jardin consiste en un carré de terre grand comme un mouchoir, où poussent trois acacias malades et où le soleil ne pénètre jamais, tant les maisons avoisinantes surplombent. Le professeur a pris pour tout déjeuner, entre ces deux séances, un croissant[1] d'un sou grignoté en courant le long des murs tristes du Panthéon. Vers dix heures il rentrera chez lui. Quatre élèves à servir, deux par deux, jusqu'à midi et demi. Il est trois heures, et il a eu le temps, depuis son déjeuner, de donner un autre cours à l'école Sainte-Cécile, un pensionnat de jeunes filles où son âge le fait admettre. Encore cinq leçons, trois avant le dîner, deux après, et sa journée sera finie.

La voiture va, s'arrête, reprend, se ralentit, s'arrête, reprend encore. Le crayon du professeur continue, lui, à courir dans les marges des copies, d'y tracer les *cs* qui signifient *contre-sens*, les *ffr*, qui signifient *fautes de français*, les *fs*, qui signifient *faux sens*, et les *fo*, — les très nombreux *fo*,

[1] *croissant*, very small bread affecting the form of a *crescent*.

— qui signifient *fautes d'orthographe.* Et tout en corrigeant ces copies, le vieux forçat de l'enseignement libre pense au cachet qu'il va gagner. Son ancien collègue de la pension Vanaboste, Claude Larcher, l'écrivain aujourd'hui connu, lui a procuré une leçon chez une dame russe de passage à Paris, une heure quatre fois la semaine, auprès d'un petit garçon un peu trop pâle, très doux, qui doit seulement lire et écrire sous la dictée, et on donne trente francs pour cette heure ! Jamais le professeur libre n'a été payé comme cela, et il caresse un rêve : profiter de l'occasion pour mettre quelque argent de côté et réaliser enfin son désir de ses vingt-sept années de mariage, quinze jours au bord de la mer avec sa femme. Il n'a jamais pu. Ses charges sont si lourdes, et il a toujours peiné. À dix-neuf ans, refusé à l'École normale, il se faisait maître d'étude pour préparer sa licence. Licencié, il épousait la fille d'un de ses collègues, et, tout de suite, c'était le mobilier à payer, c'était le premier enfant à élever, puis le second, puis le troisième, puis le quatrième. Aujourd'hui ses deux filles aînées sont mariées, l'une à un commerçant, l'autre à un avocat, deux anciens élèves. Comme on n'a pas eu de dot à leur donner, le père leur assure à chacune, par contrat, mille francs par an, — ci, deux mille francs. — Des deux garçons, l'un est sorti de Saint-Cyr[1] cette année, et le père lui sert aussi mille francs par an. C'est la mère qui l'a décidé à cette pension, pour qu'il n'y ait pas d'injustice. Il a quelque part une vieille tante de province qui mourrait de faim sans les trois cents francs qu'il lui envoie, et il a recueilli chez lui la mère de sa femme. Tout cela compte, et le professeur n'est guère payé en moyenne que quatre francs le cachet, — trois quelquefois, quelquefois cinq, moins souvent six et sept rarement, très rarement. La leçon du Russe, c'est l'aubaine inespérée, d'autant plus que la correspon-

[1] *Saint-Cyr*, a well known military school.

dance du tramway de Montparnasse lui permet de se rendre chez son élève et d'en revenir pour soixante centimes sans perdre trop de temps, grâce au système des rails qui, en évitant les secousses, permet d'écrire. Aussi a-t-il un bon sourire, l'excellent père "H^2O," comme l'appellent les Vanaboste, qui se moquent de son incurie personnelle en lui appliquant la formule chimique de l'eau. Il se soucie peu que ses deux voisins le serrent à qui mieux mieux, que les autres voyageurs le regardent avec dédain ou moquerie, lui, son chapeau, sa serviette et ses copies. Il voit en pensée un petit coin de plage normande, — d'après des dessins de journaux illustrés, n'ayant jamais quitté Paris. Il voit l'Océan, il voit la "maman," — c'est sa femme, — assise sur les coquillages au bord des flots, *purpureum mare*,[1] comme dit son cher Virgile . . . Et quand la voiture du tramway s'arrête à l'Arc, après avoir franchi la Seine et monté au pas la rude et longue avenue Marceau, c'est d'une allure guillerette qu'il sautille jusqu'à la porte de l'hôtel, loué tout meublé, rue du Bel-Respiro, où habite la grande dame russe, mère du petit André. Il en oublie d'essuyer ses semelles sous la marquise, et le portier en livrée qui vient de l'annoncer, comme les fournisseurs, par deux coups de cloche, dit à un valet de pied attardé dans la loge :

— Ça gagne de l'argent comme ça veut, sans rien faire, et ça ne se payerait seulement pas un fiacre pour arriver propre . . . Vieux grigou, va !

Ah ! le brave homme !

TOBLACH, *juin 1888.*

[1] *purpureum mare* (Latin), the purple sea.

V.

VOYAGES.

VOYAGES.

I.

MÉTAPONTE.[1]

L'INTÉRÊT d'une promenade à travers cette campagne funeste réside dans une visite aux restes d'un temple Dorique, de destination incertaine, et qui se trouvait, estime-t-on, à deux kilomètres au nord de la cité disparue. Ce débris porte le nom romantique de Table des Paladins — *Tavola dei Paladini.* "On l'appelle ainsi," me dit le paysan qui me conduit vers cette ruine, "parce qu'on a entendu raconter aux vieux que des hommes six fois grands comme nous venaient y manger ! . . ." Il cligne son œil, et secouant sa face couleur d'olive, il prononce la parole nationale par excellence, celle qui se prête également aux plus aveugles superstitions et aux plus diplomatiques scepticismes : "*Chi lo sa ? . . .*"[2] et il ajoute : "On a trouvé leurs tombes pourtant, et elles étaient faites pour des gens comme nous . . ." Ce raisonnement paraît troubler beaucoup son intelligence, aussi lente que la charette de bois non suspendue dans laquelle il me voiture. Deux mulets étiques la traînent, attelés l'un dans le brancard, l'autre par côté. Les deux grandes roues suivent la double ornière du chemin, où elles enfoncent parfois jusqu'au moyeu. Le paysage s'est fait plus vide encore, maintenant que me voici à cinq cents mètres des bâtisses rangées autour de la gare et qu'un pli

[1] *Metapontium*, an ancient city of Italy, on the gulf of Taranto (Tarentum).

[2] *Chi lo sa ?* (Italian), Who knows ?

de terrain les cache. La lande se déploie sauvage et nue. Des moutons y paissent, conduits par un berger vêtu de peaux de bêtes qui ne sont ni taillées, ni cousues. Des ficelles nouent ces toisons d'un blanc jaunâtre et maculé de boue autour du torse, des bras et des jambes de ce pâtre, probablement très analogue à ceux qui servirent de modèle à l'enchanteur Théocrite,[1] quoique l'on n'imagine pas un animal humain de cette brutalité récitant les délicieux vers du *Cyclope :*

> Nicias, il n'est pas de remède à l'amour.
> Il n'est pour adoucir sa brûlure sauvage,
> Ni baume bienfaisant, ni magique breuvage,
> Rien que le charme pur des Muses. . . .

Ce berger regarde là-bas, assis à terre vers les montagnes de la Calabre qui bordent de leurs lignes vaguement bleues et des neiges de leur cime cet horizon désolé. Qu'elles sont loin, et loin la mer qui, à droite, tremble par instants ! Un ciel d'automne, où d'informes nuages se déchiquettent sous le vent, enveloppe cette solitude par-dessus laquelle volent des oiseaux de proie. Ils tournent, ailes éployées, fouillant la grande plaine de leur avide regard. Aussi les peureuses alouettes que font lever les chiens qui suivent la voiture : — Regina, Cacciatore et Policastro,[2] — ont-elles tôt fait de s'abattre à quelques pas plus loin. Les cahots succèdent aux cahots tandis que les colonnes du temple ruiné grandissent à mesure, mais à mesure aussi le malheureux mur de cimetière dont une précaution inintelligente les a entourées. Il serait si facile de remplacer par une

[1] Theocrites, a celebrated Greek bucolic poet, who lived in the first half of the 3d century B.C. The *Cyclops* is the eleventh idyl ; the lines here quoted are the first ones.

[2] (Italian), Queen, Hunter. *Policastro* is the Italian form of a Greek name.

grille cette absurde maçonnerie qui gâterait, si c'était possible, lá beauté de cette ruine, si mélancolique et si grandiose dans ce vaste cadre de silence et de sauvagerie !

Mais non, la beauté de la ruine est la plus forte. Une fois la porte à claire-voie poussée, et devant ces reliques séculaires, l'impression s'impose, irrésistible, immédiate et profonde. Quinze colonnes seulement sont debout. Elles suffisent à vous émouvoir autant que les édifices intacts de Paestum,[1] quoique d'une émotion un peu autre. C'est surtout ici un saisissement moral. L'artiste doit aimer cette ruine de Métaponte, moins que le poète, malgré qu'elle fournisse un exemplaire accompli de cet ordre Dorique si sévère et si fort, avec son absence d'ornements, ses chapiteaux nus, sa base posée à même le pavé, la sensation qu'il donne d'un poids simplement et intelligemment supporté. Ces colonnes offrent ce caractère particulier que, pour une raison de solidité, le coussinet du chapiteau déborde un peu. L'architrave n'est pas tombée, ce qui explique le surnom de "table" appliqué à toute la ruine. Mais c'est vraiment par miracle qu'il en est ainsi. Car le vandalisme commun aux seigneurs et aux paysans du moyen-âge a travaillé là comme ailleurs. Trouvant dans ces pierres des édifices antiques des matériaux préparés, ils dépeçaient ces nobles asiles des Dieux dépossédés, comme Robinson[2] faisait son vaisseau. Ici les pierres des escaliers ont été arrachées, arrachées celles qui marquaient la place du mur de la *Cella*.[3] Les frontons ont été détruits, et, pour qui n'aurait pas l'idée de l'ordonnance constante des temples

[1] *Paestum*, ancient city in the province of Salerno, celebrated for the magnificent ruins of the temples of Neptune, and Ceres.

[2] Robinson Crusoe.

[3] *Cella* (Latin), the chapel, part of the temple where stood the statue of the god.

grecs, aucun indice ne révélerait le dessin primitif de la construction. En revanche, l'art le plus savant n'aurait pas combiné un plus fier symbole du destin réservé à toute chose humaine, un commentaire plus éloquent du *Debemur morti nos nostraque.*[1] . . . La forme de ces ruines en fait vraiment un autel dressé à cette invincible Mort, à la souveraine Déesse d'ici-bas, dans ce désert qui prend lui-même, par place, de vagues formes de nécropole. Les ondulations marquent la place jadis occupée par la ville dont la poussière est mêlée à ce sol. On raconte qu'à l'époque de la moisson et dans les parties cultivées de la plaine, de longues rangées d'épis plus courts et leur jaunissement prématuré aident à retrouver les lignes où durent être les rues. On dit aussi que, dans les champs nouvellement défrichés, sans cesse la charrue du laboureur retourne des fragments de statues, des armes, des monnaies. *Tristis arator*[2] disait déjà plaintivement le tendre Virgile que l'on imagine tout jeune dans les champs de Mantoue, regardant sur le visage vieilli des pauvres paysans la trace de cette tristesse inconsciente que son précoce génie y devinait déjà. Cette épithète est trop vraie des cultivateurs qui vont ainsi, arrachant à cette terre empestée des morceaux épars où se discernent de vagues monuments d'une gloire à jamais détruite, et ces morceaux sont quelquefois des merveilles d'art, comme deux mains de marbre, deux adorables mains d'une statue de femme que l'on garde provisoirement dans une grange près de la gare, en attendant de les transporter au musée de Tarente. Elles sont, ces mains qui traînent parmi des débris informes, fines à rendre amoureux du corps qu'achevait leur délicatesse, pures à y mettre un

[1] *Debemur*, etc. (Latin), "We belong to death, we and our possessions." Quotation from Q. Horatii Flacci, *Epistularum*, Lib. II, Epist. III, v. 63 (*De arte poetica*).

[2] (Latin), the sad husbandman.

baiser comme sur des mains de chair et si mélancoliquement mutilées et vivantes !

Il y a bien encore à Métaponte d'autres fragments d'un temple déblayé par le duc de Luynes, ce grand seigneur archéologue qui a tant fait chez nous pour l'étude de cette glorieuse et dévastée Grande-Grèce.[1] Mais ils sont trop dispersés pour rien apprendre à un voyageur qui n'est pas un savant. Des tombeaux ont été aussi découverts, mais ils ressemblent à tous ceux du même genre. Aussi ne m'attendais-je pas, en regagnant le souple bouquet d'eucalyptus qui masque la place de la gare, à emporter de cet endroit maudit un autre souvenir que celui de cette Table des Paladins dressée dans ce désert. . . . Par bonheur, le train est en retard, et de plusieurs heures, à cause d'un accident survenu à un des ponts de la voie. Les employés sont de loisir, et plusieurs entourent un paysan borgne qui joue de la guitare, et voici que l'un d'eux, qui est du Pizzo, prenant cette guitare, commence de chanter une chanson de Calabre d'une si pénétrante poésie qu'en ayant compris quelques paroles j'ai voulu les transcrire sous sa dictée, avec le regret de ne pouvoir les envoyer à feu Claude Larcher[2] pour servir d'exergue à sa *Physiologie de l'amour* si étrangement interprétée par mes meilleurs amis et cruellement calomniée : " Devant la porte de l'enfer, — je vis un vieillard pleurer encore son amante. — Et je lui dis : Pauvre, tiens-toi allègre, — car petit à petit s'en va le chagrin. — Va, les peines de l'enfer ne sont rien — qu'à peine un songe pour qui perdit son amante. — *Et celui qui la perd morte, ce n'est rien. — Car petit à petit s'en va le chagrin. — Mais qui la perd vivante souffre un feu brûlant, — et qui chaque jour le ronge plus avant. . . .*" Et le chanteur ajoute, faisant, par

[1] Southern Italy was anciently called *Magna Graecia.*

[2] The fictitious personage to whom is ascribed Bourget's *Physiologie de l'amour moderne* (Paris, 1891).

un hasard d'instinct ou de langage, une distinction qui eût ravi le défunt physiologiste: "Ce n'est pas une chanson d'amour, mais de passion ! . . ."

Le 28 novembre 1890.
(*Sensations d'Italie*, Paris, 1891.)

II.

MUSÉE DE PROVINCE.

En voyage.—*Juillet 1882.*

J'étais tout seul dans la grande salle du musée de C. . . à me promener de tableau en tableau, abandonné par le gardien qui est en même temps le concierge de la Faculté.[1] Le palais académique de C. . . sert à deux fins, comme le concierge lui-même. Au rez-de-chaussée les baccalauréats tiennent leur session ; au premier étage, c'est la bibliothèque, et au second, c'est le musée. Un silence infini enveloppait cette galerie provinciale par l'après-midi où je la visitais, et toujours je revenais à une peinture, délicieuse entre toutes, due à quelque maître inconnu du quinzième siècle et qui représentait une madone adorée par deux anges dans un fin paysage. Un peu gauche et maniérée, la Vierge ouvre ses yeux bruns avec une douce candeur, inclinant sur la droite sa tête placide que couronnent les bandeaux modestes de ses cheveux roux ; et c'est, répandue sur ce visage reposé, sur ces mains qui tiennent presque avec maladresse l'enfant Sauveur, sur ce corps tout jeune et qu'une draperie verte brodée d'un galon d'or passé dessine chastement, une sérénité aussi lumineuse que la transparente clarté dont le paysage si intime à la fois et si

[1] The *Facultés* (*i.e.*, Law, Medicine, Philosophy, Sciences and Theology) are distributed over the cities of France, without forming universities; they are all parts of the *Université de France*. A strong movement is now on foot (1894) to reëstablish separate universities.

lointain est enveloppé. Dévotement, les anges agenouillés serrent leurs mains l'une contre l'autre, et dévotement aussi je regardais la madone qui fut jadis copiée sur quelque naïve figure de jeune fille, aujourd'hui morte, — tant qu'il me sembla l'entendre qui me parlait d'une voix ingénument plaintive. C'était comme s'il fût sorti de la bouche menue une de ces légendes que les dessinateurs d'autrefois développaient hors des lèvres de leurs personnages, pour commenter leur intention. — Et voici ce que j'entendis. . . .

La Madone à la tête inclinée disait au rêveur : "Tu te plains parfois de ta destinée, mais que ta liberté d'aller et de venir est d'un prix inestimable en regard de ma dure loi d'immobilité ! Que de prisons j'ai connues, et toujours pires, depuis le jour où le maître peintre me contraignit d'exister par la vertu de son génie. J'aimais pourtant cet atelier, dans un château d'Italie, où mes yeux se sont ouverts à la vie. Le maître peintre était vieux et pur. Et, tandis qu'il peignait mes traits, il lisait les vers du Dante et parfois s'interrompait pour pleurer sur les malheurs de son pays, l'infamie de ceux qui tenaient le pouvoir, la corruption de l'art, la tristesse des temps. Il expliquait à un moine de son âge qui montait parfois à son atelier qu'il se consolait un peu en évoquant ma forme céleste. Il espérait que sur moi se poseraient des regards fervents, et que des âmes coupables trouveraient quelque force contre le péché en s'abreuvant des mystiques effluves qui émanaient de ma beauté. Et c'est bien vrai que durant des années et des années j'ai vécu, comme le Maître l'avait voulu, dans l'ombre fraîche d'une chapelle, parmi l'encens et les soupirs de repentir qui montaient vers moi du bas des marches de l'autel. Des femmes arrivaient, à la tombée du jour, mortellement pâles et mortellement belles, qui fixaient, sur la calme expression de ma figure, des yeux où je lisais le désir

d'un je ne sais quoi de démesurément tendre et triste, la faim et la soif d'un réconfort suprême et d'une ineffable réparation. D'autres aussi, frivoles et indifférentes, s'agenouillaient pour attendre le pas d'un homme qui, à une certaine minute, apparaissait dans le coin du pilier ; — et les jours succédaient aux jours sans que les passions et les remords arrêtassent leur flot ininterrompu, sans aussi que je visse une autre lumière que celle du jour morne qui s'assombrissait éternellement derrière les vitraux. . . .

"Des soldats vinrent un matin, qui me détachèrent de ce mur peint ; un couteau aigu fit le tour de ma toile et je fus roulée comme une peinture vulgaire pour me retrouver, beaucoup de mois après, ornant le boudoir d'un palais. Mon maître, à ce que j'appris bientôt, était un maréchal d'un empire nouveau,[1] qui paraissait rarement dans sa demeure, étant toujours à faire campagne, et qui, m'ayant regardée une seule fois, en tirant sa moustache, laissa tomber simplement ces mots : 'Il a fait tuer plus de soldats qu'il n'y a de fils dans cette toile, pour ça . . .' en me montrant de sa main qu'une grande cicatrice balafrait. J'étais tout le jour couverte d'un voile, et, quand on me dépouillait de ce linceul, c'était pour des soirs de gala où j'écoutais de la musique caressante marquer la cadence du bal. Les couples tournoyaient, enlacés, des lointains salons jusqu'au recoin écarté où je me morfondais muette et délaissée, et quand un de ces couples était seul dans le boudoir, j'ai vu parfois sur des épaules endiamantées, toutes rougissantes, des lèvres s'appuyer que ma présence n'écartait pas. Puis mon maître mourut, et je fus reléguée dans cette salle où tu me vois aujourd'hui.

"Cette fois, c'est la solitude indéterminée ; l'indéfinie et morne succession des heures n'amène à mes pieds que de

[1] The empire of Napoleon I.

rares Anglais, en complet[1] de voyage, dont le *Very fine indeed* indifférent trouble dans sa tombe le vieux Maître dont je fus le chef-d'œuvre aimé. Autour de moi, ce ne sont que hideuses figures dues aux artistes de la contrée, — et, pour comble de misère, on parle de repeindre le vieux vert effacé de ma robe, le carmin fané de mes lèvres, le noir appâli de mes yeux. Quelquefois, une vieille demoiselle à lunettes bleues monte jusqu'à cette salle, et commence à copier mes traits. Je vois l'abominable personne tracer amoureusement des lignes qui sont la caricature de mon visage, et je ne peux rien pour empêcher ce blasphème. La meilleure minute est à coup sûr celle où la nuit avance et avec elle son cortège de fantômes. Une forme tremblante surgit alors devant moi, qui me regarde avec désespoir ; je reconnais le grand peintre dont je suis la fille, — et tous les deux, nous nous contemplons fixement, sans paroles, tant je respecte son désespoir, devant l'inutilité de son génie. . . ."

. . . J'entendis des pas près de moi. C'était un gros homme en complet gris avec sa femme, aussi laide que lui. Ils s'arrêtèrent devant le tableau.

— Ne trouves-tu pas, ma bonne, qu'elle ressemble à notre Eudoxie ? . . . dit le gros homme.

Pauvre Madone ! . . .

III.

DEVANT UN BUSTE DE CIRE.

En voyage. — *Septembre 1882.*

Il est relégué dans une salle étroite d'un de nos plus riches musées de province. Rien qu'au titre de cette étude les connaisseurs des richesses disséminées aux quatre coins de notre France, auront deviné qu'il s'agit du buste de cire

[1] *complet*, a suit of which all the pieces are of the same material.

qui fait l'orgueil de la collection Wicar à Lille.[1] Ce buste de femme est donc emprisonné pour toujours au fond d'une niche creusée à son intention. Quels hasards successifs de ventes et d'héritages l'ont conduit à cette place? Même le conservateur l'ignore, comme il ignore le nom de la personne énigmatique et séduisante qui servit de modèle à l'artiste, le nom de cet artiste dont le génie se manifeste par ce chef-d'œuvre, la date de cette composition, son prétexte, tout en un mot de ce qui concerne cette tête, — sinon qu'elle est adorable comme la jeunesse et romanesque comme le mystère. . . . Sur un fond d'or, elle s'enlève si pâle et si fine, avec ce charme de pénombre qui ajoute à son charme de beauté. La nuance, déjà par elle-même presque passée, de la cire, s'est décolorée encore avec les années. La pourpre des lèvres a pâli. Les bandeaux des cheveux, qui se partagent de l'un et de l'autre côté du front, s'éclairent peu à peu et leur teinte, qui fut d'un brun vif, s'adoucit et se dégrade jusqu'à rappeler les blondissements de la feuille morte. Mais ce je ne sais quoi d'ancien et de fané, cette physionomie de chose de jadis, c'est la poésie même de cet art et de ce visage. Le regard sombre des yeux de verre, dont les paupières clignent à peine, s'imprègne de songe dans cette effacement progressif de ce qui fut l'attrait joyeux, la fleur de vie éclatante et jeune de ce buste sans signature, — buste de quelle femme? sculpté par quelles mains, et promis d'avance à quelle destination? . . .

Il est singulier et bien puissant, l'attrait qu'exercent sur la rêverie les portraits demeurés anonymes et qui conservent, par delà les siècles, le souvenir d'une beauté à jamais évanouie, d'une âme à jamais inaccessible, d'une aventure

[1] *La collection Wicar à Lille;* Wicar was a painter, son of a poor workingman. His collection formed the nucleus of an interesting museum at Lille, which was named for him.

à jamais terminée. . . . Devant l'image des hommes et des femmes du temps passé dont on connait le nom et la vie, la fantaisie s'éveille aussi, mais d'un éveil moins passionné. Vérifier un caractère, d'avance étudié, dans le détail d'une physionomie, reconnaître par exemple la royale légèreté de Marie-Antoinette[1] à son profil si évaporé à la fois et si noble, constater devant le masque câlin et glacial de Mme Récamier[2] le secret de son angélique sorcellerie, — c'est un plaisir de curiosité satisfaite et ce n'est que cela. Mais avoir devant soi, vivante et cependant muette, indéchiffrable tout ensemble et transparente, une face humaine, telle que les sentiments l'avaient pétrie, telle que l'existence l'avait façonnée, et ne rien savoir de cette existence et rien de ces sentiments, voilà de quoi fournir un aliment parfois éternel à notre imagination. Pour des contemplateurs moins sensibles aux qualités plastiques d'une œuvre d'art qu'à ses qualités de suggestion, c'est une exquise bonne fortune que l'apparition entre les baguettes jaunies d'un cadre d'or ou sur quelque piédouche ancien, d'un de ces visages sans état-civil, — énigme à deviner qui ne sera jamais connue tout entière. C'est à distance surtout qu'elle s'impose, cette inquiétante énigme ! D'une ville traversée en voyage, la mémoire ne revoit plus qu'un angle d'une salle de musée, et dans cet angle le contour du visage aperçu en passant. Les yeux du portrait vous suivent avec la fixité d'un regard de fantôme, et c'est ainsi qu'en me rappelant la vieille cité flamande où je me trouvais l'autre semaine, toujours je revois ce buste en cire d'une jeune femme, avec la grâce de ces joues où flotte un peu de ce

[1] *Marie-Antoinette* (1755–1793), the daughter of Francis of Lorraine and Maria-Theresa, the unfortunate queen of Louis XVI of France.

[2] *Mme Récamier* (1777–1849), a beauty whose *salon* at the *Abbaye-aux-Bois*, and *rue de Sèvres* in Paris, was the gathering-place of the most remarkable men of her time.

sourire qu'on serait tenté d'appeler le sourire *Vincien*, tant le divin Léonard[1] a excellé à en reproduire l'indécision, — avec ces yeux mi-clos dont on ne sait s'ils vont se moquer ou s'attendrir, — avec cette bouche trop fine. Est-ce l'indiscrétion ou l'indifférence? Est-ce la délicatesse ou la cruauté qui réside dans les détours de cette bouche sinueuse? . . .

Il est vraisemblable que ce buste de cire est celui d'une Italienne de la Renaissance. Il fut attribué tour à tour à Léonard, à cause du sourire des joues, puis à Raphaël, à cause de la suavité de la bouche et de l'ovale. . . . Ce visage malicieux et délicat vous regarde, et l'on se ressouvient des livres où se respire, — élixir précieux dans des flacons ciselés, — comme un arome de l'âme italienne du temps des grands artistes. Les histoires romanesques du *Décameron*[2] reviennent à la pensée, et aussi les cruelles *Chroniques* transcrites par Stendhal d'après les manuscrits du quatorzième et du quinzième siècle. Avec sa menue et céleste figure, la femme qui posa pour ce buste avait sans doute cette sorte d'esprit si différent du nôtre et tout composé de sentiment et de finesse, qui était celui, par exemple, de la marquise de Montferrat, laquelle, comme il est raconté dans la cinquième nouvelle de la première journée de Boccace, "avec un banquet de gélines et certaines gracieuses paroles, réprima la folle amour du roy de France." — Entre faire dévotement ses prières et de son mieux aimer qui l'aimait, sa vie s'est-elle écoulée heureuse et calme comme celle de beaucoup des femmes de son temps et de son pays? A-t-elle connu, comme les sages de ce temps et de ce pays, le charme de sécurité intime que

[1] Leonardo da Vinci (1452–1519).

[2] *Décameron*, a compilation of stories by the great Italian writer Boccaccio (1313–1375).

Boccace oppose si joliment au fracas extérieur des guerres et des désastres publics? Après avoir décrit avec de noires couleurs la peste florentine et ses ravages, quel discours le conteur met-il dans la bouche de ses dames? Des plaintes et de sinistres pronostics? Non pas! Mais le conseil d'aller loin des spectacles tragiques, à la maison des champs, et là de prendre tout le plaisir et la joie possibles, sans toutefois transgresser en aucun acte les limites de la raison. "Là oyt-on chanter les oiselets, on y voit les petites montagnes et les plaines verdoyer et les champs pleins de bleds ondoyer ni plus ni moins que fait la mer. Pareillement on y voit toutes sortes d'arbres, et aussi le ciel trop plus ouvertement que nous ne faisons ici. . . ." La compagnie suit cet aimable conseil, et, à peine arrivés dans l'asile, "les jeunes hommes avec les belles dames, devisant de choses plaisantes, s'en vont promenant tout bellement dans un beau jardin, faisant chapeaux et bouquets de diverses fleurs, et amoureusement chantant. . . ." Ils franchissent le seuil de la salle basse de la maison et ils y trouvent "les tables dressées, couvertes de blanches nappes, et les verres qui semblaient argent, si clairs ils étaient, et le pavé semé partout de fleurs de geneste. . . ." C'est le symbole, cette description charmante après la description terrible, de la seule sorte de félicité qui pût convenir aux existences d'alors. Le danger était partout: danger national, danger privé. Mais le beau climat, la gracieuse et naturelle influence du ciel bleu, des calmes horizons, le laisser-aller de la causerie et l'enchantement de la volupté faisaient vite oublier ce danger. Cette Italie a son symbole encore dans les tableaux où, sur le premier plan, se voit une scène de meurtre: une Hérodiade[1] portant par les cheveux la tête exsangue d'un saint Jean, un saint

[1] *Hérodiade.* See the Bible: Matthew 14:3, 6; Mark 6:17, 19, 22; Luke 3:19.

Sébastien[1] tordu sous le hérissement des flèches, un Christ flagellé jusqu'aux blessures, tandis que le paysage se déroule au loin, lumineux et paisible, traversé de fleuves clairs, cerné de montagnes violettes, peuplé de maisons cachées parmi les grands arbres. . . . Fut-il jamais pareille occasion de mettre en pratique les vers humains et inhumains à la fois de l'épicurien Lucrèce[2] qui célèbrent la douceur du repos heureux au bord de la mer, cependant que la bise laboure les lames, que les barques tremblent et que les matelots sont en danger? . . . — Demain peut-être ce sera notre tour, aujourd'hui allons respirer des roses. . . .

Mais il y a dans l'expression de cette tête de cire quelque chose de trop sérieux pour que cette égoïste sécurité ait pu lui suffire, — comme aussi quelque chose de trop naïf pour que cette philosophie de la vie cachée lui ait été aisément accessible. Elle me regarde toujours de ses yeux incertains, et je me souviens cette fois de l'Hélène Campireali, qui est l'héroïne de ce tragique récit de Beyle: *L'Abbesse de Castro.* Celle-là n'a vécu et n'est morte que d'amour, mais du plus profond et du plus irréparable amour. C'est bien un visage de cette qualité d'âme qu'on imagine à celle qui, dans cette chronique, écrit la lettre désespérée qui clôt le récit. — Hélène Campireali a aimé dans sa première jeunesse Jules Branciforte, un homme de condition un peu inférieure, et ses parents se sont opposés à toute union entre les jeunes gens. Hélène est mise dans un couvent. Branciforte tente de l'enlever en forçant ce couvent avec une poignée de bandits. Après un combat san-

[1] *Saint Sébastien*, commander of the first cohort of the guards of the Roman emperor Diocletian. He was a zealous Christian, and was pierced with arrows by order of the emperor (288). This martyr has been very frequently represented by artists.

[2] *Lucrèce* = *Titus Lucretius Carus*, the great materialist Latin poet, author of *De rerum Natura* (95–51 B.C.).

glant, il lui faut s'enfuir sans avoir pu mener à bien son entreprise et quitter l'Italie. La mère d'Hélène intercepte toutes les lettres qu'il écrit à sa maîtresse ; — si bien qu'Hélène se croit d'abord oubliée ; puis, trompée par sa mère, elle se persuade que Branciforte est mort. Environnée d'une atmosphère de mensonge, cette femme si fière s'abat petit à petit. Devenue par ambition abbesse du couvent où Jules a versé son sang pour elle, subitement et par dégoût de toutes choses, elle se jette dans le libertinage et prend un amant qu'elle frappe au visage après lui avoir apartenu, par dégoût de lui et d'elle-même. . . . Soudain elle apprend que Jules est vivant, qu'il l'aime toujours, qu'il revient, s'étant signalé en Espagne par des faits d'armes éclatants, et elle se tue de honte après lui avoir écrit une lettre sublime qui commence par cette phrase d'une si poignante mélancolie : "Je ne doute point de toi, mon cher Jules, et si je m'en vais, c'est que je mourrais de douleur dans tes bras en voyant quel eût été mon bonheur si je n'eusse commis une faute. . . ." Charmant fantôme d'une morte d'amour plus coupable, mais aussi plus attendrissante par son expiation et par la nuance de désespoir qui l'y précipita, que la Juliette de Shakespeare ; — sous quelle forme l'ont connue ceux qui l'ont chérie ou torturée dans ses jours d'épreuve ? Je ne sais, mais combien aisément je la verrais, dans les premiers temps de son amour heureux, semblable à cette jeune fille dont le buste en cire jaunit maintenant derrière la vitrine du musée de province ! . . .

Je la verrais ainsi, — à moins que les hypothèses nouvelles du catalogue n'aient raison et que le buste ne soit une œuvre de la sculpture antique, conservée à travers beaucoup plus de siècles, comme certaines statuettes, de cire, elles aussi, découvertes dans des tombeaux. Auquel cas, cette rêverie à l'endroit de cette tête délicieuse n'aurait

aucun fondement réel, — mais n'est-ce pas un charme de plus que cette incertitude dans une incertitude, que ce mystère dans un mystère? . . .

IV.

CORFOU.[1]

Janvier 1888.

Faut-il revoir la femme que l'on a aimée, et de qui l'on fut séparé par la vie, quand dix ans ont passé sur cet amour, sur notre cœur et sur sa beauté? Faut-il rouvrir le volume autrefois lu avec ivresse, puis oublié à demi et que l'on retrouve sur les rayons de la bibliothèque paternelle, immobile dans sa reliure défraîchie, avec son titre qui nous représente quelques-unes des heures les plus délicieuses de notre adolescence? Faut-il retourner, homme fait, vers le pays que l'on a visité jeune homme, et qui vous est demeuré dans le souvenir comme une oasis de parfum, de lumière et de rêverie? À l'ami qui s'en viendrait me poser ces questions, je sais trop bien ce que je répondrais: "Ah! que le passé soit le passé," lui dirais-je, "si tu veux vivre. Cherche la femme que tu n'as jamais rencontrée, qui ne sait rien de toi et de qui tu ne sais rien, si tu veux aimer; le livre écrit par le poète dont tu n'as jamais entendu le nom, si tu veux rêver; et, si tu veux te complaire parmi des paysages, fuir vers des terres inconnues et où tu ne retrouves pas une trace de l'être que tu fus jadis, que tu ne seras jamais plus! . . ."

Oui, je parlerais ainsi, et j'aurais raison neuf fois sur dix, — et tort cette dixième comme je me le suis si heureusement prouvé à moi-même en retournant, au mois de

[1] *Corfou* (Corfu), anciently *Corcyra*, or *Scheria*, the northernmost of the Ionian Islands; its capital has the same name. It is separated from the Albanian coast (Turkey) by a long channel.

décembre de l'année qui vient de finir, dans cette Corfou que j'avais tant aimée en 1874. C'est qu'il y a des maîtresses dont le charme retrouvé abolit tout ce que l'on a senti depuis elles, c'est qu'il y a des livres aussi féconds en songes après des années qu'au premier jour, — et des coins bénis de ce vaste monde qui vous rendent par leur magie assez de jeunesse pour les revoir, — comme si on ne les avait jamais vus ! Ainsi de celui dont j'ai écrit le nom tout à l'heure, et pour lequel je m'embarquais à Brindisi[1] avec cette curiosité presque anxieuse qui fait le charme et le danger de pareils retours.

Par un de ces hasards où un ancien aurait vu un présage de joie, la traversée fut parfaitement douce, et quand je montai sur le pont du bateau, vers le matin, je pus contempler le plus lumineux des paysages que j'eusse vu depuis l'Espagne. La mer, calme comme un lac, étalait une nappe d'une couleur si bleue que l'on eût dit du lapis en fusion. Pas un nuage ne promenait sa blancheur dans le ciel, dont le saphir un peu pâli attestait seul que nous étions en plein hiver ; — non pas seul, car de la neige saupoudrait à gauche la longue chaîne des monts d'Albanie,[2] une neige si légère que le corps de la montagne apparaissait au travers, presque lilas. Sur cette côte du continent, pas un signe de vie humaine, sinon quelque hameau, de place en place, jeté au creux d'une ravine. À droite de la route que le navire suivait, fendant l'eau à peine frémissante, avec un mouvement doux, — de toutes petites îles émergeaient nues et

[1] *Brindisi*, anciently *Brundusium*, a very old city of the Neapolitan province Terra di Otranto, on the coast of the Adriatic Sea. It is there that northern trains meet the boats for Egypt and Asia.

[2] *Albanie* (Albania), which the Turks call *Arnaut*, and the Albanians *Skiperi;* a province of European Turkey, north of Greece. It is also bounded by Macedonia, Thessaly, Montenegro and the Ionian and Adriatic seas.

sombres, et la masse violette de la grande île se rapprochait, annoncée par cette grande montagne du Pantocrator, qui prend sous tous les horizons des formes de colossal autel. Les goëlands volaient autour des mâts, balançant avec une mollesse gracieuse leur corps blanc, immobile entre leurs larges ailes souples à pointes noires. Je me sentis ressaisi par l'enchantement de jadis, et c'est avec une émotion presque religieuse que je m'accoudai sur le bastingage, les yeux fixés sur cette montagne dont je reconnaissais le profil sublime, épiant, à mesure que le bateau s'approchait, le détail de ce paysage ; et peu à peu, les anfractuosités de la rive se firent visibles, et les maisons dans les plis des vallées, et le revêtement d'oliviers qui fait de Corfou comme un bois sacré au milieu de la mer, — puis la forteresse qui domine la capitale, laquelle porte le même nom que l'île elle-même. — Des barques commençaient à cingler autour de nous dans le goulet qu'il faut franchir pour arriver au port. Les voiles de quelques-unes, toutes rouges, révélaient des pêcheurs de Chioggia,[1] les mêmes peut-être que j'avais vus courir à Venise l'autre année. Et ce ressouvenir aussi de la ville que je préfère à toutes les autres, acheva de donner à cette minute un charme suprême, impossible à jamais oublier tout à fait. . . .

Le mois que je passai dans l'île ne fut pas composé uniquement de minutes pareilles. Et pourtant, sauf quatre ou cinq après-midi vraiment pluvieuses, il me fut possible chaque jour de sortir en voiture ouverte, avec des hôtes d'une grâce d'accueil inoubliable, et de retrouver, même sous ce ciel d'hiver, cette impression d'agrément dans la beauté qui m'avait attiré là, de nouveau, après tant d'années. . . . Il faut cependant avouer, pour être franc,

[1] *Chioggia* or *Chiozza*, a prosperous city and port on the island of the same name, about fifteen miles south of Venice.

que le premier aspect de la ville où l'on débarque n'est pas fait pour entretenir cet enthousiasme inspiré au voyageur par la vue de la côte. Elle est petite, cette ville, toute en maisons blanches à colonnettes, mais avec des rues étroites, tortueuses, sans aucune de ces curiosités d'art dont foisonnent les moindres cités de l'Italie méridionale. Les boutiques débordent des arcades, éclairées le soir par des lampes en terre, aussi primitives que celles de Pompéï. Elles étalent toutes sortes de fruits séchés, d'épices, de fritures, et remplissent la rue d'une sorte de relent fade et singulier. Quelquefois l'image d'une vierge aux grands yeux, raide et parée d'incrustations d'argent sur un fond d'or, protège la boutique ; et une foule va et vient, composée de Grecs moustachus à la fustanelle blanche, aux souliers recourbés, — d'Albanais en manteau de poil de chèvre, — de Juifs coiffés d'un fez et drapés d'une ample redingote, — de prêtres à longs cheveux et à longue barbe, avec une barette et une toge semblables à celles de nos avocats, — de femmes en voiles blancs avec leur veste brodée et leurs plaques de métal, — d'enfants en haillons aux beaux yeux d'animaux. . . .

Toute cette population, où beaucoup de visages trahissent l'épuisement de la fièvre, ne correspond guère à l'idée que ce simple nom : la Grèce, évoque dans notre rêverie. C'est qu'aussi rien n'est plus mêlé que le sang des habitants de cette île, si l'on en juge par la diversité des invasions successives qui sont venues y laisser leur empreinte depuis l'époque lointaine où les Corinthiens colonisèrent les premiers Corcyre. Après eux vinrent les Spartiates, puis les Athéniens, puis les Macédoniens, puis les Épirotes du roi Pyrrhus, puis les Romains. Au moyen âge, les Croisés, les empereurs Grecs, les Normands, les princes de la maison d'Anjou, jetèrent tour à tour sur cette contrée des soldats pieux ou cruels, des pirates et des mercenaires. Les

Vénitiens arrivèrent plus tard, et par endroits un lion ailé au fronton d'une porte rappelle encore une domination qui fut bienfaisante, car c'est à elle que l'on doit l'admirable boisement d'oliviers, richesse de l'île. Les Français y régnèrent aussi, et tandis que Napoléon luttait contre toute l'Europe, une poignée de soldats, massés dans la forteresse qui domine la ville, refusaient de se rendre et nous gardaient cette terre remarquée par le premier consul, acquise par l'infatigable empereur, que les traités de 1815 remirent aux mains des Anglais. Ceux-ci, du moins, reprirent la tradition de Venise, et les belles routes qui permettent, même entretenues insuffisamment, d'aller d'un bout à l'autre du pays, sont leur œuvre.

Le hasard confus de cette histoire est-il visible dans les traits confus de la race qui peuple aujourd'hui et la ville et l'île ? À coup sûr, dans les premières promenades que l'on fait à travers les ruelles, on se prend à regretter la noble ligne des profils de pur sang Hellène ; et puis le charme du ciel Levantin,[1] épars sur les murailles blanches et sur les vêtements exotiques, est plus fort que la désillusion du début, d'autant que ces ruelles ménagent aux voyageurs mainte surprise de pittoresque, et parfois des impressions d'une simplicité grandiose, comme celle que j'éprouvai, quelques jours après mon arrivée, à voir le déchargement sur le port d'une énorme barque de blé.

Ce port n'est pas fermé d'un môle, et il ne possède pas non plus un quai unique. C'est, tout le long de la partie de la ville qui regarde la petite île de Vigo, une suite de terrassements distincts. On y accède par diverses portes devant lesquelles se tiennent les changeurs. Ils ont devant eux les piles de leurs monnaies d'argent et d'or, et quelquefois une belle médaille antique, égarée dans leur sébile,

[1] *Levantin*, Eastern.

montre au milieu des effigies grimaçantes un profil d'Alexandre, délicat comme celui d'un Bacchus ou le fier visage d'une Pallas casquée.

Le ciel, ce matin-là, était encore tout bleu, mais la mer moutonnait et la houle de la vaste rade agitait durement les bateaux. Celui que l'on déchargeait sur l'un des petits quais avait beau être amarré solidement, il se soulevait de temps à autre, quoiqu'il fût très large et plein de grain jusqu'au bord, — du grain apporté de Crimée par un vapeur anglais immobile sur ses ancres, là-bas. Dans cet amas de blé doré qui leur montait jusqu'aux genoux, des hommes au dur visage et en loques s'étaient installés. Debout, les bras nus, ils remplissaient de grands paniers qu'ils jetaient ensuite à d'autres hommes, sur le quai. Ces derniers répandaient le grain à même la pierre. Des ouvriers armés de pelles de bois l'entassaient alors dans des boisseaux, qui, sitôt comblés, passaient dans de nouvelles mains et se vidaient dans des sacs. Et ces sacs eux-mêmes chargeaient des chevaux tout préparés.

Une poussière blonde et subtile flottait autour de cette scène de travail, à qui le ciel immobile et clair, la mer bleue et clapotante et les vieilles murailles grises de la ville servaient de cadre ; et moi, je songeais à l'histoire de ce grain nourricier, venu de si loin. . . . Je le voyais, en pensée, verdissant dans la presqu'île russe, espoir de paysans pareils à ceux dont le noble Tolstoï[1] a si bien peint les rêves troubles, les élans obscurs. Je voyais en regard un de ces grands chantiers de construction, comme j'en ai visité en Angleterre, lugubre sous une brume chargée d'atomes de charbon. Je me disais qu'une spéculation de bourse avait dû présider au transport de ce blé sur ce

[1] *Léon Tolstoï*, the illustrious Russian novelist, born at Yasnaïa-Poliana in 1828. In later years he has devoted himself to religious and social questions.

navire et qu'un peu d'or avait été ajouté ainsi à quelque énorme fortune, dépensée dans un hôtel de Paris, de Londres, de Pétersbourg, parmi les délicatesses les plus compliquées du luxe le plus moderne. Où allait-il maintenant, ce blé sous le faix duquel pliaient les reins des chevaux paisibles? Sans doute vers quelque cabane d'un paysan grec, dévot à saint Spiridion et aux images, sur les murs de laquelle un saint Georges vêtu d'argent terrasse le dragon, et je me laissais envahir par cette rêverie qu'éveille en nous la merveilleuse complexité de cet univers, rendu comme perceptible par ce simple labeur d'un débarquement de blé dans un coin de port.

C'est bien ce mélange du labeur le plus simple et du plus adorable décor qui donne sans cesse au paysage de Corfou une physionomie d'églogue antique. Vous la retrouverez, cette physionomie, à quelque point de l'île que vous mène votre caprice, à Benizza, où vous pourrez cueillir des oranges dans les arbres, parmi les ruines d'une villa romaine, — à Pelleka, d'où vous distinguerez à la fois les côtes de l'Épire couvertes de neige, et sur l'autre versant de la montagne la mer d'Otrante, que les habitants appellent la mer sauvage, — à Potamo, dans cette place où la tradition veut qu'Ulysse ait abordé, — à Ipso, où se lisent ces deux vers naïfs sur le mur d'une maison de campagne cachée parmi des chênes et des citronniers:

Per me si va nell' isolata pace
Dove la molestia o manca o tace;[1]

— au couvent de Palœokastrizza, d'où l'on découvre une côte déchiquetée avec des criques d'eau bleue et de sable

[1] (Italian), "Through me people go to lonely peace, where trouble either is absent, or remains silent." This is an imitation of the inscription over the gates of Hell, in Dante's *Inferno*.

rouge qui rappellent cette côte divine entre Salerne et Amalfi ! . . . Pas un mur d'enclos ; partout des haies composées d'aloès gigantesques, qui tordent leurs verts et souples poignards, ou de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, larges comme des raquettes de *tennis*. Et partout aussi des bois d'oliviers, non pas de ces maigres et petits arbustes de notre Provence, mais des arbres colossaux, avec un tronc si vieux qu'il en est tout noué, tout percé de trous énormes. À terre sont assis des hommes et des femmes qui ramassent les olives tombées. C'est leur seule manière de faire la récolte, et encore de deux années l'une. Ils sont là, calmes et insouciants, sous l'ombre fine du vieil arbre qui dut être planté au temps du règne de Venise. D'autres paysans s'en vont à la ville, assis de côté sur une monture chargée d'outres de peau qui enferment du vin. Sous ces oliviers errent des troupeaux, des chèvres camuses qui se pendent aux branches comme dans les vers de Théocrite et ceux de Virgile. Des femmes passent, portant une cruche sur la tête, d'un geste qui n'a pas changé depuis tant de siècles que les poètes en ont célébré la noblesse. Puis c'est un moine mendiant dont la robe noire est devenue verte par l'usage, dont le visage, aux cheveux et à la barbe incultes, a des simplicités d'ermite de la Thébaïde, sous la toque sombre. Quand les oliviers manquent, les bois d'orangers leur succèdent, avec des fruits d'or qui brillent dans le feuillage lustré, presque noir, et, quand les aloès ou les figuiers font défaut, des haies de rosiers prennent leur place, fleuris de pâles et frêles roses, les dernières de l'année ; mais le parfum délicat de leurs corolles frileuses se distingue encore, marié à celui des narcisses qui grandissent tout blancs au bord des ruisseaux. Sans cesse aussi la mer apparaît à l'horizon, crispant à peine sa nappe bleue ; elle dort dans le calme des baies, elle frange les rochers d'un peu d'écume, elle étincelle sous

le soleil, elle s'assombrit quand le couchant teinte en rose la crête blanche de l'Albanie. Elle est le sourire et la sauvagerie de ce paysage et des bateaux s'y détachent çà et là, un paquebot avec son panache de fumée, un voilier avec ses toiles claires.

Ni cette mer paresseuse, ni ce ciel lumineux, ni cette île verdoyante n'ont dû changer depuis l'époque dont il est parlé dans Homère, où Ulysse aperçut cette côte devant lui. Ah ! les beaux vers et que je ne peux résister au plaisir de transcrire ici ! "Mais quand l'aurore aux beaux cheveux amena le troisième jour — enfin le vent se reposa, et la face de la mer — se fit paisible, et là, il aperçut la terre. — Il la regarda de ses yeux aigus, en se soulevant hors de la grande houle. — Comme au regard d'un fils apparaît la vie désirée, — d'un père qui gisait sous la maladie, en proie à d'immenses douleurs, — desséché, courbé sous le poids des Dieux ennemis, — et maintenant ces Dieux l'ont délivré de son mal, — ainsi aux yeux d'Ulysse apparut la terre et la forêt. . . ."[1]

Ai-je blasphémé, moi aussi, le vieil Homère ? Ai-je déclaré que je préférais *Adolphe*[2] à l'*Iliade* et le *Rouge et le Noir* à l'*Odyssée ?* Voilà qui est bien probable, et j'avais raison alors, ou plutôt je faisais comme font tous les critiques, je donnais une allure de loi générale à ce qui n'était qu'une sensation. J'avais raison d'avoir la sensation. Mon erreur était de ne pas la concevoir comme telle. Je l'ai pourtant repris ici, le livre qu'enchante la figure tant célébrée de Nausicaa. Je ne l'avais guère ouvert depuis le collège, et les vers divins, que je ne sais pourtant plus lire dans le texte, me sont apparus à travers la traduction

[1] Quotation from Homer's *Odyssey*, E, 392–400.

[2] *Adolphe*, the well-known novel of Henri Benjamin Constant de Rebecque (1767–1830), the fickle friend of Mme de Staël. The book reflects some of the personal experiences of the writer.

latine, si jeunes, si vrais, si pareils à ce paysage ! Les nuances d'âme, dont ils sont remplis, m'ont pour la première fois touché jusqu'aux larmes, — comme ce passage où Ulysse inconnu, entendant l'aède chanter la guerre de Troie, voile son visage de son manteau. Et le noble Alcinoüs,[1] voyant que la musique perce le cœur de son hôte, ordonne que la mélodie soit interrompue. Il ne pose pas une question au mystérieux convive, il ne cherche pas à deviner d'où cette souffrance à l'audition des exploits des héros. La délicatesse de sa pitié comprend toute la magie consolatrice du silence. . . . Il y a une douceur unique à rencontrer de ces traits si tendres dans ce poème d'une si rude simplicité, comme il y a un attrait suprême à s'en aller, le livre fermé, le long des routes et à rencontrer là, verdoyant et lumineux, l'horizon qui se dessine à travers les descriptions de l'antique maître, — ou des rapsodes errants dont un pieux inconnu a ramassé les œuvres éparses.

Quand j'avais ainsi lu un chant de l'*Odyssée*, mon plaisir était de marcher jusqu'à cette pointe, — bien connue des voyageurs qui ont passé seulement quelques heures dans l'île entre deux bateaux, — que l'on appelle la pointe du canon, à cause d'une batterie placée là autrefois. La route contourne des haies dont est enclose la villa du roi, oasis d'eucalyptus, d'orangers, de citronniers et de rosiers, en vue du plus suave paysage de mer. Elle longe une espèce de lac intérieur sur lequel volent des sarcelles. Elle court parmi les oliviers et passe devant plusieurs maisons bâties par des Anglais, dont une me séduisait plus que je ne peux dire, par cette inscription gravée au-dessus de sa porte et si étonnamment britannique : *Alcinoüs lodge.* Des garçonnets et des fillettes, pieds nus, m'offraient des fleurs et des oranges en me jetant le joli souhait par lequel ces gracieux

[1] *Alcinoüs* (*Alkinoos*), king of the Phaeacians, on the isle of Corfu. Cf. note 1, page 327, and the *Odyssey*.

mendiants saluent l'étranger : "Puissiez-vous jouir de vos yeux !" C'est qu'une joie douce était en effet éparse pour les yeux dans le vaste azur du ciel, dans la clarté chatoyante des eaux, dans la mollesse des collines, dans le pâle feuillage des oliviers et dans les visions d'existence héroïque si naturellement mêlées à ces eaux, à ce ciel, à cette forme des montagnes, à ces beaux et paisibles arbres ! J'arrivais ainsi à la pointe où l'on découvre un îlot qui s'appelle "le vaisseau d'Ulysse." Une légende populaire veut que Neptune ait changé ainsi en une masse immobile la galère phéacienne coupable d'avoir ramené l'exilé dans son Ithaque.[1] Cet îlot est planté de cyprès noirs, une petite chapelle s'y dresse et de vieux moines le cultivent. La romanesque Impératrice d'Autriche[2] y a passé des heures et des heures pendant l'hiver qu'elle a séjourné à Corfou. Y venait-elle regarder seulement la mer mouvante, la côte lointaine du continent et les pentes boisées de l'île ? Ou bien évoquait-elle en pensée la chimère, qui fut pourtant vraie, d'un monde où chaque aspect nouveau de la nature s'animait pour l'homme encore jeune en des symboles d'une grâce idéale ? . . . Toujours est-il que moi, l'amoureux passionné de l'analyse, le maniaque de psychologie, je m'abandonnais avec une ivresse inexprimable à l'intense illusion qui, pour un moment, grâce à la magie de cet horizon et du poème à peine quitté, faisait de l'élève de Stendhal un contemporain de ces songes à jamais dissipés. Je sentais renaître en moi l'âme évanouie, l'âme primitive de ces Hellènes qui pratiquèrent la félicité animale sans grossièreté, la félicité

[1] *Ithaque.* The little island of Ithaca, near the coast of Greece, of which Ulysses was king at the time of the Trojan war.

[2] *L'Impératrice d'Autriche.* Elisabeth, Duchess of Bavaria, born Dec. 24, 1837, married April 24, 1854, to Francis-Joseph I, Emperor of Austria. Empress Elisabeth has been known as the most accomplished horsewoman ; she always disliked court life, and has sought many different retreats. Her Corfu castle has attracted general attention.

morale sans maladie, les puissances de l'art sans la manière, celles de la pensée sans l'angoisse : — période unique et si courte de jeunesse heureuse pour la Psyché aujourd'hui blessée qui pleure en chacun de nous ! Île verdoyante et que je ne reverrai peut-être jamais, quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et lorsque je me souviens de toi, une phrase du noble et triste Flaubert me chante dans la mémoire : "Même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de les serrer contre son cœur ! "

INDEX TO THE NOTES.

N.B. — The first figure indicates the page, the second the note.

A

Albanie, 181 2.
Alexandrie, 149 1.
Alfieri, 122 1.
Allegri, 94 2.
Alsace, 5 1.
Amiens, 4 1.
Ampère (André-Marie), 52 2.
Arago (Dominique-François), 52 3.
Arcagnuola, 100 1 (101).
Augsbourg, 90 1.
Autriche (Impératrice d'), 190 2.

B

Baedeker, 103 1.
Balzac (Honoré de), 8 2.
Banville, 50 3.
Barbey d' Aurevilly, 91 2.
Barbier, 50 4; 101 2.
Basilidiens, 144 3.
Baudelaire, 8 5.
Bautzen, 88 1.
Beaumarchais, 88 2.
Benozzo, 100 1.
Beyle (Marie-Henri), 8 3.
Boccace, 176 1.
Boileau, 47 2.
Bossuet, 32 2.
Bourbon (connétable de), 156 2.
Brême (marquis de), 94 3.
Brindisi, 181 1.
Buffalmaco, 104 4.

C

Cabanis, 91 3.
Campo Santo, 101 1.
Casanova, 89 1.
Chamfort, 148 1.
Chenavard, 36 1.
Chianti, 103 2.
Chioggia, 182 1.
Cimarosa, 94 1.
Cione, 100 1 (101).
Clermont, 4 3.
Colerus, 48 2.
Commune, 118 3.
Condillac, 85 1.
Constant (Benjamin), 188 2.
Corfou, 180 1.
Cornelius, 36 2.
Corrège (le), 94 2.
Cousin (Victor), 51 1.
Cristofano (Buonamico di), 104 4.

D

Daddi, 104 4.
Décadents, 136 2.
Décaméron, 176 1.
Degas, 68 2.
Delacroix, 81 3.
Delaroche, 31 1.
Descartes, 47 1.
Destutt de Tracy, 85 3.
Donauwerth, 90 1.
Dumas (fils), 54 1.
Dupanloup, 30 1.

E

Épinal, 117 2.

F

Flaubert, 8 4.
Flourens, 52 5.
Forain, 68 3.
Fresnel, 52 1.

G

Garibaldi, 113 1.
Gautier (Théophile), 31 2.
Genève, 90 4.
Gnostics, 144 2.
Goethe, 37 2.
Goncourt (Edmond et Jules de), 55 2.
Gozzoli, 100 1.
Guillaume III, 90 2.

H

Hegel, 41 1.
Heine, 66 1.
Helvétius, 85 2.
Héraclite, 56 1.
Hérodiade, 177 1.
Hobbes, 47 7.
Hugo, 50 1; 130 1.
Hyacinthe, 126 1.

I

Ibrahim, 87 2.
Impératrice d'Autriche, 190 2.
Ingres, 81 1.
Isis, 52 6.
Ithaque, 190 1.

J

Jacobins, 78 1.
Jacquemont, 85 4.
Jouffroy, 50 6.

K

Kant, 40 1.
Kock (Paul de), 117 3.

L

Lafontaine (Jean de), 38 1.
La Harpe, 61 1.
Lamartine, 50 2, 5.
Laroche, 6 1.
Ligne (Charles-Joseph prince de), 89 2.
Ligurie, 104 1.
Lorraine, 5 1.
Louis-Philippe I, 49 2.
Luca della Robbia, 105 2.

Lucques, 105 1.
Lucrèce, 178 2.

M

Magendie, 52 4.
Maistre (Joseph de), 32 1.
Marc-Aurèle, 73 1.
Marie-Antoinette, 175 1.
Maupassant, 12 1.
Mazzini, 113 2.
Médicis (Laurent de), 121 1.
Mérimée, 82 2.
Métaponte, 165 1.
Michelet, 34 1.
Molière, 35 1.
Montaigne, 63 1.
Mont-Cassin, 106 4.
Montesquieu, 34 2.
Mont-Olivet, 156 1.
Morny, 55 1.
Musset (Alfred de), 8 1.

N

Nicolas, 148 1.
Niobé, 68 1.
Nirvâna, 68 2.

O

Orcagna, 100 1 (101).

P

Paestum, 167 1.
Pascal, 68 3.
Pianto (il), 101 2.
Planche, 61 2.
Poussin, 47 4.
Puséisme, 135 1.

Q

Quattrocentiste, 104 3.

R

Racine (Jean), 47 3.
Récamier (Mme), 175 2.
Reid (Thomas), 60 1.
Renan, 45 3.
Rivière (la), 104 2.
Robbia (Luca della), 105 2.
Rochester, 47 6.
Rousseau (Jean-Jacques), 43 1.
Royer-Collard, 44 1.

S

Saint-Cyr, 161 1.
Sainte-Beuve, 33 2.
Saint-Simon (duc de), 33 1; 64 1.
Sand (George), 91 4.
Sarcey, 49 3.
Scala (la), 91 1.
Schérer (Edmond), 14 1.
Schleiermacher, 48 1.
Sébastien (saint), 178 1.
Smolensk, 90 5.
Spinoza, 35 2.
Stendhal, 8 3.
Stewart (Dugald), 60 2.
Strasbourg, 4 2.
Sully-Prudhomme, 37 1.

T

Taine, 6 2; 37 3, 4, 5; 38 2.
Thébaïde, 125 1.
Théocrite, 166 1.
Thomas (saint), 106 1.
Tolstoï, 185 1.

V

Vallès (Jules), 137 2.
Vasari, 106 2.
Verruca (la), 105 1.
Vienne, 90 3.
Vite (Timoteo della), 128 1.
Voltaire, 45 2.
Voragine, 108 1.

W

Wicar, 174 1.
Wilmot, 47 6.
Wycherley, 47 5.

Z

Zola, 30 2.

ADVERTISEMENTS

INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES.

See also the Announcements.

An Introduction to the French Language.

A Practical Grammar with Exercises. By ALPHONSE N. VAN DAELL, Professor of Modern Languages in the Massachusetts Institute of Technology, formerly Director of Modern Languages in the Boston Public Schools. 12mo. Cloth. xxvii + 229 pages. Mailing price, $1.10; for introduction, $1.00.

THIS is a complete first year book, compact and concise and yet full enough to be accurate and thorough. It is in two Parts: Part I. consists of exercises and refers constantly to Part II. which is a brief French grammar.

The book is truly practical, that is, it is based upon connected language, and it provides reference to a *connected* statement of grammatical rules. The particular attention of instructors is invited to this feature, not to be found in other books.

The method of the book permits the introduction of conversational exercises at any stage of the course.

The exercises are interesting in themselves. Besides this, they are *French* in substance as well as in form.

This introduction can be used with any reader or set of reading books.

The long experience of the author has been ably supplemented by the criticisms of eminent scholars and successful teachers.

For the elementary courses in colleges, seminaries, academies, and high schools it is believed to possess peculiar excellences.

Théodore Henckels, *Instructor in French in Harvard University:* I have decided to introduce the work into my beginner's class in Harvard University.

M. Levi, *Instructor in French in the University of Michigan:* I shall not hesitate to introduce it at once into my class.

C. H. L. N. Bernard, *Instructor in Modern Languages, Massachusetts Institute of Technology, Boston:* I firmly believe it will facilitate the work of both students and teachers.

J. Geddes, Jr., *Professor of French in Boston University:* It is an excellent piece of work and well deserves the remarkable success it is having all over the country.

F. W. Freeborn, *Master, Boston Latin School:* The book must commend itself to those who wish to avail themselves of all that is best in modern methods of language teaching.

A. de Rougemont, *Professor of French, Adelphi Academy, Brooklyn, N.Y.:* This work marks an immeasurable advance over the existing methods.

Madame Thérèse.

Par Erckmann-Chatrian. Edited and annotated by GEORGE W. ROLLINS, Master in the Boston Latin School. 12mo. Cloth. vi + 211 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

MADAME THÉRÈSE is the masterpiece of Erckmann-Chatrian, and a masterpiece of French literature. Its clear and simple style, its purity of tone, its noble sentiments, its fidelity to history, its absorbing interest, make it especially adapted to young pupils who are reading their first French book.

The aim of the notes is to aid pupils to read the book rapidly, but thoroughly. They are such notes as actual experience with the book in the class-room has proved to be necessary.

L. Oscar Kuhns, *Prof. of Romance Languages, Wesleyan University, Middletown, Conn.:* I am very much pleased with all the books of your Modern Language Series that I have seen, especially the Madame Thérèse, which I use with my first year class. . . . I hope you will continue to publish your series, as the plan meets my hearty approval.

La Famille de Germandre.

Par George Sand. Adapted and annotated by AUGUSTA C. KIMBALL, Teacher in the Girls' High School, Boston. 12mo. Cloth. x + 108 pages. Mailing price, 56 cents; for introduction, 50 cents.

THE story has been somewhat abridged for the use of schools, that it might not seem too formidable, and to leave room in courses of reading for as much variety as possible.

Quatrevingt-Treize.

Par Victor Hugo. Adapted for use in schools by JAMES BOÏELLE, B.A. (Univ. Gall.), Senior French Master in Dulwich College, England. Revised for use in American Schools. 12mo. Cloth. viii + 216 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

IT is unnecessary to make any remarks about this master-piece of French literature, well known the world over. It is believed that this edition will be found in every way excellent.

Mr. Boïelle's adaptations of standard French literature for school use are already too well known to need commendation, and this American reprint of one of the best of them will doubtless meet with the hearty approval of teachers who use it.

Andromaque.

Par Racine. (Texte de 1697.) Edited by FERDINAND BÔCHER, Professor of Modern Languages, Harvard University. 12mo. Paper. ii + 75 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

De l'Institution des Enfans.

Par Montaigne. (Texte original de 1580.) Edited by Professor F. BÔCHER. 12mo. Paper. iv + 26 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

Le Misantrope.

Par Molière. (Texte de 1667.) Edited by Professor F. BÔCHER. 12mo. Paper. 93 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

Lee Davis Lodge, *Prof. of the French Language and Literature, Columbian University, Washington, D.C.:* Especially must I commend in the highest terms your plan of publishing the original texts of the great masterpieces of French literature. This is a great aid to every professor who is striving to inspire his classes with an enthusiasm for advanced philological work and the critical study of literature.

Extraits de la Chanson de Roland,

avec une Introduction Littéraire, des Observations Grammaticales, des Notes, et un Glossaire Complet.

Par Gaston Paris. Membre de l'Institut. Revue et Corrigée par l'Auteur. 12mo. Cloth. xxiv + 160 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

L'Avare.

Par Molière. Edited, with Notes and a Complete Vocabulary, by THÉODORE HENCKELS, B. ès S., Instructor in French in Harvard University. 12mo. Cloth. xxi + 140 pages. Mailing price, 65 cents; for introduction, 56 cents.

THE study of "The Miser" is interesting, not because of the sympathetic aspect of the subject-matter, but rather on account of its intense dramatic points, its bright-colored moving force, its piquant scenes and situations, and an abundance of comic details. A bibliography of Molière, literary appreciations, a fullness of explanatory notes on the same page with the text, and a very complete vocabulary make this edition most complete and serviceable.

Popular Science. *French Prose.*

Edited and annotated by JULES LUQUIENS, Professor of Modern Languages in Yale University. 12mo. 252 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

THIS volume is not, strictly speaking, a scientific reader; its aim is simply to provide material suitable for imparting the habit of careful reading and, in a measure, the vocabulary of scientific literature. Articles of pure science are valuable, in the hands of teachers familiar with the technicalities of the subject treated, but they lay too heavy a burden upon the average instructor of modern languages. These selections have therefore been made from that branch of writing which, while drawing upon facts and scientific data for material, permits the display of the author's fancy or brightness, and blends instruction with interest.

A. G. Cameron, *Prof. of French in Yale University:* I am using it. Such use is sufficient index of appreciation in itself. The scientific selections are admirable.

Chas. F. Kroeh, *Professor of German in the Stevens Institute of Technology, Hoboken, N.J.:* The selections are well chosen and long enough to be interesting.

La Prise de La Bastille.

Par J. Michelet. Edited and annotated by JULES LUQUIENS, Professor of Modern Languages in Yale University. 12mo. Paper. 55 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

THIS selection is condensed from Michelet's "History of the French Revolution." It is a brilliant pen-picture illustrating the great historian's vividness of style and glowing enthusiasm.

E. S. Joynes, *Department of Modern Languages in Carolina College, Columbia, S.C.:* It presents a brilliant story of a notable event in a very convenient shape.

La Cigale Chez les Fourmis. *Comédie en un acte.*

Par MM. Ernest Legouvé et Eugène Labiche. With English notes by ALPHONSE N. VAN DAELL, Professor of Modern Languages in the Massachusetts Institute of Technology. 12mo. Paper. 37 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

THIS play has, perhaps, no transcendent merit, but it has life. It is a bright and sparkling little comedy, and not difficult even for young pupils. It will prove very interesing to its readers.

Contemporary French Writers.

Edited and annotated by ROSINE MELLÉ, Diplomée de l'Academie de Paris et l'Université de France. 12mo. xvi + 212 pages. Mailing price, 85 cents; for introduction, 75 cents.

MANY students of the French language who are familiar with the prose of ordinary writers, or capable of reading their works, find themselves at sea when they open the books of the men who are now directing the thought and shaping the literature of France. This book should be a welcome aid to this class of students. It is the first attempt, so far as we know, to fill the want that has been felt.

The volume contains selections from the French writers of the second part of the nineteenth century, and is accompanied with literary notices, and historical, geographical, etymological, grammatical, and explanatory notes.

Morceaux Choisis d'Alphonse Daudet.

Edited and annotated by FRANK W. FREEBORN, Master in the Boston Latin School. 12mo. Cloth. ix + 227 pages. Mailing price, 85 cents; for introduction, 75 cents.

THIS book is issued to supply a more extended course of reading from Daudet than is now published in any one text-book, to furnish a more harmonious and agreeable series of extracts, and to provide the learner with such explanations of the author's many historical, biographical, and literary allusions as will make the brilliancy of his style better appreciated. A large part of the text has never before been prepared for school use, and yet it is taken from his best known and most characteristic books. In addition, M. Daudet has supplied a new sketch, especially prepared for this work, and has kindly aided the editor by valuable explanations of certain phrases and allusions.

A. P. Montague, *Professor of Latin in Columbian University, Washington, D.C.:* The selections are in the best taste, and admirable exponents of the author's style; the notes are scholarly, helpful, and accurate.

L. Oscar Kuhns, *Professor of French in Wesleyan University, Middletown, Conn.:* The typography and book-work has pleased me very much. . . . Daudet needs no commendation. I have been very fond of him, and hope to use your edition.

A Preparatory German Reader.

With Notes and Vocabulary. Prepared for beginners by C. L. VAN DAELL. 12mo. Cloth. + pages. Mailing price, ; for introduction, .

MOST of the material commonly set before beginners in German consists of fairy tales, and sometimes even these are translations or adaptations from other languages.

It is believed that many teachers will prefer easy and graded prose, telling something of Germany, its life, its history, and some of its illustrious men. Such is the plan of this Reader.

The prose is supplemented with some choice selections from the simplest and best of those lyric poems which are among the brightest jewels in Germany's literary crown. The editor has sought to interest thus both intellect and feeling in this introduction to German literature.

German and English Sounds.

By C. H. GRANDGENT, Director of Modern Language Instruction in the Boston Public Schools. Illustrated. 12mo. Cloth. vi + 42 pages. Mailing price, 55 cents; for introduction, 50 cents.

CONTAINS a detailed account of the sounds that occur in German and English speech, a description of the principal local variations in the pronunciation of both languages, and a series of diagrams showing the positions of the vocal organs during the formation of the vowels and the more difficult consonants.

Dietegen.

Novelle von Gottfried Keller. With introduction and notes by GUSTAV GRUENER, Assistant Professor of German in Yale University. 12mo. Cloth. vi + 75 pages. Mailing price, 40 cents; for introduction, 35 cents.

THIS story, besides possessing much literary merit, is well adapted for class-room work because of its powerful plot, its idiomatic style, and its extensive vocabulary.

The notes are designed to explain only the more difficult idiomatic passages and such historical and general references as occur in the text.

Soll und Haben.

Von Gustav Freytag. Edited and annotated by IDA W. BULTMANN, Teacher of German in the Free Academy, Norwich, Conn. 12mo. Cloth. vi + 220 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

GUSTAV FREYTAG is one of the foremost writers of Germany at the present time, and his *Soll und Haben* seems an ideal book for the class-room.

Burg Neideck.

Von Wilhelm Heinrich Riehl. With notes and introduction, by CHARLES BUNDY WILSON, Professor of Modern Languages and Literature in the State University of Iowa. 12mo. Paper. xix + 86 pages. Mailing price, 35 cents; for introduction, 30 cents.

RIEHL is deservedly popular; his writings are remarkably pure in tone and character, and may be used in mixed classes. This story is one of his best and most keenly interesting.

The book is eminently suitable for use in the first or second year and is an admirable text for sight reading even at a later stage.

Brigitta.

Von Berthold Auerbach. With introduction and notes by J. HOWARD GORE, Ph.D., Professor of German in the Columbian University. 12mo. Cloth. viii + 115 pages. Mailing price, 55 cents; for introduction, 50 cents.

THIS edition has been prepared with a conviction founded on actual experience that *Brigitta* is unparalleled for sight reading or regular work for a less advanced class. Certain descriptive portions of the original text have been omitted, but nothing in the way of connective matter has been added.

Die Erhebung Europas gegen Napoleon I.

Von Heinrich von Sybel. Edited with notes by A. B. NICHOLS, Instructor in German in Harvard University. 12mo. Cloth. x + 126 pages. Mailing price, 66 cents; for introduction, 60 cents.

THE immediate object of the editor has been to supply suitable material for rapid reading in the second or third year; also to encourage intelligent, rapid reading, rather than a minute study of the text.

MODERN LANGUAGE TEXT-BOOKS.

	INTROD. PRICE.
Becker and Mora: Spanish Idioms	$1.80
Collar-Eysenbach: German Lessons	1.20
Shorter Eysenbach	1.00
Cook: Table of German Prefixes and Suffixes	.05
Doriot: Illustrated Beginners' Book in French	.80
Beginners' Book. Part II.	.50
Illustrated Beginners' Book in German	.80
Dufour: French Grammar	.60
French Reader	.80
Grandgent: German and English Sounds	.50
Hempl: German Grammar	.00
German Orthography and Phonology	.00
Knapp: Modern French Readings	.80
Modern Spanish Readings	1.50
Modern Spanish Grammar	1.50
Lemly: New System of Spanish Written Accentuation	.10
Smith: Gramática Práctica de la Lengua Castellana	.60
Spiers: French-English Dictionary	4.50
English-French Dictionary	4.50
Stein: German Exercises	.40
Sumichrast: Les Trois Mousquetaires	.70
Les Misérables	.00
Van Daell: Mémoires du Duc de Saint-Simon	.64

International Modern Language Series.

Bôcher: Original Texts.	
Le Misantrope (Molière)	.20
De L'Institution des Enfans (Montaigne)	.20
Andromaque (Racine)	.20
Boïelle: Quatrevingt-Treize (Hugo)	.60
Freeborn: Morceaux Choisis de Daudet. (Authorized Edition)	.00
Kimball: La Famille de Germandre (Sand)	.50
Luquiens: French Prose: Popular Science	.60
French Prose: La Prise de la Bastille (Michelet)	.20
French Prose: Travels	.00
Paris: La Chanson de Roland (Extraits)	.60
Rollins: Madame Thérèse (Erckmann-Chatrian)	.60
Van Daell: La Cigale chez les Fourmis (Legouvé et Labiche)	.20
Introduction to the French Language	1.00
Bultmann: Soll und Haben (Freytag)	.60
Gore: Brigitta (Auerbach)	.00
Gruener: Dietegen (Keller)	.35
Nichols: Die Erhebung Europas gegen Napoleon I. (von Sybel)	.60
Wilson: Burg Neideck (Riehl)	.00

Copies sent to Teachers for Examination, with a view to Introduction, on receipt of Introduction Price.

GINN & COMPANY, Publishers,
BOSTON, NEW YORK, AND CHICAGO.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03317 0419

1837

BOOK CARD

Bangs

AUTHOR Van Doell

848
B77
V

TITLE Paul Bourget

90007

SIGNATURE	ISS'D	RET'D
C H Cooley	2-23	
[illegible]	JUL 6 1927	
[illegible]		

L. Pach
826 Tot